This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1,122,220

PROPERTY OF
University of
Michigan
Libraries

MÉMOIRES

ET VOYAGES,

OU

LETTRES ÉCRITES A DIVERSES ÉPOQUES,

PENDANT DES COURSES

EN SUISSE, EN CALABRE, EN ANGLETERRE ET EN ÉCOSSE.

Par M. de Custine,

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS.

ALEXANDRE VEZARD, PASSAGE CHOISEUL, N° 46.
LE NORMANT PÈRE, RUE DE SEINE, N° 8.

1830.

MÉMOIRES

ET

VOYAGES.

—

TOME II.

LE NORMANT FILS, IMPRIMEUR DU ROI,
RUE DE SEINE, N° 8, F. S. G.

X42
C987me
1830
v2

n'a donc nulle valeur, et personne ne regrette de le perdre, ou ne craint de le faire perdre aux autres! On est sobre, *le pranzo* d'un muletier, c'est un oignon, *le pranzo* des autres, du macaroni; leur lit, de la paille : tout cela se trouve partout. La sieste se fait à Reggio, aussi bien qu'ailleurs : et, dans la rue, ou dans les champs, ou sur un lit, ou dans une écurie, ou sur un chemin, le jour se passe à peu près partout de la même manière. Qu'importe donc que ces incommodes étrangers partent six heures, six jours, plus tôt ou plus tard? Nous connaissons maintenant ces calculs de paresse calabroise, et dès qu'il nous survient le moindre embarras, soit pour les logemens, soit pour les mulets, soit pour toute autre chose, nous nous adressons à la principale autorité du lieu; M. M*** montre ses lettres de recommandation qui prouvent qu'il a le droit de réclamer tous les genres d'assistance de la part des employés du gouvernement; notre demande formée, nous nous établissons tous trois sur des chaises s'il y en a, ou, à leur défaut, sur un banc, sans parler davantage, sans nous inquiéter, surtout sans nous impatienter, et au bout d'une heure,

de deux, de trois heures, d'une demi-journée, on nous donne ce que nous voulons ! Il ne faut pas croire que cette méthode soit de notre invention; tout le monde l'emploie, jusqu'au syndic de Reggio, qui, ce matin, au lieu d'autorité, n'a su déployer pour nous qu'une patience héroïque! Cependant l'intendant et le sous-intendant qui ne sont que depuis peu de temps dans le pays, criaient, pestaient, juraient; mais leurs paroles ne produisaient nul effet. Le syndic, au contraire, ayant donné froidement au maître des muletiers l'ordre de nous procurer tout ce qui nous était nécessaire, se tenait immobile, muet et impassible dans la cour de notre maison; à la fin, quand son commissionnaire revint avec les quatre selles, le syndic s'approcha de cet homme, le prit doucement par le bras, et le remit entre les mains d'un gendarme, en disant : « Conduisez cet homme en prison! Il y » restera quarante jours. Je l'avais chargé » hier de trouver des mules tout équipées » pour M. M***, il ne l'a pas fait; je veux » qu'il apprenne à exécuter mes ordres. »

Cela dit, le muletier part, sans répliquer, pour la prison, et nous pour Palmi à huit

heures du matin, non sans avoir demandé la grâce du coupable. Mais l'intendant qui avait eu la patience de nous attendre depuis quatre heures, nous la refusa. Cette scène donne l'idée de la taciturnité des Calabrois. Ils ont quelque rapport avec les Normands : comme eux, ils sont renfermés, chicaneurs, processifs, et triomphent intérieurement de la colère des autres. Ce rapport de la grande Grèce et de la Basse-Normandie, qu'on doit peut-être au roi Roger, est plus surprenant qu'agréable.

Nous nous sommes embarqués pour aller de Canitello à Scylla. On ne court aucun risque dans cette traversée, quoiqu'on passe à un quart de lieue de la Sicile et des Anglais. L'ennemi ne vient pas braver le feu des batteries de Calabre, pour courir après un misérable petit canot! D'ailleurs nous étions avec l'intendant de la province qui n'avait pas plus d'envie que nous de faire le voyage d'Angleterre. Je n'aurais pu me consoler d'être venu jusqu'ici, sans me laisser porter par les flots du détroit qui a vu passer le vaisseau d'Ulysse. Il fallait affronter les écueils de Scylla, ou ne pas venir en Calabre.

La limpidité de l'eau, la pureté du ciel, les contours majestueux et doux des montagnes : tout ici rassure l'imagination, et l'on se demande où l'antiquité a pris la terreur que lui inspirait ce passage dont se rit aujourd'hui le moins hardi des nautonniers. Les anciens, accoutumés à voir la vie du beau côté, outraient quelquefois l'impression des objets terribles, pour ajouter le plaisir de la peur à toutes les autres jouissances de leur facile existence! Il faut dire cependant qu'il règne dans ces parages des courans d'autant plus difficiles à éviter, que leur direction change tous les jours. On doit chaque année à ces espèces de fleuves de mer la prise de beaucoup de barques anglaises et siciliennes qui tombent, irrésistiblement entraînées vers l'Italie, au pouvoir des habitans de la Calabre!

Ce matin, comme nous avions peu de vent, et que la surface de l'eau était unie, nous pouvions distinguer les courans, et suivre des yeux tous leurs détours. Les dessins qu'ils traçaient sur l'eau ressemblaient aux veines bleuâtres qui varient les couleurs du marbre! Les rivages que nous avons côtoyés

sont la terre classique de la Calabre, et nous trouvions plaisir à rendre leurs anciens noms à chacun des torrens qui tombaient près de nous dans la mer; les souvenirs sont une espèce de musique; ils bercent la pensée comme le refrain d'un air enchante les sens : il y a de la mémoire et de l'imagination dans tous les plaisirs de l'intelligence!

Avant midi, nous étions arrivés à Scylla. Nous y avons dîné avec l'intendant! La conduite et le langage de cet homme inspirent une estime générale! Il a parlé devant nous avec force et noblesse au syndic et au juge de paix de Scylla, qui se plaignaient à lui des mesures que vient de prendre l'autorité militaire pour réunir les conscrits. Le syndic racontait que lui-même avait été menacé de la bastonnade par le capitaine commandant de la place de Scylla, à qui il était venu demander un délai : « Vous méritez d'être traité » de la sorte, s'est écrié l'intendant; lorsqu'un » magistrat s'avilit jusqu'au point d'invoquer » la volonté d'un homme, au lieu de faire » parler la loi, il doit s'attendre à tout souf- » frir, et perd le droit de se plaindre. Je » sais combien, dans notre malheureux pays,

» les militaires abusent de leur autorité, ou » plutôt de leur force, mais c'est à nous » d'empêcher de tels excès! Portez-moi » plainte à la première injustice, aussitôt » j'écris au ministre, et si la réponse ne » vous est point favorable, je donne ma dé- » mission. Je ne suis que le syndic général » de la province, et, le roi vous abandon- » nant aujourd'hui, j'ai tout à craindre pour » moi demain. » La justesse et la fermeté de ce langage m'ont fait du bien. Je n'ai jamais compris l'ambition que comme un moyen de remédier à l'injustice! c'est que je vois le monde à rebours! Il me semble que l'intendant de Monte-Leone le regarde du même point de vue que moi; son discours m'a fortifié dans l'amour du bien. La vertu est communicative comme le vice est contagieux.

Avant de quitter Scylla, nous avons vu ce même intendant consoler un vieillard qui venait, conduit par une jeune fille, demander la protection du magistrat contre le commandant du poste militaire. Ce vieux homme est presque en enfance, et malgré l'imbécillité de l'âge, on veut, pour punir la désertion de son fils, lui prendre tout son bien qui ne

consiste qu'en une assez pauvre maison. L'intendant s'est fait rendre un compte détaillé de l'affaire, puis il a dit au malheureux père : « Vous devez tâcher de faire revenir votre » fils sous ses drapeaux ; mais si vous ne pou- » vez parvenir à le ramener à son devoir, je » saurai contenter le gouvernement, en payant » moi-même un homme qui partira pour » votre fils. Retournez chez vous, on ne vous » mettra pas hors de votre maison, je vous » en donne ma parole. » M. M*** a l'ame trop droite, pour ne pas sentir vivement tout ce qui est bon ; mais il n'est pas tendre, et pourtant il pleurait en écoutant l'intendant; puis se retournant vers moi en s'essuyant les yeux : « Regrettez-vous encore, me dit-il, d'avoir » perdu deux jours à attendre un tel homme? » — Non, répondis-je ; il est rare de voir des » gens de bien à leur place. — C'est-à-dire » en place ! » reprit M. M***, en se rapprochant du cercle.

Depuis long-temps, le voisinage des Anglais empêche qu'on ne suive la route de Scylla à Palmi par mer. Passé Bagnara, la côte est tellement à pic qu'on ne peut y aborder sur aucun point ! La plage,

déserte, est resserrée par un mur de rochers qui forment un beau précipice, et qui sont tout percés de cavernes, au fond desquelles se retirent les corsaires siciliens, lorsqu'ils vont à la chasse des pêcheurs, assez imprudens pour se hasarder jusque dans ces parages. Nous connaissions tous ces dangers en quittant Bagnara, mais le commandant avait répondu de nous; il nous dit que par extraordinaire, depuis vingt-quatre heures, aucun corsaire n'était sorti des ports de Sicile, et que nous pouvions nous embarquer sans crainte! Pendant ce trajet nous avons vu de la mer, les côtes que nous admirions, il y a quelques jours, du haut de la route de terre. Leur aspect, terrible et sauvage, produit sur l'ame des impressions profondes. Un ciel pur, une lumière brillante et douce à la fois, un air suave, une mer silencieuse, des bois d'oliviers, de châtaigniers, perdus sur des pics inaccessibles, des abîmes comblés de vignes sauvages et de clématites odorantes dont les guirlandes, passant d'arbre en arbre, de rocher en rocher, traversent, par leur puissance de végétation, des ravins, des vallons entiers, s'élancent en ponts de verdure, en

arcs de triomphe au-dessus des torrens desséchés ; un vaste horizon, borné d'un côté par les plages de Nicotera, qui se prolongent jusqu'au cap Vaticano, et de l'autre par les côtes de la Sicile, qui passaient devant moi comme un songe : voilà ce que j'ai vu du fond d'une barque, balancée par des flots si doux, que leur mouvement m'eût endormi si l'admiration ne m'avait réveillé. La vie, dans le silence, c'est ce qui charme le voyageur voguant devant les fertiles abîmes de cette côte déserte et parfumée !

Vers la fin du jour, nous prîmes terre au-dessous de Palmi, dans le fond d'une anse solitaire ! Là, aucune habitation humaine n'annonce le voisinage d'une ville, et je ne pouvais me croire à un quart de lieue des murs de Palmi. Une masure, à demi ruinée, s'élève près de la mer ; seul monument de l'art dans ce désert, ce tas de pierres sert d'abri, pendant la tempête, aux gardes-côtes, obligés de veiller sur la plage ! La nuit était venue quand nous commençâmes à gravir les rochers qui, pareils à des remparts, supportent le territoire de cette jolie ville, et dérobent aux mariniers les merveilleuses beautés des

parties supérieures de la côte. Nous entrâmes bientôt dans un bois d'oliviers, où nous trouvâmes un sentier qui nous conduisit en un moment à la porte de Palmi. Les rayons de la lune arrivaient jusqu'à nous, à travers le feuillage soyeux de l'olivier; si cet arbre est l'emblème de la paix, c'est peut-être parce que, différent des autres plantes, il protége tout ce qui croît sous son ombre!

Je suivais en silence mes deux compagnons de voyage, mais je me retournais souvent pour regarder la mer, à travers le treillage argenté de la forêt. L'onde unie était comme le miroir des astres; leur pâle éclat, réfléchi sur cette glace scintillante, fascinait mes regards et jetait mon esprit dans la mélancolie; mes idées, toujours plus fugitives, plus confuses, m'échappaient comme les traits indécis de l'esquisse qu'un artiste, en jouant, a tracée sur une feuille qu'il va déchirer; et, dans ma vague inquiétude, le cœur gonflé de désirs inexprimables, je me plaignais de n'avoir pas été créé poète, pour trouver du moins un langage à mes pressentimens!.....

Je ne vous dis rien de Palmi; que pourrais-je ajouter à ma première description?

Je ne veux ni la démentir ni la recommencer. Nous allons demain à Casal-Nuovo, et de là à Gerace, par le *Passo del Mercante*, haute montagne qui touche à l'Aspromonte, et d'où l'on voit les deux mers !

Lettre à ***.

Stilo, petite ville à trois milles de Gerace, ce 27 juin 1812.

Voila quatre jours que je n'ai touché une plume ; j'étais trop étonné et trop triste pour écrire. Les hommes, les sites, tout ce que je vois me paraît nouveau, singulier, différent du monde où j'ai vécu jusqu'à présent; et, le dirai-je ? une terreur secrète me saisit en pensant à vous! Il me semble que j'ai changé de planète, et que je ne vous reverrai plus. Ce que j'éprouve tient du mal du pays; je ne me trouve bien qu'en marchant, parce qu'alors chaque pas me rapproche de vous, mais dès qu'il faut manger, dormir, attendre, mon cœur se serre, et ma

raison se trouble !..... Ah ! conservez-vous pour moi ! sans vous le monde me paraîtrait vide !!!..... Je me dis souvent, en contemplant les étonnans déserts qui m'environnent : puisque j'ai une mère, pourquoi suis-je ici ?..... La saison s'avance, le mauvais air nous assiége ! Tous les soirs, comme l'oiseau qui regagne son nid, nous cherchons un refuge sur la cime des rocs, dans quelqu'un de ces repaires qu'on nomme villes, et que les peuples de la plaine ont bâtis à des hauteurs prodigieuses pour se défendre contre les incursions des Barbares. Ces forteresses, élevées comme des îles au-dessus des flots du mauvais air, protégent aujourd'hui les hommes, non contre les Sarrasins, mais contre la peste : ce fléau des pays chauds est un déluge invisible qui force les populations à se réfugier sur les hauteurs !

Comment vous donner l'idée de la sublime tristesse d'un pays si difficile à habiter ? Son perfide soleil, ses rocs tombant en poussière, ses sables brûlans et éblouissans, ses pâturages desséchés, ses plantes fanées à côté de lauriers-roses frais et touffus, de forêts éclatantes de verdure, produisent des effets qu'on ne

peut oublier : de tels tableaux se gravent dans la mémoire en pénétrant l'ame de tristesse ! Je retrouve ici la Suisse, mais la Suisse après un vaste incendie ! Dans ce pays de l'histoire, les rochers sont aussi des ruines, et les vallées sont dévastées par des torrens qui n'ont que des pierres et du sable au lieu d'eau ! C'est Stilo que je vous décris ; mais, avant de vous peindre ce que je vois, j'aurais dû vous raconter notre voyage depuis le départ de Palmi.

Nous avons quitté cette ville, mercredi 24, à la pointe du jour. Nous étions précédés par une troupe de moissonneurs. Ils marchaient en chantant, et pressaient le pas pour arriver au champ avant le moment de la grande chaleur. Les femmes suivaient chargées des provisions ! Plusieurs d'entr'elles portaient sur leur tête une cruche de vin, dont la forme élégante rappelait celle des vases antiques ; de jeunes enfans tenant un coin du voile de leurs mères précipitaient leurs pas mal assurés : on eût dit qu'ils craignaient d'être oubliés. Ces groupes de figures nobles et gracieuses semblaient faire partie d'un bas-relief grec : on retrouve ici les modèles de Phidias et de Praxitèle,

comme on reconnaît en Flandre ceux de Teniers et de Rubens! A une lieue de Palmi, nos muletiers nous égarèrent, et nous perdîmes une heure à errer tantôt dans des champs labourés, tantôt dans le lit d'un torrent, ou dans un marais. Enfin, au bout de six heures de marche à travers des forêts d'oliviers, des campagnes bien cultivées et des villages pittoresques, nous arrivâmes à Casal-Nuovo, petite ville située au pied du mont Moleti, qui touche à l'Aspromonte. Nous perdîmes là le reste du jour, car M. M*** ne voulut se mettre en route pour Gerace que le lendemain matin.

Vers le soir, j'ai fait le tour de la ville. Elle a été renversée entièrement par le tremblement de terre, et aujourd'hui ses maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée; aussi, de loin, la prendrait-on pour un camp. Ses environs sont agréables, mais ils n'ont rien de frappant. En m'élevant vers les montagnes, j'ai découvert la plaine de Gioia, la ville de Seminara, la mer et les rochers de Palmi. Je voulus voir descendre le soleil dans la mer pour la dernière fois; de l'autre côté des Apennins je ne le verrai que sortir de l'onde, et son lever est

toujours moins beau que son coucher. En attendant le spectacle, je m'assis au pied d'un peuplier; cette espèce d'arbre croît ici à la hauteur du chêne, et le luxe de la végétation égale, s'il ne surpasse, ce que je connais de plus étonnant dans ce genre. Après avoir vu disparaître le soleil au milieu d'une mer qui prenait tour à tour toutes les couleurs de la nature, je regagnai notre gîte; mais nous ne pûmes nous coucher que fort tard, parce qu'il fallut faire la conversation et souper avec le juge de paix qui avait bien voulu nous donner l'hospitalité. Le lendemain, dès trois heures et demie du matin, nous étions sur nos mulets gravissant la montagne, à travers d'antiques forêts de châtaigniers. Nous ne savons plus ce que c'est que de dormir, et quand nous planons au-dessus des silencieuses habitations de l'homme, il ne tiendrait qu'à nous de nous croire des êtres d'une nature supérieure. Mais la fatigue de nos veilles nous rabaisse bientôt au niveau, et même au-dessous de nos semblables endormis! A six heures du matin, après une montée assez pénible, nous atteignîmes le *Passo del Mercante*. Ce passage est un des plus pittoresques

de l'Apennin. La forêt est toute peuplée de rossignols : elle l'était naguère de brigands, et l'on ne s'y hasardait qu'avec une escorte de trente ou quarante hommes bien armés. Nous en avions quatre, c'étaient des légionnaires (gardes nationaux). En Calabre, si vous n'avez quelques fusils parmi votre suite, on vous méprise. Cette fois notre escorte n'était pas purement de luxe ; on nous avait dit qu'il serait imprudent de marcher seuls dans la montagne, parce qu'on y rencontre souvent des pâtres qui, bien qu'ayant échangé pour ce doux nom celui de bandits, se souviennent encore de leur ancien métier, et seraient gens à l'exercer, s'ils voyaient quelques voyageurs mal gardés. Nous n'avons aperçu aucun de ces loups devenus bergers, dont M. Catel se promettait de faire le portrait. A la sortie du défilé nous renvoyâmes notre escorte, et nous commençâmes à descendre vers la mer Ionienne.

Il était sept heures du matin, et déjà les rayons du soleil nous brûlaient à travers nos habits. Nous regrettions les brises si fraîches qui soufflent constamment près du détroit de Messine ; nous regrettions encore davantage

la verdure des collines de Palmi, les précipices fleuris de Bagnara et les jardins de Reggio avec leurs ruisseaux, leurs citronniers et leurs bosquets toujours verts. En peu d'heures nous venions de faire un grand voyage.

En contemplant les paysages qui nous environnaient, nous aurions pu nous croire sur un autre continent. J'apercevais, à perte de vue, des rochers déchirés et dont les formes aiguës sont bien différentes des contours adoucis de ces monts aux grandes lignes qui font le charme des sites de l'Italie, dans ses belles parties. Je voyais le cap Zephirium et la plaine de Locres, l'une des villes les plus fameuses de la grande Grèce. Son rivage est désert, aride, et l'aspect de toute la contrée est sauvage et triste ! Dans les campagnes historiques on voit un genre de désolation et de stérilité qui n'appartient qu'à elles. En y contemplant l'œuvre du temps, on voit que l'homme s'en est mêlé ! A la longue, la terre devient inféconde sous les pas des soldats, et c'est en vain que le laboureur jette la semence dans des sillons saturés de sang. Le mauvais air, en Italie, se fixe surtout autour des lieux fameux, et l'on dirait que les ruines exhalent des vapeurs mortelles !

Je fus saisi de tristesse avant d'arriver à Gerace. Si j'abaissais mes regards dans le fond d'un vallon, je n'y voyais que des pierres, sur les montagnes, toujours des pierres; à peine si, de loin en loin, je découvrais quelques champs de blé, entourés d'énormes touffes de myrtes qui font haie, et quelques pâturages rougis par un soleil de feu. Je ne reconnaissais pas les couleurs de la nature vivante; et la campagne frappée de mort, me rappelait ces tables en mosaïques de pierres précieuses, où les veines de l'agate imitent le cours des fleuves et les déchiremens des montagnes! La terre crevassée de toutes parts, résonnait sous les pas de nos chevaux, qui faisaient monter dans les airs des nuées de poussière! L'insipide chant de la cigale, crecelle obstinée du désert, me fatiguait l'ouïe par une tension continuelle, et m'empêchait de suivre une idée. Je remarquais dans l'atmosphère une sorte de vibration flamboyante, semblable à celle qu'on aperçoit au-dessus d'un feu clair et brillant! Que viens-je demander à ces champs désolés, me disais-je, en contemplant la solitude où mes regards se perdaient? et je cherchais un coin de verdure, comme

le prisonnier implore un rayon de soleil, du fond de son cachot!

Enfin, vers dix heures, nous aperçûmes la ville de Gerace, située, comme toutes celles de ce pays, sur le sommet d'un roc menaçant. Ce roc s'élève entre deux fleuves taris, et la ville est encore dominée par les restes d'un château. En gravissant la montagne de Gerace, nous passâmes près d'une fontaine, dont la précieuse eau coule dans un abreuvoir couvert d'une voûte pittoresque, sous laquelle nous trouvâmes quelques bœufs et des cavales qui s'étaient réfugiés dans cet asile pour se soustraire à l'ardeur d'un soleil dévorant.

Arrivés dans la ville, nous nous fîmes conduire chez l'intendant, qui n'avait qu'un lit pour M. M***. Heureusement que nous nous étions munis d'une lettre de recommandation pour un propriétaire du pays : il habite ce qu'on appelle le bourg de Gerace; et, pour arriver chez lui, il nous fallut descendre à pied, Catel et moi, une partie de la montagne et la remonter à midi, afin de revenir dîner chez l'intendant.

Le soir, nous fîmes une promenade dans la ville, qui n'est qu'un monceau de décombres.

Nous avons vu, entr'autres ruines modernes, les restes d'une église qui fut renversée par le tremblement de terre. Le voyageur qui parcourt la Calabre, ne peut oublier un moment cette catastrophe! Quelques colonnes de la nef, apportées autrefois de Locres, sont seules demeurées debout : on retrouve aussi plusieurs tombeaux qui m'ont paru peu remarquables; ils ne sont point antiques.

Nous étions accompagnés dans notre promenade par un grand-vicaire de l'évêque de Gerace, et trois ou quatre autres ecclésiastiques, qui me représentaient les prêtres des Contes de La Fontaine ou de Boccace. Ils ont le teint fleuri, l'œil vif; un petit sourire détourné qui se promène toujours entre la tempe et la pommette de la joue, donne à leur physionomie un air de douceur et de patelinage assez plaisant : je crois qu'ils se fatiguent aussi peu l'esprit que le corps; cependant le grand-vicaire a porté le fusil lors de la *guerre du brigandage*.

Quand le soir fut venu, je laissai M. M*** examiner les inscriptions des tombeaux, et je m'acheminai seul vers une espèce de terrasse qui sert de promenade à la ville : de cette élévation, la vue s'étend au loin sur la

campagne et sur la mer, Je fus frappé de la beauté d'un spectacle nouveau pour moi : c'était la lune s'élevant du fond des flots au milieu d'un ciel vaporeux. Je l'avais vue souvent descendre dans la mer, je ne l'en avais jamais vue sortir. L'horizon africain coupait en deux son disque rouge, énorme, et dont l'éclat se réfléchissait sur l'eau, comme celui d'un autre soleil : je croyais assister à la naissance d'un monde. Bientôt je vis l'astre reprendre sa pâleur et sa mesure ordinaires, commencer sa marche, quitter l'onde verdâtre et s'élancer dans le ciel comme un ballon qui rebondit sur la pelouse. Assis au bord d'un parapet, je regardais le fond du précipice; près de moi, de jeunes filles, parées de leurs voiles grecs, se pressaient autour d'une fontaine, et sitôt qu'elles avaient rempli leurs amphores, elles les emportaient sur leur tête. Une troupe de mules et de cavales, demi-sauvages, chassées par un jeune pâtre, au son de la musette, remontait vers la ville, en quittant l'abreuvoir, dont l'onde me parut un moment troublée par leur passage; le soleil s'était couché derrière l'Apennin, mais la nuit était lumineuse, et ses voiles transparens luttaient

en vain contre le jour qui ressortait de tous les bords de l'horizon. Les étourdissantes cigales avaient suspendu leurs cris; on entendait le chant du rossignol : c'était une mélodie mélancolique accompagnée de tous les bruits de la nature : symphonie merveilleuse qui servait d'orchestre aux chantres des bois et de la solitude! Cette musique, du moins, est toujours la même, les siècles ne lui ont rien ôté de sa fraîcheur; elle a frappé les oreilles de Pythagore [1], comme elle charme mes rêveries; je l'entends retentir sur les tombeaux poudreux des peuples dont elle a salué le berceau, et d'autres l'entendront après moi, quand mes os ignorés dormiront dans la poussière!

Je sentais le besoin de rester là, pour me remettre de l'impression que j'avais éprouvée le matin en apercevant pour la première fois du haut de l'Apennin la mer Ionienne et les criques brûlées, qui forment toute la côte de la Calabre orientale.

Le vendredi, à quatre heures du matin,

1 Les restes de l'école de Pythagore à Crotone sont encore un des monumens les plus remarquables de la grande Grèce. L'auteur n'a pu les visiter.

nous quittâmes Gerace pour descendre dans la plaine de Locres. Nous n'y avons trouvé que des vestiges de murailles grecques, et quelques pierres éparses sur le sol. Mais c'est là que j'ai vu les premières touffes de lauriers-roses; cet arbuste est la parure des ruines. Nous avons parcouru toute la plaine; on nous a montré des débris de tombeaux, sous lesquels des vases antiques ont été trouvés dernièrement. Nous avons vu, près de la mer, les restes assez bien conservés d'un édifice considérable, mais qui ne paraît pas grec. M. M*** le croit romain; d'autres prétendent que c'était une forteresse bâtie par les Sarrasins. L'incertitude des ruines est ce qui les rend le plus tristes. Quelle leçon pour ceux qui veulent vivre dans la mémoire des hommes! Le temps est une révolution en permanence, qui aboutit à la mort, la plus implacable des démocraties, puisqu'elle fait rentrer dans une égale obscurité tous les priviléges de l'esprit, de la richesse, du pouvoir, et même de la vertu!

Avant de quitter Locres, je cueillis quelques fleurs de laurier-rose. En France, nous n'avons pas d'idée de l'abondance des fleurs,

ni de la beauté du feuillage de cet arbuste; il porte ici des bouquets assez semblables aux têtes d'hortensia, et ces touffes sont d'un rose si vif, qu'on distingue leur couleur même au clair de lune.

Nous partîmes de Locres vers dix heures, et avant midi nous étions de retour à Gerace, brûlés par un soleil dont l'ardeur ne se peut concevoir. Les pierres, la terre, le sable, le vent, tout ce qu'on touche, tout ce qu'on respire est de la flamme! Il y a des momens où l'on craint d'étouffer, où l'on élève la tête comme le chameau du désert, pour trouver un peu d'air au-dessus du feu, mais plus on s'agite et plus on souffre, plus on brûle. Le tison qu'on remue se consume plus vite que celui auquel on ne touche pas; il faut se renfermer en soi-même, ne point penser, ne point parler, ne point vivre enfin, pour ne point mourir.

Nous voulions repartir de Gerace à deux heures après midi. En conséquence, nous avions demandé les muletiers pour une heure. Selon leur coutume, ils nous ont fait attendre, et dans mon impatience, je voulus les aller chercher moi-même; mais au milieu de l'es-

calier du sous-intendant, mon pied a tourné, et je suis tombé. Je me relevai avec peine, et je reconnus que je venais de me donner une entorse. Elle n'était pas des plus graves, je me roidis contre la douleur, et je résolus de ne parler à personne de cet accident. Les muletiers arrivèrent; je montai à cheval sans montrer ma souffrance. Il y a des yeux auxquels les douleurs des autres échappent aisément. Malgré les cris et les menaces de M. M***, nous ne pûmes partir de Gerace qu'à six heures du soir, pour aller coucher à Rucello, petite ville située à quatre lieues vers le nord. Nous comptions sur le clair de lune, et sur la beauté du chemin, qu'on nous avait vanté. Effectivement, il n'était pas mauvais. Nous traversâmes plusieurs torrens, dont le lit, devenu une forêt de lauriers-roses, serpentait dans la plaine, comme une écharpe de fleurs. La soirée était belle, on commençait à respirer, et nous avancions lentement pour jouir de la fraîcheur, et de la nuit. Ce n'est que dans les pays chauds qu'on connaît le prix de la nuit! Le soleil, en se couchant derrière les montagnes, me fit regretter le grand spectacle que j'avais eu tous les soirs,

des côtes de Tropea, de Palmi, de Bagnara. La mer, opposée au couchant, était dans l'ombre, et pourtant elle se colorait encore de teintes dont je ne pouvais cesser de contempler la singularité. Les nuances du ciel étaient douces et pures, les flots paraissaient d'un vert transparent, tandis que des vapeurs d'un beau gris de perle s'élevaient à l'horizon, et se perdaient insensiblement dans les hauteurs du ciel. Mais j'ai tort d'essayer de décrire des tableaux si simples; les hommes ne savent faire effet que par du bruit, des contrastes, par des décorations; la nature seule possède le secret d'émouvoir l'ame par le silence ou par des accords si doux, si mystérieux, qu'on les prend pour l'écho d'une musique céleste. Quelque temps avant le lever de la lune qui devait sortir de la mer comme à Gerace, les flots perdirent peu à peu toutes les couleurs de l'eau, pour prendre une teinte rougeâtre, sale et parfaitement égale, depuis la ligne de l'horizon jusqu'au rivage. Je n'avais jamais rien vu de semblable. Le grand peintre se moquant des lois de la perspective, nous faisait sur cette plage une mer *si peu naturelle*, qu'elle ressemblait à une petite muraille peinte en

rose. Quand la lune parut sortir des eaux, elle leur rendit leur étendue et leur couleur accoutumées. Nous marchâmes encore deux heures, éclairés par sa lumière, et nous arrivâmes à Rucello sur les dix heures du soir. Mon pied me causait des douleurs assez vives; aussitôt que je fus descendu de cheval, je me frottai la cheville avec de la graisse de marmotte, dont je suis toujours pourvu depuis Grindelwald, où un chasseur de chamois me l'a donnée. Le remède m'a réussi, et aujourd'hui je me trouve presque guéri. A peine étions-nous à Rucello, que M. M*** ouvrit l'avis de nous remettre en marche, de voyager toute la nuit pour éviter la chaleur, et de nous reposer au point du jour. J'appuyai fortement cette proposition. Le repos seul m'est à charge; la fatigue du corps me délasse l'esprit. Après avoir mangé un mauvais souper offert de très-bon cœur, nous nous remîmes en marche sous l'escorte de deux légionnaires. Nous étions à peine sortis de la ville, quand je remarquai qu'un de nos soldats s'arrêtait à chaque pas, et regardait attentivement du côté de la mer. Je lui demandai ce qu'il voyait. Il me répondit que

souvent les Barbaresques débarquaient sur cette côte, pillaient les villages, et les maisons isolées, d'où ils emmenaient ceux des habitans qui leur convenaient. Je voulus savoir si cet homme avait quelque raison de croire à une descente des corsaires africains ; il me répondit qu'il avait vu une barque qui semblait vouloir s'approcher du rivage, mais qu'il la croyait sicilienne. Il ajouta que de quelque nation qu'elle fût, sa présence devait nous empêcher de continuer notre route, car souvent les Siciliens tirent sur les voyageurs qui longent la grève, et souvent aussi, ajouta le légionnaire calabrois, *ces brigands* (il parlait des Siciliens) descendent à terre, et font prisonniers tous ceux qui n'osent se défendre ou qui n'ont pas le temps de fuir! Cet avis tardif nous mit en peine.

Retourner chez le bon homme que nous venions de quitter, nous paraissait de la pusillanimité ; et l'on doit, en voyageant dans les pays peu sûrs, éviter la moindre apparence de faiblesse, ne fût-ce que par crainte ! Cependant nous faire conduire en Sicile pour montrer de la fermeté, c'était payer cher la réputation d'avoir du courage! Nous ne savions

que résoudre, quand nous fûmes tirés d'incertitude par la rencontre de quatre légionnaires qui retournaient à Rucello, après avoir fait leur service de nuit. Ils nous dirent que la barque dont nous avions aperçu les voiles était napolitaine, et que nous pouvions continuer notre route sans danger. Nous nous remîmes en marche. Mais malgré l'assurance que leur avait donnée le rapport de leurs camarades, nos guides ne me paraissaient pas tout-à-fait sans inquiétude; quand l'aube du jour vint éclairer la plage où nous marchions, je ne vis d'un côté que la mer, et de l'autre qu'une suite de petits monticules de terre calcinée, et absolument dépouillée de végétation. Je remarquai que cette falaise argileuse, semblable à des tas de boue desséchés, ou plutôt à une digue près de crever, s'étendait à perte de vue, et je me sentis saisi d'une tristesse bien plus pénible que les incertitudes de la nuit. Jamais je ne m'étais cru si loin de tous les êtres qui me sont chers, et je cherchais des yeux avec anxiété, quelque trace d'habitation humaine pour me rassurer contre le sentiment de l'isolement qui me poursuivait. Je fus tiré de

mon apathique tristesse par les cris d'un des muletiers qui conduisait le cheval de bagage. Cette pauvre bête venait de tomber dans une fosse remplie de boue, et qu'on avait creusée au milieu de la plage, je ne sais à quel dessein. On eut beaucoup de peine à retirer nos valises, et nous fûmes très-long-temps avant de pouvoir nous remettre en marche. Je m'éloignai avec M. M*** de la troupe des muletiers dont les contorsions, les cris, et la voix rauque nous faisaient mal aux nerfs. On ne s'accoutume pas mieux au langage des Calabrois qu'à leur soleil. M'étant donc mis à l'écart, je m'assis sur le sable pour jouir à mon aise d'un des plus beaux spectacles de la nature : c'était le soleil sortant des profondeurs d'une mer azurée pour s'élancer dans une mer de pourpre. Il allait commencer sa course aérienne : il s'élevait lentement précédé d'une multitude de petits nuages brillans comme de la poussière d'or, et que l'aurore, dans toute la pompe matinale, avait semés sur sa route; cette auréole de feu ressemblait aux étincelles que jette un morceau de fer ardent, quand le forgeron qui vient de le retirer de la fournaise le pose sur

l'enclume, pour en faire jaillir à grands coups de marteaux, des gerbes de scories enflammées! La gloire de ce ciel étincelant annonçait le triomphe du jour, dont la mer parfaitement calme réfléchissait déjà la lumière pareille à celle d'un feu d'artifice! Quand le soleil se montra tout entier hors des flots, ses rayons répandaient tant d'éclat sur la mer dont il effleurait encore les lames indécises, qu'on eût pris la multitude de petites vagues scintillantes qu'élevait la brise du matin, pour une pluie de diamans tombée sur une table de nacre et de lapis! Je contemplais en silence cette scène d'une incomparable majesté. Pour qui donc, pensais-je, Dieu prodigue-t-il tant de magnificence? La nature ne veut qu'elle-même pour témoin, et le soleil se lève aussi brillant sur la plage déserte de Rucello que sur le faîte des palais!

Nous n'eûmes pas le loisir d'admirer longtemps; et la force des premiers rayons du soleil nous fit songer sérieusement à chercher un asile pour le jour. Dans ce pays, le voyageur tremble en voyant l'aurore, comme ailleurs il s'inquiète aux approches de la nuit. Mais où nous réfugier? nous avions encore

cinq lieues à faire pour arriver au gîte que nous voulions atteindre. D'autres habitations... on n'en voyait pas; la falaise que j'ai décrite nous cachait le pays, nous n'apercevions que la mer et un mur de terre à perte de vue; ce rempart, quoique peu élevé, était inaccessible, du moins aux environs du lieu où le jour venait de nous surprendre. Nos muletiers, nos guides, étaient des brutes stupides, ou mal intentionnées! Il ne nous restait d'autre parti à prendre que d'avancer le plus rapidement possible, sans questionner des singes malfaisans! Aussi, dès que le mulet de bagage fut debout, nous reprîmes chacun les nôtres en exhortant les hommes à presser le pas.

Nous marchions à peu près depuis une heure dans un profond silence, quand nous parvînmes à un endroit où la falaise s'ouvre pour laisser arriver à la mer un large torrent. Ce fleuve était à sec comme les autres; mais, en remontant des yeux dans la vallée qu'il parcourt, nous découvrîmes enfin l'intérieur du pays qui nous avait été caché jusque là par la maudite falaise dont nous suivions le pied. Le paysage était beau; un bas-fond de

rizières, de taillis de myrtes et de lauriers-roses, se terminait à une muraille de hautes montagnes très-imposantes : c'était le revers oriental de l'Apennin. On remarquait une ville bâtie à l'origine de la vallée, sur un des rocs avancés de la chaîne. Ce lieu qui paraissait considérable pouvait être à trois lieues de nous. Nous en demandâmes le nom : le plus intelligent de nos guides nous dit que c'était la ville de Stilo. M. M*** se rappela ce nom, dit qu'on lui avait recommandé de visiter Stilo, s'il en avait le temps, et que la crainte seule d'allonger la route dans une saison si dangereuse, lui avait fait renoncer à cette excursion.

Nous fûmes tous d'avis d'aller à Stilo, où l'on nous dit que le seigneur de la ville nous donnerait l'hospitalité, et au bout de trois heures de marche, dans le lit du torrent, nous atteignîmes le pied de la montagne. Nous la gravîmes, non sans peine, car nos bêtes étaient aussi fatiguées que nous, et enfin nous avons fait notre entrée, à neuf heures du matin, dans une des villes les plus extraordinaires de l'Italie. Abritée du nord et du couchant, elle est brûlée par la réver-

bération des rayons du soleil depuis le matin jusqu'à trois heures du soir, et les masses de rocs nus, qui l'environnent presque de tous côtés, font de ses ravins des fournaises; ses arides précipices sont remplis de cigales, et les chemins presqu'impraticables qu'on voit tracés dans ses montagnes caverneuses, épouvantent l'imagination du voyageur! On se sent emprisonné au milieu de rochers de bronze, de vallons de marbre et de plaines de sable, toutes retentissantes de sauterelles et de mosquites qui vous déchirent le timpan et vous dévorent la peau! On s'agite, on s'attriste, on se croit enterré vif dans un immense tombeau, ou perdu dans un labyrinthe!

Nous avons été reçus chez le seigneur de Stilo sans difficulté et avec beaucoup de politesse; quel a été notre étonnement de le trouver dans un château bien meublé, où il y a des salles dorées, des appartemens tendus de soie, un grand luxe de glaces, enfin une magnificence qui contraste complètement avec un lieu si reculé et si sauvage! Ma chambre a vue sur un précipice dont les rochers font suite au mur du château, qu'ils supportent; j'aperçois à peine le fond des-

séché de l'abîme. Des montagnes de grès nus, ou de sables éboulés s'élèvent à perte de vue devant moi, et mon œil erre indécis entre le précipice sur lequel je plane, et le précipice qui me domine ; mais si je rentre dans l'appartement, j'y trouve des lits dorés, des tables de marbre et des rideaux brodés de soie.

L'effet des paysages de Stilo ne peut s'attribuer aux formes seules, au seul aspect des montagnes ; la brûlante température de cette partie de la Calabre ajoute beaucoup à l'impression de terreur que produisent des sites extraordinaires, sans doute, mais dont on serait moins frappé, si l'air qu'on respire dans ces contrées ne vous causait à chaque instant une nouvelle surprise ! Cette angoisse dispose l'imagination à tout grandir, à tout forcer ; on ne peut se persuader qu'une nature, si ennemie de la vie, ne serve d'habitation qu'à des hommes, et l'on évoque l'esprit du feu, dont on voudrait interroger les esclaves, en parcourant son empire.

Depuis deux jours nous sommes à nous reposer, à manger, à écrire, à me guérir le pied chez le seigneur de Stilo. Il a une femme

aimable; et certes, par la chaleur qu'il fait, on doit savoir gré aux gens d'être gracieux et de n'être pas stupides! L'existence de ces deux personnes, étrangères au reste du monde, et cependant vivant dans l'aisance et presque la magnificence, est pour moi un sujet d'étonnement!

Ce n'est pas le seul qu'on trouve à Stilo. Cette ville, perchée à la hauteur du nid de l'aigle, sans chemins, sans commerce, presque sans terrain, oubliée de la civilisation moderne, sur le revers méridional des plus hautes montagnes de l'Apennin, renferme des édifices superbes, entr'autres un couvent de Bénédictins qui nous sert de but de promenade, et qui est aussi imposant par sa masse que par le bon goût de son architecture. Il y a aussi à Stilo une petite chapelle singulière, elle a été bâtie par les Sarrasins à la moitié du rocher qui domine la ville en guise de fort. On sait que ces barbares occupèrent à plusieurs époques une partie du royaume de Naples. L'édifice qu'on leur attribue, et qui est doublement curieux par son origine, et par l'usage qu'on en a fait depuis, nous a particulièrement intéressés,

d'autant que nous y avons trouvé un des beaux tableaux de l'Italie : une Sainte Famille, par le Calabrese. Quelle inépuisable mine de richesses et de souvenirs que ce pays!!! M. M***, que nous avons surnommé l'infatigable, m'a quitté ce matin pour gravir, avec Catel, la plus haute montagne des environs, d'où je crois qu'on aperçoit encore les deux mers. Il a toutes les vertus du voyageur, il ne lui en manque que les plaisirs; il ne jouit de rien, mais il ne néglige rien! Je n'ai pu l'accompagner à cause de mon pied, et je suis resté à écrire.

Nous partons demain pour Catanzaro, où je quitterai M. M***. J'ai assez de ce voyage. Je ne pourrai plus rien regarder après ce que je vois, et pour cette fois, du moins, ma curiosité est satisfaite! Vous comprenez, d'après cela, qu'il ne faut plus compter sur mes descriptions.

Castro-Villari, ce 4 juillet, à deux heures après midi.

Si ma main tremblante, mes yeux fatigués et ma tête affaiblie me permettent d'écrire, je vais vous conter ce qui m'a réduit à l'état où je suis. Je n'ai rien senti de pareil à la mortelle chaleur qu'il fait dans le vallon qui conduit de Cosence à Castro-Villari. Pour avoir traversé cet antre brûlant, il me semble que je viens de faire une longue maladie; je n'ai plus de force, ma plume m'est un fardeau; mes jambes sont paralysées, et sans la douloureuse roideur de mes genoux, je ne me sentirais plus marcher. Depuis hier, j'ai maigri de moitié; le ceinturon de mon couteau de chasse, dont à peine je pouvais attacher l'agrafe, est à présent trop long

d'une main..... Mais je sens que je m'évanouis..... Je ne puis plus me tenir sur ma chaise, je tombe..... Il faut me recoucher. Tel est l'effet du mauvais air dont tant d'étrangers nient l'existence.

Castro-Villari, le 5 juillet 1812, à neuf heures du matin.

Le sommeil m'a rendu un peu de force et de courage, et je veux vous raconter mes désastres!

J'ai quitté M. M*** à Catanzaro, le 2 juillet, pour prendre la route de Cosence, par la forêt de Sila fameuse dès l'antiquité. Elle occupe une grande étendue de montagnes, et ses châtaigniers ombragent des prairies, des ruisseaux, et entourent des hameaux si frais, qu'on a peine à croire que ces sites de Suisse soient à la même latitude que la Sicile. Cette forêt sert aujourd'hui de refuge aux riches malades de Cosence, et aux pauvres brigands de toutes les Calabres : c'est un hôpital et un repaire. Je l'ai traversée sans accident, et j'ai été charmé de la pureté de l'air et de la beauté de la végétation. Ne voulant pas coucher à Cosence, qui, pendant tout l'été, est le séjour

de la peste et du deuil, je m'arrêtai à Rogliano, d'où le lendemain, je devais, en traversant seulement la capitale de la Calabre, aller jusqu'à Monte-Alto, village situé dans les montagnes, à l'abri du mauvais air. Je partis de Rogliano, à une heure du matin, avant-hier, 3 juillet. On m'avait fait prendre toutes sortes de précautions contre le mauvais air; cet ennemi invisible tue ceux qui le méprisent, et les Calabrois ne tarissent pas sur l'imprudence des Français, si fatale pendant la dernière guerre, à un grand nombre de nos soldats.

Je m'étais bourré de quinquina, et comme je voyage sans manteau, mon muletier m'en avait prêté un, afin de me préserver de la fraîcheur du matin, plus pernicieuse pour les étrangers que pour les hommes du pays. Vous ne me reconnaissez pas à ces soins minutieux. Le mauvais air tue quelquefois en vingt-quatre heures, ceux qu'il empoisonne, et je craignais de mourir sans vous revoir : cette idée me rendait pusillanime, elle m'occupait au point de me causer un frisson semblable à celui de la fièvre.

En entrant dans Cosence, à quatre heures

et demie du matin, j'éprouvai une frayeur dont je me souviendrai long-temps.

A quelques pas de moi, j'aperçus sur la route, une femme à peu près de votre taille, elle était vêtue d'une robe pareille à votre robe de voyage, elle portait un grand voile et s'avançait au-devant de moi, soutenue par deux hommes. Je ne sais pourquoi dans ce moment il me parut simple de croire que cette femme était vous, je crus que lassée de m'attendre à Naples, vous auriez tout quitté, et tout bravé pour me venir chercher! C'est ma mère! m'écriai-je; faut-il que je la retrouve ici, sur cette terre désolée! J'aurai dit ces paroles à haute voix, car trois ou quatre personnes s'arrêtèrent pour me regarder d'un air étonné. En reconnaissant que la femme malade n'était pas vous, je revins comme d'un songe, et je continuai mon chemin, honteux de moi-même, mais souffrant encore du coup que je venais de recevoir.

Lorsque je descendis de cheval à la porte du baron de Mollo, on me dit qu'il dormait; je me décidai à attendre son réveil, parce que je n'avais pas de lettres pour Monte-Alto, et que je voulais lui en demander.

J'avais passé déjà une heure dans la cour, à attendre, sans qu'on m'eût offert d'entrer dans cette maison, où peu de semaines auparavant j'avais été si bien traité ; mais alors j'étais avec M. M***! Le muletier revint presser mon départ : il disait qu'il ne fallait pas attendre l'heure de la grande chaleur pour nous remettre en route : cet homme ajouta qu'il ne connaissait pas le chemin de Monte-Alto par les montagnes, que ce chemin allongeait beaucoup, et que, si nous partions à l'instant, nous pourrions arriver le même jour à Castro-Villari, en suivant l'autre route qui est la plus courte. Cet autre chemin était celui que j'avais pris avec M. M***, en entrant en Calabre, mais alors, il était sans danger ; maintenant, on ne peut s'y reposer qu'à Spezzano, seul village sur ce passage, où l'air ne soit point empoisonné, quoiqu'il y soit encore assez mauvais. L'intendant de Catanzaro, et beaucoup d'autres personnes m'avaient recommandé de ne pas m'engager sur cette route, toujours préférée par les Calabrois, mais où le mauvais air expose au plus grand danger les étrangers qui la choisissent dans cette saison. Ce vallon est devenu le tombeau d'un

grand nombre de Français pendant la dernière guerre. L'espérance d'arriver à Castro-Villari un jour plus tôt, me fit perdre la prudence, et je répondis au muletier que je partirais dans une heure, quand même le baron de Mollo ne serait pas réveillé. J'employai cette heure à me traîner chez l'intendant qui était couché aussi : l'envie de dormir est un des dangers du mauvais air, d'autant plus qu'elle en est l'effet; et c'est surtout pendant le repos qu'il agit d'une manière funeste contre l'organisation : jamais on n'a tant besoin de dormir que sous l'influence de ce poison, dont l'absence du sommeil serait l'antidote. Je désirais ne pas partir sans voir l'intendant, ou le baron, afin de leur demander si je pouvais, sans trop d'inconvéniens, suivre l'avis du muletier et prendre la route de la vallée; mais, en attendant plus long-temps, je risquais d'être obligé de passer la nuit à Cosence, et, pour un étranger, ce danger est pire que ceux du voyage.

Sentant que l'impatience me donnait la fièvre, je renonçai au baron, à ses lettres de recommandation et à ses conseils, pour suivre l'avis de mon muletier. Une fois à cheval, je me laissai conduire hors de la ville, sans

penser à ce que je faisais. Il était huit heures du matin, je me sentais la tête vide. La chaleur déjà très-vive augmentait la pesanteur naturelle de l'air et troublait mes idées; je n'avais plus assez de force pour éprouver de la douleur, je ne sentais que de la lassitude. Nous avions mené depuis quinze jours une vie fatigante, voyageant la nuit pour éviter le soleil, et ne dormant pas le jour, parce qu'il fallait faire politesse aux gens qui nous recevaient. Tant que j'étais resté avec M. M***, j'avais assez bien soutenu la fatigue, je faisais comme les autres, ce qui était ennuyeux, mais salutaire : nous buvions, nous mangions, enfin, nous ne manquions pas du nécessaire; depuis que je suis seul, et que j'ai le malheur de pouvoir vivre à ma guise, cette liberté me tue : il faudrait que mon corps fût de fer, pour être conduit long-temps par ma mauvaise tête! Je ne mets pas d'ordre dans la distribution de mes journées; je dédaigne les soins matériels de la vie, dont je prétends m'affranchir, et auxquels mon orgueil découragé se soumet à la fin, après m'avoir poussé à des austérités folles. Si je me résignais toujours aux précautions raisonnables, je ne serais pas

obligé d'en prendre quelquefois d'excessives, parce que je n'épuiserais pas mes forces inutilement, et que je me maintiendrais dans un équilibre indispensable au vrai voyageur.

A peu de distance de Cosence, je commençai à reconnaître mon imprudence. Il était encore temps de la réparer en retournant chez l'éternel baron que j'aurais enfin trouvé réveillé; mais je ne pensai pas à ce moyen! Mes nerfs étaient fortement agacés, j'avais débarrassé mes pieds des étriers et repassé une de mes jambes par-dessus le cou de ma mule, pour m'asseoir de côté sur ma selle, les pieds pendans, la tête penchée, les mains posées sur les genoux, et les yeux à demi fermés. Je sentais que mes regards devenaient fixes, et qu'un sourire convulsif errait autour de ma bouche; l'air pestilentiel, la mauvaise nourriture, et le manque de sommeil m'avaient comme troublé la raison! Je ne pouvais plus guider ma mule; le muletier la conduisait par la bride et marchait à grands pas devant moi. C'était un bon homme que ce muletier!!... Il se retournait souvent pour me regarder avec inquiétude, et s'informait de mon état, comme si j'eusse

été bien malade. Tant de sollicitude dans un tel homme me faisait plus de mal que ne m'aurait fait de l'indifférence. Il faut que je sois bien à plaindre pour attendrir un muletier calabrois, me disais-je? Il voit que je vais mourir ici loin de ma mère et de mon pays; un sort si dur l'intéresse! Puis je faisais un effort sur moi-même, et je m'écriais : « Je suis bien, très-bien ! »

Nous traversions à chaque instant des torrens dont le passage est assez incommode. Sitôt que j'en avais franchi un nouveau, j'éprouvais pour un moment une sorte de joie, en pensant qu'il y avait une barrière de moins entre moi et mes amis! Vers dix heures, nous arrivâmes à un endroit où la route quitte un instant le bord de la rivière et s'élève sur les montagnes. Dans ma négligence, je n'avais rien mangé depuis vingt-quatre heures! Le muletier me pressant de prendre quelque chose, je lui répondis d'un air stupide qu'il avait raison, et qu'il fallait manger pour se soutenir.

En ce moment il me prit une vive douleur à la poitrine, je ne pouvais prononcer une parole sans me sentir déchiré, comme avec

du fer. Le muletier m'avait acheté un peu de pain à Cosence ; j'essayai d'en manger avec du chocolat, que je porte toujours dans ma poche, la chaleur l'avait fondu : je le trouvai attaché au papier qui l'enveloppait; il était devenu comme une crême épaisse. J'en étendis quelque peu sur du pain. La nourriture n'apaisa pas mes douleurs. En gravissant la montagne, je fus suffoqué par l'excés du chaud, un moment je m'évanouis, je me sentais mourir sous les traits du soleil, et je réalisais les métaphores de la Mythologie, lorsqu'elle nous peint Apollon lançant ses dards contre les faibles mortels.

Nous avions encore six lieues à faire avant d'arriver à Tarsia, ville située à l'endroit où la route quitte entièrement la vallée du Cratis. Cette ville domine une grande quantité de rizières et de marais, et l'air qu'on y respire est le plus mauvais de cette funeste contrée. Ce lieu, redouté de tous les voyageurs, me paraissait à moi, la Terre-Promise ! Je pensais que je m'y reposerais deux heures, que j'y boirais, que j'y serais à l'ombre, et que j'en partirais vers le soir pour Castro-Villari. Je jetais de momens en momens mes regards

dans la campagne, espérant y découvrir quelque maison : tout était désert ! Les hommes ont fui vers les régions habitables, et la mort épie le voyageur dans le silence et dans la solitude.

Je me voyais emprisonné entre deux longues chaînes de montagnes brûlées et couleur de cuivre, la végétation était rare et maigre ; nul être vivant ne s'offrait à mes regards, si ce n'est quelques buffles immobiles près de la rivière. Ces animaux s'étaient enfoncés jusqu'au ventre dans la fange d'un marais, pour se soustraire à l'ardeur du soleil et aux atteintes du scirocco qui souffle et me tue depuis deux jours ! Je contemplais avec étonnement et effroi les rives du Cratis, fleuve rendu fameux par la voluptueuse Sybaris qu'il arrosait autrefois. Aujourd'hui il a fait un désert d'une vallée fertile ; ses eaux limoneuses se perdent dans des ruines.... quelle leçon ! Si la terre, si les pierres de ce pays sont marquées du sceau de la vengeance divine, quel est le sort réservé aux hommes ?

Vers midi nous parvînmes à l'endroit où la route redescend dans le fond de la vallée [1].

1 Le roi actuel a fait faire une grande route de Naples à

Là, nous rencontrâmes un homme à pied : je demandai à ce paysan combien nous avions encore de chemin à faire pour arriver à Tarsia. Il me répondit que j'en étais à quatre lieues. Tous nos calculs pour éviter la chaleur, n'avaient abouti qu'à nous faire traverser les plus mauvaises parties du pays, aux heures les plus pénibles de la journée. Je n'étais pas sûr d'avoir la force de faire encore quatre lieues sans m'arrêter.

Cinq minutes après que nous avions perdu de vue cet homme, mon mulet me jeta tout en nage dans le bourbier d'une rizière, où il s'enfonça avec moi. Il me fallut y entrer jusqu'à la moitié du corps, pour me débarrasser de cet animal qui se débattait en essayant de se relever, et menaçait de me casser les jambes. La pauvre bête, à chaque mouvement violent qu'elle faisait, entrait si avant dans la vase, que je crus qu'elle allait disparaître. Sorti du fossé, je regardais piteusement autour de moi comme si j'avais pu espérer quelques secours : le redoutable scirocco avait un

Reggio, et maintenant on traverse ce désert en poste, comme les marais Pontins.

instant cessé de souffler, et je ne voyais qu'une forêt de roseaux immobiles..... Mon Dieu, voulez-vous que je meure ici, disais-je à voix basse? Je n'avais plus la force de demeurer en place, et je me promenais à pas chancelans sur le chemin. Je regardais le soleil en m'écriant : « Où serai-je demain, quand tu reviendras à la même place, brûler le même désert? J'aurai péri! du moins ma dernière pensée s'élèvera vers le ciel guidée par ta lumière!!..... » Je m'asseyais, je me relevais comme un insensé ; je sentais clairement qu'il me serait impossible de me traîner à pied jusqu'à Tarsia, et que si je perdais le mulet, j'étais mort sans ressource. Le muletier aurait bien été me chercher du secours, et au bout de six heures il serait revenu avec du monde ; on m'aurait emporté sur un brancard, mais je ne serais pas sorti vivant du vallon, s'il m'avait fallu en respirer l'air infect une demi-journée de plus. La vue bien nette du danger que je courais, me rendit des forces, pour un moment ; et je retournai à l'endroit où je venais de laisser le mulet et le muletier. Nous parvînmes à retirer la bête, non sans beaucoup de peine; quand je la vis

sauvée, la force me manqua, je me sentis prêt à tomber. J'avais avec moi douze citrons, grâce aux soins du muletier qui, ne pouvant trouver d'oranges à Cosence, avait acheté du moins ce qui pouvait m'en tenir lieu. Je coupai un citron en deux pour m'en frotter les tempes et le front, et je me sentis revenir à la vie. Il fallait songer à changer de pantalon et de souliers. Le muletier italien devenu, par bon cœur, un adroit valet de chambre, ouvrit lui-même ma valise, en tira ce qu'il fallait, et se hâta de venir m'habiller, avec des soins qui me touchaient. L'humanité est si naturelle, d'où vient que ses effets nous étonnent? C'est que la civilisation, en éloignant les occasions d'exercer ce sentiment, en tarit la source! Les Calabrois ne connaissent pas encore, ou plutôt ils ne connaissent plus cet inconvénient des sociétés perfectionnées. Mon vieux guide me donna sa besace pour essuyer la boue dont mon corps était souillé, et avec bien de la peine je me rhabillai et me remis en route pour Tarsia.

Cette dernière secousse m'avait ôté le reste de mes forces. Je me sentais près d'expirer à chaque pas du mulet, et le cri de la cigale

m'étourdissait au point que j'étais obligé de me tenir à ma selle pour ne point tomber. Une sueur froide couvrait mon front, et découlait le long de mes joues et de ma bouche; il me prit à ce moment de vives douleurs dans les oreilles; il me semblait que ma tête enflait et devenait monstrueuse : tel est l'effet du mauvais air, avant de vous achever dans le sommeil, auquel la fatigue finit par vous faire succomber. A tant de maux se joignirent des élancemens dans les reins et dans les entrailles qui me donnaient presque des convulsions; je n'avais jamais éprouvé ce mal, je me mourais de soif, et le jus de citron pur était ma seule boisson. L'eau est aussi malfaisante que l'air dans cette vallée.

Je me souvenais de m'être arrêté à une petite taverne en faisant cette même route, six semaines auparavant, avec M. M***, et d'y avoir trouvé du vin et du fromage. Dans ce temps-là le trajet de Castro-Villari à Cosence n'était pas dangereux. La saison du mauvais air ne commence qu'au mois de juin. Je ne savais pas bien où était cette taverne isolée, et je la cherchais partout. Si je pouvais boire un verre de vin, pensais-je, en suçant avidement

un demi-citron ; un seul verre de vin !... Puis je demandais la taverne à mon pauvre muletier ! Il me répondait toujours qu'il ne la connaissait pas, et que, jusqu'à Tarsia, nous ne rencontrerions aucune habitation. Nous marchions assez vite, je pressais le pas du mulet, parce que je sentais que je ne pourrais le supporter long-temps ! !..... Je sais à présent comment on meurt. La mort n'est que du *laisser aller*. Il m'en eût moins coûté d'expirer de soif et de fatigue, que de faire un effort de volonté pour retenir mon ame dans un corps épuisé ; mais la crainte de mourir sans vous revoir, m'a tenu lieu d'énergie, et c'est à votre absence que je dois la vie.

Nous passions quelquefois devant des maisons ruinées. De loin je les croyais habitées, et je pressais le pas dans l'impatience d'y arriver, pour demander un peu de vin. En approchant, nous ne trouvions qu'une masure déserte. Je croyais faire un rêve ; mon supplice se renouvelait à chaque détour de la route. Un pays immense s'ouvrait devant moi ; le chemin se prolongeait à perte de vue, et je n'apercevais pas la fin de cette vallée, d'où je désespérais de pouvoir sortir. Tout à coup

je reconnus distinctement la taverne que j'avais tant cherchée ! Il faut se détourner de la route pour arriver à cette maison. Je n'hésitai pas à y aller. Parvenu à la porte, je la trouve fermée ! Le muletier frappe, appelle, personne ne paraît ! Jugez de mon désespoir ! Je souffrais tout ce qu'on peut souffrir ! Qu'auriez-vous dit si vous aviez pu voir votre fils en ce moment? Moi, je ne pensais même plus à vous. Toutes les puissances de mon ame étaient absorbées dans le souhait d'un verre d'eau ! Je n'avais plus d'énergie, plus de résignation ! Je me sentais ravalé jusqu'à la brute !..... Il fallut reprendre la route de Tarsia... On finit toujours par arriver ! Je me trouvai à la porte de cette ville, vers quatre heures du soir, exténué de besoin, ivre de fatigue, pâle de chaleur.

C'était l'heure de la sieste : les rues étaient plus désertes que de coutume. Nous eûmes de la peine à trouver une femme, elle était assise devant la porte de sa maison. Je lui demandai le nom de l'homme le plus riche du lieu; elle me dit que c'était M. Bivaqua. M'étant fait conduire chez ce grand personnage, je me traînai jusqu'au haut de son es-

calier, et j'entrai dans une chambre dont je trouvai la porte ouverte. Je m'assis sans pouvoir parler; enfin je retrouvai la voix pour dire à un jeune homme, qui s'était levé de dessus sa chaise, en s'approchant d'un air étonné, « Monsieur, vous voyez que » je suis voyageur, étranger!..... Vous sa- » vez que l'argent ne suffit pas dans ce pays » pour se procurer les choses nécessaires à » la vie; j'espère, d'après cela, que vous » excuserez l'indiscrétion que je commets en » venant implorer votre humanité, *votre cha-* » *rité!* Elles peuvent me rendre la vie, car je » me sens mourir de soif et de fatigue. » Le jeune homme me répondit d'un air contraint : « Mon oncle n'est pas chez lui, et je ne puis » disposer de rien en son absence. — Mais, » Monsieur, m'écriai-je, vous disposez de » ma vie! et certes, monsieur votre oncle » regrettera moins un verre de vin qu'un » homme. » Alors le neveu, piqué de la vivacité de ma repartie, reprit, avec beaucoup d'humeur : « Ma foi, Monsieur, nous ne vous » connaissons pas, et cette maison n'est point » une auberge! » J'avais encore tout juste assez de force pour être fier un moment. Je

me levai, je fis une révérence, et dis au seigneur Bivaqua, en prenant congé de son aimable personne : « Monsieur, j'ai un con-» seil à vous donner : c'est de ne jamais » voyager. » Revenu dans la rue, je sentis que la colère m'avait rendu des forces. Je demandai la maison du syndic; on m'y conduisit; je frappai à sa porte. Une femme (c'était celle du syndic) vint m'ouvrir et me dit que son mari était absent. Je racontai à cette femme toutes mes mésaventures. Je fis ce que je pus pour l'attendrir, je nommai plusieurs personnes de Cosence, afin de prouver que je n'étais pas un aventurier : la bonne dame me répondit : « Monsieur, je » suis grosse, il fait chaud, et je ne veux » pas m'exposer au soleil pour vous aller » chercher un verre de vin. » Je reconnaissais clairement l'aversion des gens de ce pays pour les Français; ils me repoussaient tout à leur aise, depuis que la peur ne les forçait pas à me faire bonne mine. « Quoi, » m'écriai-je avec l'accent de l'indignation, » vous aussi, vous me refusez un verre de » vin?..... C'est pour un verre de vin qu'on » laisse mourir un homme à Tarsia, dans ce

» pays, maudit de Dieu, et justement ac-
» cablé de tous les fléaux qui le dépeu-
» plent!.... Un verre de vin, répétais-je,
» en me mordant les mains de rage! Un
» verre de vin!.... Croyez-vous que si j'étais
» chez moi, je n'aurais pas plus de pitié que
» vous des malheureux?..... » Alors j'aper-
çus dans le fond de la chambre une femme
qui filait, à l'ombre d'un volet fermé. Je
m'adressai à elle pour lui demander du se-
cours. Ce fut en vain! je n'obtins que des
regards de compassion, et quelques-unes de
ces exclamations italiennes, si dures aux
oreilles du misérable, quand elles restent
sans effet : « *Poveretto!... Povero giovane!...*
» *Mi pare dolce!...* » C'était au moment où
je me sentais le plus en fureur, qu'elle van-
tait ainsi ma douceur. J'aurais voulu devenir
tigre, pour faire changer de langage à cette
vieille sorcière! Je me rappelais la politesse
de nos hôtes, lorsque nous leur présentions
les lettres de recommandation du ministre
pour M. M***, et je comparais!!... « Quelle
» bassesse, m'écriai-je! Et voilà ce peuple
» dont on vante l'hospitalité! »

N'espérant plus rien des deux mégères

de Tarsia, j'appelai mon pauvre muletier, qui était resté respectueusement dans la rue, à garder le bagage ; je lui dis de monter mon porte-manteau chez le syndic, pour le mettre en sûreté, et d'aller me chercher à tout prix du vin et de la glace. (On trouve de la glace dans les moindres villages de Calabre, et jusque dans les maisons isolées, au milieu des campagnes les plus stériles. Je prends note ici de cette espèce de luxe, car il peint, mieux que toute autre chose, les besoins et la nature d'un pays à peu près inhabitable pendant six mois de l'année.) Une demi-heure s'était passée sans que j'eusse revu mon muletier. Je m'étais établi d'autorité sur un banc de bois dans la chambre de M^me^ la *syndique*, je sentais que j'allais perdre connaissance, et m'évanouir comme je m'étais évanoui le matin en sortant de Cosence. Epuisé que j'étais, une nouvelle crise, secondant l'action toujours croissante du mauvais air, pouvait devenir mortelle [1]. Enfin, mon vieux et zélé conducteur revint

1 Il y a plusieurs années qu'un étranger mourut à Naples, pour avoir passé quelques heures à Pæstum dans la saison du mauvais air, sans même y avoir dormi.

tout essoufflé me dire qu'il avait trouvé une maison où l'on consentait à me recevoir et à me donner du vin. Je m'y traînai, j'y bus, j'y touchai avidement de beaux morceaux de glace, j'y revins à la vie, et je m'y couchai, sur un banc de pierre, à l'ombre d'une masure.

A peine avais-je eu le temps d'étendre sur cette dure couche mes membres épuisés, qu'une jeune femme s'approcha de moi, me secoua vivement par l'épaule, et me dit : « Si » un étranger s'endort ici pour un quart » d'heure, il est mort; jamais voyageur qui » s'est arrêté à Tarsia, dans cette saison, n'est » retourné chez lui. » La dureté des habitans suffirait de reste, répondis-je, pour éloigner les hommes de ce lieu infect; et je me mis à raconter ce qui venait de m'arriver dans les deux meilleures maisons de la ville. J'étais comme le mendiant qui va médire des riches à leur porte. Ce que j'ai souffert pendant cette seule journée, m'a servi à considérer la vie humaine d'un point de vue nouveau pour moi, et je rends grâce à cette courte épreuve qui aura suffi pour me faire savoir à jamais combien il est difficile de conser-

ver quelqu'élévation d'ame dans la misère! Je ne vivais plus que pour satisfaire aux cruelles nécessités de mon corps! Etais-je bien à plaindre? Je crois qu'on peut être plus malheureux que les pauvres! Les souffrances physiques portent leur remède avec elles, l'excès en montre le terme qu'il amène; les chagrins, au contraire, nous révèlent des ressources cachées, et nous font découvrir en nous-mêmes des forces qui nourrissent nos tourmens. Les maux du corps donnent l'idée de la mort, les peines de l'ame, celle de l'éternité!

Après m'être un peu reposé en m'efforçant de tenir mes paupières ouvertes, je retournai chez la femme du syndic pour chercher les bagages que j'avais laissés dans sa maison. Ayant retrouvé dans mon sac une tablette de chocolat, je la pris et me mis à en manger un morceau. Alors la vieille qui filait au fond de la chambre, se pencha mystérieusement vers la femme du syndic, et, après lui avoir dit quelques mots à l'oreille, elle me regarda d'un air attendri; je crus qu'elle allait m'adresser une excuse : « Vous devriez, me dit-» elle, donner un peu de votre chocolat à » cette pauvre femme, qui est grosse, et qui

» a une grande envie de ce que vous man-» gez. » Il me sembla que je rêvais, en entendant cette demande. Jamais rien ne m'a surpris autant qu'une telle fantaisie, de la part de deux femmes qui, l'instant d'auparavant, m'avaient refusé un secours de première nécessité. Je m'approchai de la plus jeune, et lui donnai mon chocolat, sans rien dire, mais en la regardant si fixement, qu'elle se troubla et rougit. Néanmoins, elle ne put vaincre son enfantillage au point de ne pas prendre le chocolat. Je m'éloignai en souriant de pitié : j'allai retrouver mon muletier et sa bête, qui m'attendaient tout harnachés, tout gaillards, et prêts à se remettre en route. Il fallait les vertus de ces deux êtres pour me raccommoder..... j'allais dire avec l'humanité..... avec la Calabre! Je remontai à cheval, et le soir j'arrivai à Spezzano, à demi mort. Le syndic me donna sans retard et sans difficulté un billet de logement, et, après avoir récompensé mon guide comme il le méritait, puisque je lui devais la vie, j'eus le bonheur de trouver un lit. Je me jetai dessus, sans oser y entrer, de peur de la gale, et j'y dormis jusqu'au lendemain matin à six heures.

En me réveillant, je me promis de ne plus m'exposer à voyager dans des pays à demi sauvages, sans précautions, sans lettres de recommandation, sans provisions, sans plusieurs guides, et tout en jouissant d'avance des avantages de ma tardive prudence, je souffrais encore des suites de mon imprévoyance. Cependant, je partis pour Castro-Villari; voilà deux jours que j'y suis à me reposer et à attendre une voiture pour Naples, ou au moins, pour Lago Negro. Elle part ce soir, et je serai dans trois jours auprès de vous. Je vous arriverai le lendemain de cette lettre.

FIN DU VOYAGE DE CALABRE.

NOTE

DE LA PAGE 212 DU TOME PREMIER.

Lettre à ***.

Venise, ce 4 octobre 1827.

Nous avons vu hier une des choses les plus singulières de ce temps! L'Italie est plus curieuse que les autres pays, parce qu'il s'y trouve plus de contrastes qu'ailleurs. La conception et l'exécution du monument que je vais vous décrire sont, en quelque sorte, une protestation publique contre l'esprit mesquin et soi-disant tourné à l'utile qui domine notre siècle : vous devinez que je veux vous parler du temple de Canova à Possagno, le lieu de naissance de ce grand artiste, qu'on est tenté d'appeler grand homme, en voyant ce qu'il y a commencé de son vivant et ce qu'il y fait achever depuis sa mort.

Possagno était un lieu inconnu au pied des Alpes qui séparent le Tyrol du Trevisan, à trois lieues de Bassano et loin de toute grande route. C'est là que Canova a voulu marquer son passage en y élevant une église à la Trinité. Il a fait venir à Rome un artiste vénitien avec lequel il a employé six mois à former le plan de ce vaste édifice. Il a choisi pour modèle le Panthéon, en substituant des colonnes ioniques aux colonnes corinthiennes de la Rotonde. Il a vécu d'économie toute sa vie, et ne s'est point marié, afin de pouvoir laisser une fortune assez considérable pour terminer une entreprise au-dessus des moyens d'un particulier. L'espèce de globe que forme ce temple chrétien a quatre-vingt-dix pieds en tous sens : longueur, largeur et hauteur. Il est entièrement bâti avec une pierre du pays qui vaut le marbre et qui est susceptible d'en recevoir le poli. Il n'est entré dans sa construction ni bois, ni fer; la coupole est recouverte de superbes dalles de pierre placées l'une sur l'autre en écailles de poisson; l'intérieur de cette coupole est revêtu de rosaces sculptées et d'un beau travail. On m'a dit que ce revêtement était fait d'une pâte de pouzzolane apportée de Rome.

L'église est maintenant, c'est-à-dire que la cage de l'édifice est bâtie. Elle a coûté 2 millions, mais il faudra encore cinq ans et deux autres millions pour remplir le vœu de Canova qui a pourvu aux frais de ce travail digne des Romains par l'élégance du dessin, la beauté des matériaux et le luxe de solidité de la construction ! En voyant cette création d'un de nos contemporains, on se console d'être de ce temps-ci, et l'on se dit :

l'Italie, quelqu'abaissée qu'elle soit, est encore féconde ! La couleur toute neuve des pierres du temple dans un pays où tout ce qui est beau a la teinte des ruines, cause au voyageur une impression de surprise ; en admirant un édifice réel, on se croit devant un tableau.

Le frère de Canova, évêque *in partibus*, s'est établi à Possagno pour diriger la construction de cette église qui le déshérite ; et, pour veiller à ce que le dessein de son frère soit exécuté consciencieusement. Il y a quelque chose de grand et de touchant dans le zèle avec lequel ce prélat, le frère et le meilleur ami de l'artiste, se consacre à terminer une entreprise ruineuse pour sa famille. En entrant sous la voûte de l'édifice qui n'est guère chrétien que de nom, puisqu'il est calqué sur un temple, on éprouve quelque chose d'indéfinissable ; c'est un respect religieux mêlé d'un sentiment de gloire humaine. On se sent pénétré de l'esprit de l'antiquité ; mais c'est le monde ancien sanctifié par la pensée de l'immortalité, conquête assez moderne du genre humain. Ce qui caractérise le talent de Canova, c'est le mélange du beau antique et de la sensibilité nouvelle. Il est gracieux comme les païens, tendre comme les chrétiens, et toujours plein de délicatesse et d'esprit ; mais, en voyant ce qu'il a réalisé à Possagno, on se dit qu'il devait y avoir encore plus de grandeur dans son ame, qu'il n'en a mis dans ses ouvrages.

La frise du péristyle est ornée de bas-reliefs dont il a fait les modèles, et qui sont pleins de grâce ; les sujets sont tirés de l'Ecriture. Lorsque le dehors de l'Eglise sera entièrement terminé, on doit faire une route pour

arriver à Possagno, et jeter un pont sur un ravin, afin de faciliter le chemin aux pélerins qui voudront passer du temple moderne à une vieille chapelle de saint Roch, en vénération dans le pays.

Il y a, dans l'ancienne église de Possagno, un tableau de Canova; le nom de l'auteur fait son plus grand mérite. Voilà assez de merveilles, j'espère, pour vous reposer du dégoût que vous inspire le siècle avaricieux et hypocritement philantropique où nous vivons. J'aspire à arriver à Rome, afin de pouvoir répondre aux gens que j'entendais rabaisser Canova l'année dernière, comme si tout ce qu'il a fait ne valait plus la peine d'être regardé. Canova régnait sur les artistes, et il a cela de commun avec les souverains, que la malveillance a attendu sa mort pour éclater. L'envie a fait explosion sur sa tombe : elle dira ce qu'elle voudra, l'artiste qui a pu faire le Tombeau de l'archiduchesse Christine, le Persée, l'Hébé et la Madeleine, avait un talent aussi original que varié; il a un style à lui, ce qui me paraît le premier mérite des hommes qui viennent après tant d'autres; enfin je crois qu'il est en sculpture ce que l'abbé Delille est en poésie : parfait dans sa manière.

FIN DU VOYAGE D'ITALIE.

FRAGMENS

DE LETTRES

ET DE

MÉMOIRES

ÉCRITS EN 1822,

PENDANT UN VOYAGE EN ANGLETERRE ET EN ÉCOSSE,

A L'ÉPOQUE DU SÉJOUR DU ROI A ÉDIMBOURG.

Boulogne, ce 22 juillet 1822.

Dans la première jeunesse on a si peu l'expérience du monde, si peu l'habitude de soi-même; les impressions se succèdent avec une telle rapidité, qu'au milieu de tant de sensations diverses, et souvent contradictoires, nous ne savons que choisir pour donner une idée juste des objets qui nous environnent, ni de l'action qu'ils exercent sur notre imagination.

J'avais entrepris, en 1811, un voyage curieux; mais, malgré mes efforts, je n'ai pu m'astreindre à en écrire une relation suivie; mon jugement n'était point assez exercé pour discerner l'impression des choses, des choses elles-mêmes, et les contradictions où m'entraînait la mobilité de mon imagination me rendaient incapable d'un travail régulier. Dix années d'épreuves, si elles n'ont mûri

mon esprit, l'ont du moins refroidi; il s'est accoutumé à s'affranchir de l'influence du moment, et à ne plus voir la vie tout entière dans chacune des impressions passagères qui la composent; il sait combien peu il doit compter sur la réalité de ce qu'il sent le plus vivement, et il s'efforce de ne plus apprécier les objets d'après l'image, toujours fugitive et souvent trompeuse, qu'ils gravent dans sa mémoire.

Il me semble qu'indépendamment du talent, il y a un art nécessaire pour rendre avec exactitude les diverses scènes qui s'offrent aux yeux du voyageur; et cet art, du moins, ne me paraît pas au-dessus de ma portée : c'est celui de faire servir à la vérité de nos tableaux jusqu'aux erreurs de notre esprit; en effet, quand on veut faire connaître au lecteur le monde où on le transporte, il importe peu de l'apprécier, pourvu qu'on le peigne avec naïveté.

Je n'attacherai nulle importance à mes jugemens, j'en mettrai beaucoup à raconter et à décrire avec fidélité les faits et les objets qui les provoqueront. De cette manière, je n'aurai pas besoin de m'affranchir de mes

préjugés pour être vrai, et l'on pourra s'intéresser à mes récits sans partager mes opinions. J'aurai moins de mérite, mais j'aurai moins de peine. J'intitulerai ce Journal *Mes premières impressions* [1], et le lecteur, averti par ce titre commode, refermera le livre, s'il ne cherche dans un voyage que de mûres observations, et des jugemens appuyés sur une longue expérience. Mais je serai sûr d'être lu par les hommes curieux de reconnaître le caractère d'un individu dans les tableaux qu'il fait du monde, et qui pensent que la *personnalité*, ce vice, si repoussant lorsqu'il se manifeste dans nos actions, devient une source d'intérêt dans les productions de l'esprit. L'écrivain qui peut se séparer entièrement de lui-même, qui peut oublier les plus vifs besoins de son ame, uniquement par respect pour l'impartialité, sera philosophe, il ne sera jamais peintre. La passion est aussi nécessaire au voyageur qu'au poète! Je ne suis pas de ceux qui croient qu'on puisse se passer d'imagination pour décrire ce qu'on voit.

1 L'auteur a renoncé à ce titre, parce qu'il l'a trouvé trop prétentieux.

Je ne m'astreindrai à aucune méthode, j'écrirai ce Journal presque jour par jour, et je le remplirai souvent des extraits de mes lettres. Ce sera l'affaire du lecteur de rétablir la vérité, lorsqu'elle lui paraîtra déguisée par des jugemens contradictoires. Quand on écrit tout ce qu'on sent, il est difficile de ne jamais se démentir.

Journal de mon voyage.

Calais, ce 23 juillet 1822.

Le pays que traverse la route de Paris à Calais par Boulogne, est, comme tout le monde le sait, plat, nu et monotone; la position de Boulogne est belle, et les environs de cette ville sont agréables. La plage couverte d'un sable extrêmement fin, s'étend à perte de vue entre la mer et des falaises élevées; en parcourant cette esplanade on marche sur un sol toujours uni, sans rencontrer une pierre, un banc de galet, ni un quartier de rocher. C'est un immense théâtre dont la mer fait le fond; une terrasse au bord de l'Océan. Au moment du soleil couchant, cette plage

est d'une singulière beauté, les teintes du soir réfléchies par la mer et par la longue suite de falaises crayeuses qui la bordent dans ces parages, produisent des accidens de lumière si brillans et si variés qu'à peine on les trouverait vraisemblables dans un tableau de Vernet.

Boulogne est comme un faubourg de Londres; six mille Anglais, toujours errans dans ses rues ou sur la grève que je viens de décrire, et se multipliant par le continuel mouvement qu'ils se donnent, paraissent les seuls habitans du pays. Le français n'y est pas aujourd'hui la langue la plus nécessaire, et jusqu'aux servantes picardes, tout le monde y affecte de parler anglais. J'ai beau préférer ma langue naturelle, on croit que c'est prétention ou complaisance; et l'on me répond une phrase que je n'entends pas, en y ajoutant un sourire explicatif et en m'appelant « *Mylord.* » Cette partie de la France est envahie par nos voisins; le caractère primitif du peuple y est effacé. Mais une métamorphose si prompte me paraît plus bizarre qu'agréable.

J'ai été voir, à une lieue de Boulogne, une colonne qu'on vient d'achever; elle est située

sur le point le plus élevé de la côte, et elle avait été commencée par Bonaparte *en mémoire* de la victoire *qu'il comptait remporter* sur les Anglais. Cette gasconnade immortalisée, ce monument triomphal terminé par le roi de France, dans des circonstances si différentes de celles où il fut projeté, m'ont fait faire des réflexions que je me dispense d'écrire; j'aime mieux y laisser suppléer par chaque lecteur à sa manière, car à coup sûr, ma philosophie, si elle convenait à l'un, ne plairait pas à l'autre. Tout ce que je puis dire, c'est que mon passage par Boulogne m'a aidé à rectifier plusieurs de mes idées sur Bonaparte. Tandis qu'à Paris on pourrait le croire oublié, tout ici est encore plein de son souvenir [1].

En revenant de la colonne par la grève, j'ai rencontré un Anglais de ma connaissance, il m'a montré la place où Napoléon fit un jour embarquer neuf mille hommes en deux heures pour éprouver l'agilité de ses troupes; ce vieux militaire a ajouté modestement, en

1 En 1822, Bonaparte n'était pas encore redevenu aussi à la mode qu'il l'est aujourd'hui.

se tournant vers la mer : « Elle seule a pu » nous défendre. » L'impartialité est la politesse des Anglais, et je suis très-frappé de l'esprit de justice qu'ils s'efforcent d'allier aux préjugés les plus rétrécis. En général, il y a de l'orgueil jusque dans leur modestie, qui n'est pour eux qu'un moyen de triompher de nous, *même dans la conversation.* Leur amour-propre se dédommage dans les moindres actions de la vie, de ce petit sacrifice de paroles, et le désir de se montrer plus civilisés que les autres, comme ils sont plus riches et plus puissans, est souvent la source de l'apparente équité de leurs jugemens.

La mer est très-calme, je la passerai demain; j'étais bien triste en quittant Paris, mais quand je regarde la mer, je sens *l'esprit* du voyage s'emparer de moi : c'est un démon qui fait de moi ce qu'il veut, en me promettant toujours ce que je rêve. L'amour des voyages doit diminuer en nous, à mesure que nous perdons de la puissance d'illusion ; car cette passion n'est que de l'espérance qui prend le masque de la curiosité.

Je suis bien aise d'être venu de Boulogne à Calais ; il semble qu'on n'ait pas été en Angle-

terre quand on n'a point vu cette ville si vieille, et dont le nom est si historique. Je me rappellerai toujours avec plaisir la demi-journée que je viens d'y passer; le pays, les rues, la mer même, tout y est triste et laid, mais *je voyage*, et ce mot magique embellit tout.

Lettre à ***.

Douvres, ce 25 juillet 1822.

Une agonie de six heures, une fatigue comme on en éprouve après une longue maladie, une traversée comme il est rare d'en avoir même en hiver : voilà le supplice que je me suis imposé hier en m'éloignant de vous. J'ai bien plus souffert que mes *compagnons d'agonie*, car j'ai éprouvé des convulsions d'estomac si affreuses, que j'ai perdu connaissance; j'ai été *mort* un instant. Un coup de mer nous a emporté notre canot, qui était fortement attaché sur la poupe, à la hauteur du tillac, et j'ai vu tout l'équipage passer en un moment des rodomontades de l'impré-

voyance au silence de la frayeur. On ne peut pas plus se fier à ce que vous disent les matelots, qu'à l'aspect de leur élément; ils m'avaient assuré en partant de Calais que le temps était beau et la mer fort douce, et pourtant le dernier des mousses avait assez d'expérience pour savoir que le passage serait difficile. Si nous n'avions été dans un paquebot à vapeur, nous n'aurions pu arriver en un jour, car le vent qui venait de l'ouest nous était directement contraire, et soufflant très-fort, avec des redoublemens, des raffales, des grains, il nous rejetait toujours sur les côtes de France.

Nous avons été en mer trois fois plus de temps qu'on n'y est ordinairement, et tout ce qui se trouvait sur le bâtiment, excepté l'équipage, a eu le mal de mer très-violemment. Une symphonie d'instrumens à vent se continuait dans les intervalles des ouragans, et ranimait nos esprits; la mer et la musique s'accordent merveilleusement ensemble : l'infini et le vague ont tant de rapports! Le mouvement régulier des lames est une espèce de cadence qui fait mesurer le temps comme le rhythme de la mélodie; et bien souvent, dis-

trait par cet accord de la nature et de l'art, j'oubliais ce que je souffrais.

La position de Douvres est pittoresque ; la hauteur des falaises qui dominent cette ville, son vieux château, situé à quelque distance, sur un coteau élevé, et le rocher de craie décrit par Shakespeare dans une des scènes les plus poétiques du Roi Lear, tout annonce l'Angleterre d'une manière favorable. Mais j'étais si souffrant, en abordant, que je n'ai pas senti aussi vivement que de coutume la première impression que produit sur moi tout pays nouveau. Le voyage n'est ordinairement qu'un commentaire de ce que j'ai éprouvé en passant la frontière, et quelque réflexion que je fasse quand j'observe en détail une nation et un pays, j'en reviens toujours à *mes pressentimens*. Un des plus grands plaisirs que puissent procurer les voyages, c'est de comparer ce qu'on voit avec ce qu'on avait prévu. Mais hier, je n'ai ni vu, ni prévu ; et j'étais si malade, qu'en mettant le pied sur une terre nouvelle, je n'ai pensé qu'à mon lit!

Ce qui m'a le plus étonné ce matin, à mon réveil, dans une ville anglaise, c'est de ne pas la trouver très-différente des nôtres ; il

faut un regard attentif pour découvrir l'élégance particulière aux Anglais, et au premier coup d'œil, toutes les recherches de propreté et d'agrément qui ont fait de leur pays un monde à part, disparaissent, pour ne laisser voir que de petites maisons bien noires, sous un ciel bien gris, dans une contrée peuplée des mêmes figures dont la France est inondée. Telles étaient les réflexions malveillantes que m'inspirait mon malaise pendant que je me traînais de l'auberge vers la mer dont l'aspect, après vingt-quatre heures, me causa encore une horreur invincible. Alors, je me suis aperçu d'un accident que, jusque-là, l'excès de ma souffrance m'avait empêché de remarquer : c'est un coup de soleil que j'avais reçu sur le visage, pendant la traversée; ma tête est enflée, j'arriverai à Londres avec un masque, et je serai défiguré pendant un mois.

Douvres est une très-petite ville qui n'a de remarquable que son vieux château et les énormes falaises qui bordent les grèves voisines. On n'a pas plus l'idée de l'Angleterre, ici, que de la France, à Calais. Cependant, la politesse cérémonieuse, silencieuse et un peu roide des gens de l'auberge, l'élégance

des voitures, la propreté de toutes les choses nécessaires à la vie, vous font l'illusion d'un conte de fée, illusion, que sont assurément bien loin de produire les auberges, les valets et *les coches* de France. Ici, les maisons excessivement petites, mais dont les peintures ont l'air d'être achevées de la veille, les barrières des chemins, les meubles des chambres, tout ce qui sert à la vie habituelle ressemble à des joujoux d'enfant, mais les hommes n'ont rien moins que l'air de jouer avec toutes ces jolies choses; néanmoins, leur gravité, leur sérieux n'attristent pas la contrée qu'ils habitent; ce sont les peuples travailleurs et non ceux qui s'amusent qui donnent un air de gaîté à leur pays.

La plupart des maisons de Douvres sont bâties en briques, que la vapeur du charbon noircit bientôt, mais l'intérieur de ces cages enfumées est vraiment surprenant pour un Français; rien ne peut donner l'idée de la recherche avec laquelle sont tenues les petites habitations enchantées qu'on appelle auberges, ni du respect profond des gens qui nous y servent : l'étiquette qui ailleurs ne règne que dans les cours, étend ici son empire jusque dans les cabarets.

Un des traits les plus frappans du caractère des Anglais, c'est leur déférence pour leurs supérieurs; à la vérité, ils manquent souvent d'égards pour leurs inférieurs [1]; tout ce qui a été établi par les lois, ou réglé par l'usage, qui fait bientôt loi, en Angleterre, y est admirablement respecté, mais on y voit peu d'exemples de ces soins recherchés auxquels rien ne saurait obliger, parce qu'ils ont leur source dans une certaine délicatesse de sentiment, dans une finesse de tact, qu'aucun législateur ne peut suppléer, qu'aucune règle ne peut prescrire.

Le respect des Anglais pour la loi est sans doute le garant de beaucoup de vertus; mais, s'il suffit pour rendre la société forte, il ne l'affranchit ni de la pédanterie ni de l'insipidité : ailleurs, les mœurs servent de contrepoids aux lois; ici, au lieu de balancer leur action, elles la secondent, ce qui rend l'ordre public plus stable, sans doute, mais la vie privée moins amusante. Fronder est un si bon remède contre l'ennui !

1 Pour preuve, il suffit de citer la manière dont les dames anglaises font voyager leurs femmes de chambre.

Une autre cause de la gêne et de la roideur qui nous frappent dans les relations du monde en Angleterre, c'est la publicité dont la presse, entièrement libre, menace toutes les actions des particuliers : un bal, une promenade, une conversation, et bien plus encore, une faute quelconque contre les mœurs, contre l'usage reçu, une atteinte à l'ordre établi seront publiés le lendemain dans les nombreux journaux qui parcourent le royaume. La crainte du blâme ou seulement de l'examen public rend tout homme scrupuleux, cauteleux jusqu'au ridicule, et *la police* des gazetiers, servie par vos voisins, par vos gens, par vos parens, par vos ennemis, par vos amis, est bien autrement redoutée que ne l'est chez nous l'espionnage obscur des agens de l'autorité. En Angleterre, la police est *nationale*, car c'est celle des mœurs et des préjugés, et sa force est irrésistible [1].

La civilisation de ce peuple est portée si loin, qu'on peut dire avec quelque vérité,

1 Voyez à la fin du volume la traduction d'un passage de Hume qui montre, pour ainsi dire, le principe de cette disposition du peuple anglais dans une institution d'Alfred-le-Grand, un des hommes qui exerça sur sa nation l'influence la plus puissante et la plus durable.

que ce qui lui manque aujourd'hui, c'est *de l'ignorance;* il y a une innocence d'imagination, un charme de candeur qui tient uniquement à ce qu'on ne sait pas : mais qui peut ignorer quelque chose, dans un pays où les moindres circonstances de la vie sont publiées? où une femme ne peut se mal conduire sans que toute la nation apprenne le secret de ses égaremens; où un homme ne peut mal gérer sa fortune, sans que sa dépense soit supputée par tout le monde; où les bonnes, comme les mauvaises actions sont jugées, expliquées, commentées par les hommes de presque toutes les classes; où des délits, enfin, dont la bizarrerie même devrait assurer le secret, sont décrits et publiés, sans égard pour les ames pures et délicates? Dans une telle société, on peut trouver des personnes de mérite, mais on y chercherait en vain les grâces et la naïveté des caractères primitifs. Les sentimens les plus fugitifs de l'ame y perdent de leur indépendance, de leur charme, parce qu'ils y sont soumis à une espèce de surveillance publique : à celle de l'opinion, de ce *tyran protecteur* de la société anglaise! Certes, s'il résulte de cette liberté

de tout imprimer, beaucoup d'avantages politiques, ils sont compensés par de bien graves inconvéniens particuliers. Liberté publique garantie par l'esclavage domestique; tel est, ce me semble, le secret de la grandeur de cette singulière nation, dont l'organisation politique se rapproche plus que celle d'aucun autre Etat moderne, de la forme des sociétés antiques.

Je suis monté ce matin au château de Douvres, situé sur une falaise élevée de plusieurs centaines de pieds, et qui domine toute la ville. La partie la plus ancienne de cet édifice, dit la voix populaire, a été bâtie par César; elle produit dans le paysage un effet assez pittoresque; le reste des bâtimens a été ajouté par Guillaume-le-Conquérant, et serait encore habitable. On en a fait un magasin à poudre. Il se trouve sous ce château, d'immenses souterrains dont on ne permet pas l'entrée aux étrangers; mais en passant sur la grève, au pied des falaises crayeuses qui donnent à toute cette partie des côtes d'Angleterre un aspect imposant, j'ai aperçu à la moitié de la hauteur de ce pan de muraille naturelle, c'est-à-dire, à deux cents

pieds au-dessus de la mer, des ouvertures semblables à de grandes fenêtres, et c'est à ces redoutables issues, qu'aboutissent les galeries souterraines où l'on m'avait empêché de descendre. Ces prisons, dont les portes ouvrent sur un abîme, font naître des pensées sinistres, et rappellent des scènes qui reviennent trop souvent dans l'histoire du moyen-âge.

Vers le soir, je suis encore sorti de la ville pour monter sur la côte, du haut de laquelle l'œil plonge dans le fameux précipice de Shakespeare. Cette falaise, la plus élevée du pays, est formée par un pan de rochers crayeux de cinq cents pieds de haut, coupé à pic au bord de la mer, et de cette élévation, les bâtimens pêcheurs que nous voyons cingler à nos pieds, nous paraissaient si petits, qu'ils ressemblaient à des alcyons se jouant sur les vagues. Ce lieu est illustré par une des scènes les plus admirées du Roi Lear. La description de Shakespeare est si poétique et si exacte, que je ne puis me refuser le plaisir de la traduire ici : Un jeune homme guidant son père aveugle, et qu'il soupçonne de vouloir se jeter dans un abîme, le conduit au mi-

lieu d'une plaine, et là, il lui persuade qu'ils sont au bord du précipice dont il lui fait la description : « Approchez, lui dit-il, nous » sommes au sommet du rocher; quelle ter- » reur, quel vertige on éprouve en plongeant » ses regards à une telle profondeur! Les cor- » neilles et les choucas, suspendus dans les » airs entre nous et la mer, me paraissent à » peine grands comme des scarabées. Un » homme se tient accroché à la moitié de la » hauteur de la falaise pour y cueillir des » crêtes marines; effroyable métier!! Le pê- » cheur qui s'avance sur le rivage, ne me » semble qu'un insecte; près de là, un bâti- » ment à l'ancre, ne me paraît qu'un esquif, » et l'esquif, qu'une bouée presqu'invisible. » A une si grande hauteur, le murmure des » vagues ne s'entend plus. Je ne veux pas » contempler plus long-temps cet abîme, ma » raison s'égare, et le vertige m'entraînerait » dans le précipice. »

Telle est la place d'où j'ai long-temps admiré la mer, qui m'apparaissait dans toute sa majesté, entre les déchiremens de la falaise. Les côtes de France, dorées par les derniers rayons du jour, brillaient à travers les va-

peurs de l'horizon, tandis que du côté de la terre, je voyais le soleil se cacher lentement derrière des nuages lumineux, qui, surpris par le calme du soir, s'arrêtaient abandonnés des vents, dans l'océan du ciel. Quelques bâtimens se balançaient à peine sur l'onde paisible, et groupés pittoresquement sur les différens plans de ce tableau, ils animaient la scène, comme s'ils eussent été placés là par le génie d'un peintre ou d'un poète. Que l'homme est petit auprès de la nature! On est toujours accablé du sentiment de sa misère, devant les grands ouvrages du Créateur; mais si l'homme est peu de chose, l'humanité est grande. Mon orgueil se relevait à la vue de tant de vaisseaux glissant sur l'Océan, comme la coquille qu'un enfant se plaît à faire voyager sur un ruisseau. La terre entière s'épuise pour satisfaire aux besoins des sociétés perfectionnées, et si la nature est rebelle à l'homme isolé, elle semble se soumettre en esclave aux lois, et même aux caprices des populations civilisées. Semblable à la Divinité, elle sacrifie l'individu, et perpétue la famille! En rentrant à l'auberge, je m'aperçus que, malgré la parfaite beauté du temps,

mes habits et mon chapeau étaient trempés de rosée, comme si on les avait plongés dans l'eau, et ce canton n'est pas le plus humide de l'Angleterre.

Extraits du Journal de mon voyage.

Londres.

Si l'on devine le genre d'esprit d'un homme à l'arrangement de son habitation, il est encore plus facile de préjuger le caractère d'une nation d'après la physionomie qu'elle a donnée à la terre qu'elle habite. Ce qui m'a le plus frappé, en traversant un coin de l'Angleterre, c'est l'esprit d'imitation qui, dans ce pays, semble présider à toutes les actions de la vie. Le goût pour l'uniformité paraît être devenu un des traits dominans du caractère national. Chacun s'impose l'obligation d'être en tout comme son voisin, et cette vanité vulgaire a

vaincu l'orgueilleuse originalité d'esprit des anciens Bretons.

Ce n'est pas qu'on ne trouve encore parmi leurs descendans des hommes d'une bizarrerie excessive, mais cette disposition naturelle se manifeste moins aujourd'hui par le caractère particulier des individus, que par l'exactitude consciencieuse avec laquelle ils se modèlent tous les uns sur les autres. Il est vrai qu'une soumission si scrupuleuse à l'empire de la mode, devient encore pour eux un moyen de paraître extraordinaires. Mais ils ne sont capricieux qu'en masse, ils ne sont plus indépendans; ce n'est plus l'homme qui se livre à la verve de son humeur, sans égard au monde qui l'environne, c'est une *nation maniaque*, soumise dans l'ordonnance des moindres choses de la vie aux lois minutieuses et pédantesques d'un esprit quinteux. Cette *unanimité dans les petites choses* rend, au premier coup d'œil, l'aspect de Londres curieux et amusant. En France, où l'on vise aujourd'hui aux qualités solides, on affecte de mépriser la mode, et ses esclaves mêmes, quelqu'ambitieux qu'ils soient d'obtenir l'espèce *de gloire* qu'elle procure, craindraient de paraître do-

minés par elle. Mais en Angleterre, la mode est un despote qui tyrannise ouvertement la nation entière; ainsi ce peuple, trop grave pour être léger, s'occupe *méthodiquement* de futilités. Voilà des réflexions bien sérieuses à propos des maisons qui bordent la route de Douvres à Londres; mais le sérieux n'est-il pas devenu la manie française, comme la frivolité devient la prétention anglaise? Dans cet échange de facultés réelles et d'affectation, j'entrevois un danger, c'est que les Français ne deviennent lourds, sans être plus profonds, et les Anglais futiles, sans être plus agréables. Le commerce d'esprit, de mœurs et d'usages qui s'établit entre les diverses nations du monde civilisé, ne met guère en circulation que les défauts et les ridicules. Les talens ne se transplantent pas, ils ne germent que sur le sol où ils ont été semés primitivement, et dans tous les genres; ce qui est vraiment original, est aussi essentiellement national. L'imagination, ce grand coloriste des productions de l'esprit, n'est nullement indépendante des objets qui frappent les sens; on en conclura, si l'on veut, qu'elle est une des facultés les plus matérielles de l'intelligence.

Jusqu'ici l'aspect des routes et des rivières est ce qui m'a paru le plus surprenant, en Angleterre. C'est là qu'il faut admirer le génie d'une nation voyageuse. Il y a des villes qui chaque jour sont traversées par cent cinquante et deux cents voitures publiques, allant à Londres ou en revenant; les fleuves, les golfes, les embouchures de rivières, les bras de mer sont couverts de vaisseaux de toutes grandeurs qui, poussés par un pouvoir magique, s'avancent vers leur but sans voiles ni rames, apportant aux rois de la mer les tributs de la terre entière. L'inconstance des vents ne peut plus arrêter la marche de ces étonnantes machines, au moyen desquelles on obtient, pour les communications par mer, la régularité exigée sur les routes de poste du continent. Des vaisseaux, assujétis à un autre empire qu'à celui de leur ancien élément, traversent les mers comme des courriers, et les nuages de vapeur qu'ils laissent derrière eux, en fendant les flots, ont changé jusqu'à l'aspect de l'Océan. A les voir de loin fumer sur l'eau, on les prendrait pour des chaumières au milieu d'une plaine. Ces machines auront une influence incalculable

sur les destinées du genre humain, et pourront devenir redoutables dans les guerres maritimes; avec des bâtimens à vapeur, on parviendra à remorquer des flottes malgré les vents et les courans, et les nations qui ne s'empresseront pas d'adopter ce nouvel instrument de guerre, seront nécessairement dans la dépendance des autres. On m'a déjà parlé de chariots à vapeur, que je verrai sur la route d'Ecosse. Ce génie de la mécanique, qui préside ici à la société humaine, a quelque chose d'effrayant : il *supplée* la vie, mais il ne la donne pas. C'est l'homme qui veut singer le Créateur, et, selon l'expression d'une femme d'esprit, ce pouvoir mécanique, substitué presque partout, en Angleterre, à la force vivante, est *l'algèbre appliquée au ménage*.

Les diligences anglaises, qu'on appelle *stages*, sont un des principaux ornemens des routes de ce pays. Copiées en petit, elles feraient de charmans joujoux d'enfans. On les voit fuir sur une allée de jardin, *emportées* avec la vitesse du vent par quatre chevaux superbes et élégamment harnachés. Elles sont chargées de femmes dont la toilette, sans

être de bon goût, est presque toujours soignée, et d'hommes dont les manières froides, mais polies, sont en général moins vulgaires que celles de nos bourgeois français; cette société, qu'on pourrait croire choisie, tant le ton qui y règne est décent, se groupe d'une manière bizarre *autour* de la voiture qui la transporte, et à laquelle elle donne la forme d'une pyramide renversée, car la quantité de personnes dont l'impériale est surchargée, fait paraître ces chars beaucoup plus larges d'en haut que d'en bas. On y voit quatorze figures, suspendues comme à des crochets, devant, derrière, de côté; et, sans le soin avec lequel on entretient les chemins, cette manière de voiturer les hommes, à douze pieds de terre, causerait de fréquens accidens. Mais les grandes routes d'Angleterre, qui ne sont guère plus larges que des allées de parc, sont aussi unies. On ne les trace pas en lignes droites, et elles serpentent dans le pays, en suivant avec grâce toutes les sinuosités du terrain.

Le goût des Anglais pour les voyages au grand air étonne les étrangers; la pénétrante humidité de l'atmosphère, l'âpreté du vent,

la triste couleur du ciel, la pluie presque journalière, n'engagent pas toujours, les femmes mêmes, à monter dans l'intérieur d'une voiture. Depuis que j'ai mis le pied sur la terre d'Angleterre, j'éprouve la sensation d'un homme enfoncé dans une cave; et c'est d'un pareil climat que les Anglais ont la prétention de *jouir* de même que de la température la plus douce. On voit des hommes âgés grimper, comme au mât de cocagne, afin d'atteindre le sommet des voitures; et les personnes trop peu agiles, pour réussir à cet exercice, se servent d'échelles au moyen desquelles les femmes, même les plus pesantes, escaladent les roues et l'impériale d'une montagne ambulante. J'ai été singulièrement frappé du peu d'état que tout le monde faisait d'un temps dont le désagrément me paraissait insupportable. Nous avons traversé, par une pluie battante, des campagnes parfaitement soignées, et toutes parsemées de maisons arrangées avec cet ordre et cette élégance qui paraissent *la nature* en Angleterre. Aussi a-t-on bientôt épuisé la surprise que produit, au premier coup d'œil, un monde si bien ordonné; ce

pays doit son caractère et son plus grand agrément au goût et à l'industrie de ses habitans; la nature l'avait rendu plat, sombre et monotone; les hommes en ont fait un jardin élégant, et la première impression que son aspect a produite sur moi est cette espèce de satisfaction froide que font toujours éprouver les efforts de l'art.

Mon arrivée ici, hier soir, a été peu agréable. Pas un ame qui voulût entendre mon anglais. Les oreilles du pays sont si exigeantes qu'il ne suffit pas de leur dire les mots, il faut encore les leur prononcer du ton qui leur convient. Seul, à onze heures du soir, par un temps digne du mois de novembre, dans une ville au milieu de laquelle Paris se perdrait, et où par conséquent l'appartement qu'on avait arrêté pour moi, tient fort peu de place, je me demandais, avec humeur, pourquoi j'étais venu chercher ces embarras.

Londres me paraît plus désagréable qu'aucune des autres grandes villes de l'Europe; l'uniformité des rues et des maisons n'y produit qu'un effet triste. Sans variété, point d'harmonie, puisque l'harmonie ne résulte

que de l'accord de parties diverses réunies pour former un ensemble. On chercherait vainement ici les grands effets d'architecture, tout se ressemble à Londres, et pourtant on ne peut pas dire que cette ville soit bâtie régulièrement, car la régularité supposerait de l'art, et il n'y en a pas dans la mesquine uniformité de ces petites cages brunes qui bordent toutes les rues d'une ville immense [1]. On a beau les appeler des maisons, la manière bizarre dont les toits sont placés sur leurs murailles, sans frises, sans corniches, les fait ressembler à des édifices non achevés, et qu'on couvre de paille ou de planches pour les garantir des pluies d'hiver. Ce singulier manque de goût donne à tout Londres l'apparence d'une ville en projet, plutôt que l'aspect d'une capitale riche et depuis long-temps populeuse. Tout ici afflige les yeux, et les désagrémens du climat ne disposent ni l'esprit, ni le corps à jouir des avantages que l'Angleterre n'a acquis qu'à force de civilisation. Assiégé par des colonnes

1 Le temps marche vite pour ce pays. Depuis 1822, on a bâti un beau quartier à l'imitation de la rue de Rivoli.

d'air épais, écrasé par un ciel de plomb doublé de fumée, je me crois tout le jour dans un cachot humide et sombre, traversé par des vents d'automne. Rien ne peut distraire l'imagination de la tristesse qu'inspire ce climat, et la curiosité la plus intrépide ne résisterait pas au malaise continuel produit par l'impitoyable monotonie qui préside à l'arrangement de la vie dans ce temple de l'ennui.

Les Anglais sont toujours en mouvement, mais s'ils remuent, on dirait que c'est dans la crainte de se figer, car au fond ils ne s'intéressent à rien de ce qu'ils ont l'air d'aimer; de leurs goûts ils n'ont que l'apparence : ils passent huit mois de l'année à courir sur les grands chemins, c'est là ce qu'ils appellent *la vie de campagne*, et quatre mois à Londres à *voyager* dans les rues, dans les parcs, à certaines heures *fashionables*, et cela quinze heures sur vingt-quatre, c'est là ce qu'ils appellent *la vie du monde*. Cette agitation oiseuse n'est pas particulière aux classes supérieures, c'est un instinct de conservation commun aux hommes de tous les états, dans un pays où ce qui n'est pas continuellement

agité *moisit*. La moitié des marchands de la Cité déménage chaque soir, et Londres, presqu'entier tous les samedis : on laisse alors, pour garder le magasin, un garçon qui, de son côté, enrage de ne pouvoir se secouer comme les autres, pour se défendre contre une atmosphère contraire à la vie. Lorsque le soleil parvient, par hasard, à percer la couche de brouillard et de fumée qui le dérobe habituellement aux yeux des habitans de Londres, il arrive à terre si affaibli, qu'à peine peut-il dessiner les ombres des objets, et ce qu'ils appellent un beau jour est une espèce de crépuscule qui change en un gris clair, également répandu partout, la teinte de noir de fumée, ordinairement dominante dans cette capitale des ténèbres; notez que *j'écris au mois d'août*.

Un médecin m'a assuré que les personnes qui chassent en Angleterre sur les bords de la mer par un jour de vent, éprouvent souvent des accidens semblables à celui qui m'est arrivé pendant la traversée. Mais on guérit ces sortes d'érysipèle en deux jours, tant la médecine anglaise est expéditive! Tout ce qui dépend de la sagacité humaine est per-

fectionné dans ce pays. Je débute ce soir dans le monde avec un masque sur le visage, et je serai certainement une des caricatures les plus ridicules des salons que je vais traverser.

Londres, ce 6 août.

J'ai été présenté dans une société *tout-à-fait* anglaise; il n'y avait que moi d'étranger: et parmi les personnes du pays, il s'en trouvait même très-peu qui eussent vécu sur le continent. J'étais donc au milieu d'une nation différente de cette nouvelle Angleterre qui parcourt l'Europe pour y glaner des ridicules qu'elle rapporte orgueilleusement chez elle, comme une moisson d'élégance et de bon goût. Ce salon purement anglais m'a paru ennuyeux comme tout autre, mais un peu plus gothique : des figures froides, des manières roides, des révérences cérémonieuses m'ont rappelé les personnages des romans de Richardson; mais, à travers la régularité de leur imperturbable politesse, on découvre un fonds de bonté qui vous met plus à l'aise que l'indifférence des *gens élégans* si mal

déguisée sous des manières faciles et des airs gracieux : ce qui est estimable peut ennuyer, mais ne saurait embarrasser; je n'ai jamais été déconcerté dans le monde que par le vice malveillant. Une femme de charge a fait l'office de maître-d'hôtel, et après avoir pris du thé et entendu chanter M^me^ Camporesi, avec le plaisir qu'elle m'a toujours fait, j'ai été à minuit chez lady *** qui réunissait ce jour-là tout ce qu'il y a de plus à la mode à Londres. C'était passer en un instant d'un siècle à l'autre, J'ai vu chez elle les trois ou quatre *dandies* du moment (mot auquel celui de *petit-maître* ne répond qu'imparfaitement). Le règne de cette espèce de fats grossiers ne commence sans doute qu'après les temps de révolution. Trois ou quatre femmes éblouies de tout ce qui fait de l'effet font la cour à chacun de ces trois ou quatre hommes, et ces femmes sont pour la plupart des demoiselles qui se disputent un mari. Ce sultan *de rout*, assis sur un canapé, avec un bâton à la main, la barbe mal faite, à dessein, des habits ridicules, et quelquefois un lorgnon fixé entre l'os du sourcil et la paupière inférieure, paraît écouter ce qu'on ne lui dit pas, et ne

répond jamais à ce qu'on lui dit, car l'impolitesse est aujourd'hui la première qualité requise pour se mettre à la mode.

C'est au milieu de cette société recherchée que j'ai montré ma ridicule figure, plus enluminée, plus large qu'aucun visage flamand représenté dans les tableaux de Teniers, et pour surcroît de désavantage, avec la barbe faite! Aussi suis-je à jamais perdu de réputation parmi les gens élégans : c'est peut-être ce qui explique mon humeur contre eux. Cette classe influe d'une manière fâcheuse sur les mœurs des autres, car les Anglais ne sont que trop portés à adopter scrupuleusement ce qui leur paraît *de bon ton*. La frivolité anglaise se distingue de notre légèreté, en ce qu'à Londres, le plaisir devient une affaire, au lieu qu'à Paris, il n'est qu'une distraction. Chez nos voisins, l'élégance se ressent du travail qu'elle coûte, et la roideur opiniâtre d'un peuple né pour les travaux sérieux, dérange incessamment les efforts qu'il fait pour paraître insouciant et dissipé; rien de si facile que d'adopter les vices des fats, mais leurs agrémens ne s'imitent pas comme leurs ridicules: et c'est ce que je voudrais qu'on pût

faire comprendre à ces *roués de mauvais goût*, qui se donnent tant de soins pour acquérir des défauts à peine pardonnables quand ils sont involontaires. Les hommes les plus spirituels deviennent les plus bêtes dans ces rôles empruntés, parce qu'ils s'appliquent avec des facultés supérieures à ce qui n'appartient qu'à la médiocrité : peut-être suis-je prévenu contre la société anglaise ; et j'oublie qu'un *dandy* qui débuterait à Paris entre M^me^ de ***, le vicomte de *** et le duc de ***, rapporterait de nos salons des caricatures plus outrées que tous les portraits que je puis faire des chefs de la *Fashion*, à Londres. Mais il y a de tout à Paris, et c'est ce qui le distingue de Londres, car l'uniformité dans la bizarrerie est le dieu des Anglais.

Nous nous faisons en France une idée bien fausse de la manière dont les étrangers sont traités à Londres. Excepté les aspirans au rôle de *dandy*, tout le monde ici me paraît avoir un fonds de bonté opiniâtre, qui perce à travers la mauvaise humeur presque habituelle des femmes, et l'orgueil des hommes. Je conviens qu'on y manque un peu de bonhomie, mais on y a beaucoup d'obligeance. J'ai éprouvé

cette disposition bienveillante en sortant de la maison de lady ***. Je retournais chez moi, seul et à pied, et j'errais dans ce beau quartier de Londres où les rues sont si larges, si monotones, si mal éclairées malgré une profusion de petites lanternes, et si désertes dès que la nuit est un peu avancée! Perdu au milieu de cet immense labyrinthe, je m'arrêtais tristement à l'entrée de ces espèces de galeries bordées de trottoirs et où deux files de réverbères peu élevés et peu lumineux se prolongent jusqu'à une distance décourageante pour le pauvre piéton; je ne savais plus de quel côté me diriger, quand j'avise un homme bien vêtu qui suivait le trottoir opposé à celui où je marchais. Je vais à lui et le prie de me montrer le chemin de ma rue. Il me dit qu'il ne pourrait me le bien indiquer, mais qu'il va me conduire chez moi, et chemin faisant, il me demande s'il ne vient pas de me rencontrer chez lady ***. Je réponds que je sors de chez elle, et l'envie de rire me prend en pensant que c'est sans doute mon étrange figure qui m'a fait reconnaître malgré l'obscurité de la rue. Alors mon guide redouble d'instances pour m'escorter jusqu'à ma porte qui était au

moins à une demi-lieue de l'endroit où nous nous étions rencontrés, et, à ce que j'appris, fort éloignée aussi du quartier de mon obligeant conducteur. Nous nous sommes quittés sans nous être demandé nos noms. Je connais peu de Français qui eussent pris cette peine pour un pauvre étranger perdu la nuit dans les rues de Paris. Nous comptons trop en France sur le bon air de l'impertinence, et chez nous, une certaine insolence raffinée est devenue, pour ainsi dire, un privilége aristocratique; cependant quand il ne reste que celui-là à sacrifier, on a mauvaise grâce à le défendre : il y a dans toutes les classes des gens vains et maussades, mais la sottise élégante n'appartient qu'à quelques individus d'un rang supérieur. Ceux qui cherchent à se distinguer par le persiflage et par le dédain, seraient peu flattés d'apprendre à quel point, malgré leurs *grandes manières*, ils se rapprochent des dernières classes de la société, si ce n'est dans ce qui frappe nos yeux, du moins dans ce qui occupe leur ame. Il est une grossièreté de bonne compagnie qu'on veut bien honorer du nom de manières aisées, quoiqu'elle n'ait pour principe que des sentimens ignobles,

exaltés par des vanités nobiliaires et défendus par une profonde ignorance. S'il arrivait que les hommes des classes élevées ne se distinguassent plus que par l'arrogance, ils tomberaient bientôt dans une sorte *de brutalité recherchée*, funeste au développement des plus nobles facultés de l'ame; et alors, l'esprit du grand monde ne serait plus très-différent de l'esprit de la halle, car tout ce qui est puéril est populacier. Il serait bizarre que cette incivilité calculée fût devenue, exclusivement en France, le ton des gens de bonne compagnie, de ces modèles du goût et de la sociabilité! Quoi qu'il en soit, c'est à regret que je me vois forcé d'avouer que la dignité calme, la politesse du cœur, la véritable affabilité sont moins rares en pays étranger que chez nous.

Il y a quelques jours que j'ai été à Gravesend, à dix lieues de Londres, pour en revenir par la Tamise, sur un bateau à vapeur. Cette excursion est sans doute la plus curieuse de toutes celles qu'on puisse faire en ce pays. On voit là une rivière bordée, pendant quatre lieues, d'édifices qui sont un des principaux arsenaux de la puissance britannique. Londres

a fondé sur les rives de la Tamise, comme une colonie destinée à approvisionner le monde. Cet amas de constructions, singulières par leur diversité, par leur immensité, ne peut s'appeler ni ville, ni village; c'est une ligne d'innombrables établissemens commerciaux, de magasins, d'ateliers, de mécaniques ingénieuses et d'une force extraordinaire; ce sont des dépôts bâtis si près de l'eau, qu'ils se remplissent et se vident sans transport, par le secours de grues tournantes; enfin, c'est un port de deux lieues de long, et tellement encombré de vaisseaux, que la Tamise, en cet endroit, ressemble à une forêt inondée. Pour la première fois, l'ouvrage des hommes a produit sur moi une impression analogue à l'effet des grandes scènes de la nature. Je n'oublierai jamais ces îles de navires s'élevant majestueusement au milieu des eaux, tandis que les bords de la rivière disparaissent eux-mêmes derrière d'autres groupes de vaisseaux, dont les mâts prolongent à perte de vue leurs pointes à demi cachées dans le brouillard, et font du fleuve entier, comme une vallée profonde tout obstruée de forêts et submergée par un lac.

J'ai traversé ce labyrinthe au moment du coucher du soleil, et l'aspect de tant de bâtimens avec leurs voiles, leurs mâts et leurs cordages, éclairés par les teintes d'un crépuscule orageux, me faisaient oublier le plus riche pays du monde; je croyais parcourir une contrée sauvage, ou rêver quelque décoration de théâtre destinée à représenter une scène infernale. Ces doubles, ces triples rangées de bâtimens, effraient l'imagination par l'idée d'une puissance sans mesure; le monde entier paraît à peine suffisant pour faire agir de tels moyens de transport. Figurez-vous, près du Pont-Neuf à Paris, les maisons de la Cité devenues flottantes, et prolongées pendant deux lieues! Celui qui entrerait dans Londres par cette avenue maritime et qui s'en retournerait le lendemain par une des diligences dont j'ai déjà parlé, croirait avoir lu un conte de fée, et emporterait de l'Angleterre une bien plus grande idée que celle qu'on s'en fait après quelques semaines de séjour. Avant d'arriver au port de Londres, on passe devant le magnifique hôpital de Greenwich qui, malgré ses défauts, est un des plus beaux monumens d'architecture de l'Angleterre,

j'excepte les églises. C'est aussi le lieu de la naissance d'Elisabeth.

Au-delà de Greenwich, on rencontre trois ou quatre gibets où l'on voit avec horreur des corps agités par le vent. Il y a des gens que la potence raccommoderait avec le gouvernement représentatif; je n'avais pas besoin de cet exemple pour savoir combien la *philantropie* anglaise est mitigée. Au reste, quelqu'opinion qu'on ait, il me paraît impossible de n'être pas révolté de la barbarie d'un pareil spectacle à l'entrée de la capitale du royaume.

Il faut comparer les deux parties de la rivière, au-dessus et au-dessous de Londres. Les vaisseaux ne remontent pas au-delà du pont de Londres; ainsi, tout le cours de la Tamise qui s'étend de la ville jusqu'au coteau de Richmond et plus loin, ne semble destiné qu'à l'embellissement du paysage. C'est une campagne de luxe, une partie de terrain réservée à l'agrément, dans ce grand parc dont Londres fait le château. A Richmond on oublie le commerce et les scènes qui se succèdent de l'autre côté de la ville. Là, tout vit dans une fatigante activité, tout crie, tout s'agite;

tout est animé par le démon du gain; ici tout est calme, silencieux, tout se repose, même la cupidité. Des arbres inclinant leurs antiques branches, effleurent la surface des flots ralentis. Quand le reflux se fait sentir et refoule le courant, l'eau paraît s'élever un peu au-dessus de la terre abaissée, et l'on dirait qu'une force mystérieuse peut seule empêcher le fleuve d'inonder ses rivages. Des troupeaux semblent placés pour faire effet dans les pâturages; les bateaux de la Tamise conduisent à tous les sites de ce parc immense un grand nombre d'hommes et de femmes élégamment vêtus; l'onde soumise à ce peuple marin, porte avec complaisance les esquifs et leurs insoucians conducteurs. Cette scène, qu'on découvre quelques milles après avoir quitté le pont de Londres, est d'un effet surprenant. En s'avançant au milieu de ces barques chargées de passagers qui ont l'air délivrés de tous les soins de la vie, on croirait retrouver les ames de ceux dont on vient de laisser les corps sur la terre. Je connais peu de sites que je préfère à la vue dont on jouit sur la terrasse de Richmond. Les sinuosités de la rivière, les arbres qui s'élèvent comme des dômes de

verdure, et qui se succèdent à perte de vue dans une plaine verte comme eux, en formant jusqu'à l'horizon une multitude de plans distincts; le repos, le silence, et, cependant, la vie, la richesse de ce paysage, les vapeurs de la terre qui, vers le soir, montent du fond des prairies et vont se joindre dans le lointain aux nuages du ciel; tout rappelle à ses vrais plaisirs l'homme fatigué du monde. Le grand charme de la nature, c'est qu'elle nous ramène à Dieu, en nous rendant à nous-mêmes, tandis que le monde nous isole en prétendant nous associer à nos semblables.

Je ne trouve qu'un reproche à faire aux bords de la Tamise, entre Londres et Twickenham : ces villages si bien groupés, ces parcs avec leurs gazons si ras, ces arbres si grands, si soignés, qu'on peut dire qu'ils ont l'air heureux, ces rives, dont les pentes sont si faciles et si gracieuses, me font le plaisir d'un jardin dont la magnificence ne m'empêche pas de regretter l'indépendance un peu négligée de la simple nature. Dans ce paradis des arbres, c'est toujours sur des parties de parc que ma vue s'étend, et je me surprends presqu'à chercher quelques terres arides,

quelques coins de pays mal cultivés, quelques maisons abandonnées pour pouvoir me persuader que tout ce que je vois est réel, et que cette *décoration* si soignée, si bien peinte, si bien vernie, ne va pas disparaître comme toutes celles de l'Opéra. En un mot, les sites de l'Angleterre ont cette espèce d'agrément que peuvent acquérir les gens qui ne sont pas naturels; c'est bien, mais en jouissant de la victoire, on ne peut oublier ce qu'elle a coûté.

Lettre à ***.

Londres, ce 7 août 1822, à onze heures du soir.

Remarquez l'heure à laquelle je commence cette lettre; c'est à ce moment même que je reviens *d'un déjeûner* donné par le duc de Wellington au duc d'Yorck et à trois ou quatre cents personnes. On ne conserve guère en Angleterre que le nom des choses : aussi appelle-t-on *déjeûner*, se mettre à table à cinq heures du soir. On se plaît à commencer la journée six heures plus tard que partout ailleurs, et l'on regarde comme une

preuve d'élégance d'emprunter la moitié du lendemain pour suffire *aux retardemens* du jour. Les Anglais perdent leur temps, comme autrefois en France on gaspillait son argent.

Le théâtre de la fête à laquelle j'ai assisté aujourd'hui, est une espèce de jardin anglais de mauvais goût, sur un coteau qui domine le fameux arsenal de Woolwich, à quatre lieues de Londres. C'est une guinguette des environs de Paris, où l'on aurait entassé pêle-mêle des bombes, des pontons, des troupeaux de moutons et des affûts de canon, le tout pour le divertissement du public. On a commencé par essayer pendant quelques heures des fusées à la Congrève, et ce plaisir m'a rappelé la proposition de Perrin-Dandin à sa maîtresse : « Vous n'avez jamais vu donner la » question? » Au surplus, l'effet de ces terribles machines a surpassé l'attente générale; leur portée est immense, et elles ne s'éteignent pas dans l'eau. Nous avons ensuite traversé une véritable plaine de fer formée par les rangées de canons, au moyen desquels l'Angleterre peut armer en quelques heures un nombre prodigieux de vaisseaux. Vingt mille canons de toutes grandeurs, disposés en

longues files dans cette imposante enceinte, produisent à l'œil l'effet d'une mer de bronze, et attestent la puissance d'un empire dont le très-petit territoire fournit des moyens d'hostilité à tous les pays où peut conduire l'Océan, c'est-à-dire, à l'Univers. Nous avons passé rapidement devant des machines curieuses, destinées à abréger les travaux de l'artillerie; et enfin, à cinq heures du soir, on nous a menés *déjeûner* assez mal, sous une galerie ornée de verdure, mais qui n'avait ni la simplicité d'une feuillée champêtre, ni la magnificence d'un palais.

Il y a quelque chose d'incohérent, de décousu, dans presque toutes les fêtes qui se donnent en Angleterre; ce sont les plaisirs d'un peuple difficile à amuser, et qui se décourage au milieu des divertissemens les plus vifs. Son caractère est comme son ciel : froid et sombre; il faut avoir éprouvé l'influence de ce climat pour y croire. J'y prendrais le spleen en deux mois; c'est un malaise physique qui vous frappe l'imagination et qui vous ôte la force et l'envie de chercher la distraction, c'est le charbon qui vous asphyxie, le brouillard qui vous écrase;

ce sont les ténèbres qui vous assiégent, et le désespoir qui finit par vous ôter jusqu'au désir de fuir. Il est impossible de s'expliquer le caractère des Anglais, si l'on n'a pas vécu sous leur ciel.

En sortant de table, on nous a fait assister à des exercices de canonniers, plus bruyans qu'agréables : ils ont cependant fait passer un canon tout chargé à travers un étang, et à peine sorti de l'eau, ils l'ont tiré à nos oreilles, sans que l'humidité eût pu empêcher l'explosion de la poudre. Cette épreuve, qui a parfaitement réussi, m'a paru amusante. Des scènes de bergerie, autour d'un café, des scènes de guerre, dans un bosquet, le duc d'..... causant avec la maîtresse affichée du duc de ..., les plus grandes dames se promenant d'un air dédaigneux à côté de femmes d'officiers, bien étonnées elles-mêmes de se trouver en si brillante compagnie, une rotonde où l'on ne dansait que des walses et des contre-danses, car les danses anglaises sont bannies de l'Angleterre; enfin sur le soir, des caissons qu'on faisait promener dans des allées éclairées par des lanternes de papier chinois : voilà les puérilités

que j'ai laissées dans ce jardin, quand la fatigue et l'ennui m'ont fait quitter la place. On annonçait un feu d'artifice, mais je n'ai pas eu le courage de l'attendre; on m'avait assuré d'ailleurs que les Anglais n'excellaient pas dans ce genre de spectacle.

Le souvenir le plus agréable que m'ait laissé ce déjeûner, c'est celui d'un beau soleil couchant, le second depuis que je suis en Angleterre. Pendant que nous assistions aux jeux d'enfans que je viens de décrire, la pluie a dispersé la bourdonnante cohue des curieux, et je suis resté seul, sous un arbre, au sommet d'une colline; en peu de minutes, le soleil, dissipant les nuages, m'a fait jouir de magnifiques échappées de vue sur le cours de la Tamise, et ce tableau, coloré des teintes du soir, a rendu à mon ame ses vraies jouissances. Les couchers de soleil sont très-beaux dans cette contrée, mais qu'il est difficile de rencontrer une soirée où les nuages permettent d'en jouir! Dans ces jours si rares, ce qui reste toujours de brouillard à l'horizon se colore vers le soir de teintes brillantes, et l'épaisseur même de l'air donne aux derniers feux du jour une intensité de

couleur, un sombre éclat qu'ils ont rarement ailleurs, et qui ajoute à l'effet du paysage. Un tel spectacle m'a dédommagé du mélange de grandeur et de mesquinerie qui avait affligé mon esprit pendant cette longue journée; il me semblait que le roi de la nature triomphait de la bruyante magnificence des hommes, et jetait, du haut de son trône lumineux, un regard calme, mais méprisant, sur les vains plaisirs du monde.

Cependant, comme le premier devoir du voyageur est la vérité, j'ajouterai, avant de finir, que nous n'avons aucune idée de l'élégance des équipages anglais. On ne voyait presque à Woolwich que des voitures à quatre chevaux : les riches livrées des gens, l'éclat des harnois, la dextérité et la hardiesse avec laquelle ces superbes attelages sont conduits, à travers la foule et les embarras, par des cochers aussi bien tenus que leurs maîtres; toute cette magnificence d'antichambre et d'écurie rend la sortie d'une grande assemblée anglaise, plus élégante et plus curieuse que la fête elle-même. Il y a de belles voitures et des chevaux bien soignés en France, mais il y en a peu; au lieu qu'ici

ce genre de luxe est général, et la négligence y est plus rare que la recherche ne l'est chez nous.

Lettre à ***.

Londres, ce 8 août 1822.

J'ai beau parcourir Londres dans tous les sens, je n'y vois rien qui s'empare de l'imagination, si ce n'est l'immensité de cette ville; mais, malgré ses dimensions qu'on ne saurait décrire sans paraître exagérer, je trouve qu'elle manque de grandeur, du moins n'a-t-elle que celle de l'étendue. Cette masse d'habitations humaines réveille l'idée de la force, et non le sentiment du beau. En cela, Londres est très-différent des villes d'Italie, où l'on aime à contempler la majesté sans puissance. Je n'appelle grand que ce qui élève l'ame au-dessus des soucis de la vie

matérielle ; des efforts, dont le but n'est que sur la terre, peuvent me causer de l'étonnement, ils ne sauraient exciter mon admiration. Londres est le *magasin de l'univers,* c'est là que se tient la *foire du monde;* ces mots sont grands, sans doute ; mais voyez les choses, et votre imagination sera bientôt désenchantée par les détails du commerce.

J'ai vu aujourd'hui un des plus grands monumens de l'Angleterre ; on passe le pont de fer, une des merveilles de Londres; et, après une promenade d'une demi-heure, dans un labyrinthe de petites rues toutes bordées d'échoppes, de magasins et de constructions bizarres et variées comme les besoins multipliés du commerce qui les a fait élever, on arrive à la brasserie de MM. Barclay, Perkins et compagnie. L'étendue de cette maison, en y comprenant toutes les dépendances, égale celle d'une petite ville. Il sera difficile, dans quelques siècles, en voyant l'espace que couvriront les ruines d'un pareil monument, d'en deviner la destination. C'est le Colisée de Londres, et l'on s'arrêtera à toutes les idées, avant d'arriver à celle d'une fabrique de boisson. Deux cents ouvriers et

cent quatre-vingts chevaux sont employés aux travaux *extérieurs* de la brasserie, c'est-à-dire au transport des tonnes, à l'apport des matières premières, au raccommodage des barils, des cuves, des mécaniques, et les chevaux qu'on destine à ces ouvrages sont d'une taille qu'on ne trouve point à d'autres. Soit que le régime auquel on soumet ici ces animaux favorise le développement de leurs forces, soit que le soin qu'on prend des races en Angleterre ait perfectionné l'espèce, ceux-ci tiennent le milieu entre l'éléphant et le cheval ordinaire. L'écurie où l'on renferme ces cent quatre-vingts colosses est aussi bien tenue que celles des princes le sont chez nous. Au reste, ici la force des hommes, ni celle des chevaux, n'est employée à brasser le *porter*, qui se fait par une machine à vapeur, souverain invisible et tout-puissant de cette espèce de royaume. On m'a dit que le levier soulevé par la vapeur, et qui est le principe du mouvement dans toute cette fabrique, avait une force de quatre-vingts chevaux. J'ai vu quatre étages de réservoirs remplis d'eau par la machine à vapeur, et à chaque étage, on pourrait se noyer dans les bas-

sins. Il y a deux ans qu'une tonne de *porter* a crevé, et le peuple se promenait en bateaux dans la rue.

L'enceinte de la brasserie renferme, entre autres bâtimens, des maisons très-grandes, qui, du toit jusqu'en bas, sont remplies d'orge, et quand on tire une petite trappe au rez-de-chaussée, le grain de toute la maison s'écoule par cette soupape; enfin des machines, des rouages innombrables, des fours immenses, et des cuves que l'imagination ne pourrait se représenter sans le secours de la mémoire, font d'une brasserie de Londres un édifice hors de toute proportion avec l'idée que ce mot de brasserie réveille communément dans l'esprit d'un étranger.

Il y a quelques années qu'un brasseur a donné un bal *dans une tonne*, et la cour y est venue; un homme s'est noyé avant-hier dans une des plus petites cuves de la brasserie de MM. Barclay et compagnie. Des maisons très-grandes servent de réservoirs au *porter*, avant qu'il soit mis en barils; d'autres maisons souterraines, aussi vastes que des églises, forment des caves, et contiennent d'innombrables rangées de tonneaux, dans lesquels la bière

demeure trois ans avant de pouvoir être débitée. En voyant tous ces prodiges, et en songeant aux richesses qu'ils supposent, je suis resté frappé d'un étonnement stupide qui ne ressemblait nullement à du plaisir. Les mécaniques m'inspirent toujours une surprise pénible : cette singerie de l'intelligence me cause un effroi semblable à la fascination! Quand je pense que ma voix ne pourrait rien changer à leurs imperturbables mouvemens, je crains de me laisser entraîner sous les marteaux, enlever par les roues; et je m'éloigne de ces aveugles instrumens d'une volonté cachée avec le sentiment qu'on éprouverait en fuyant une bête prodigieuse. Les esprits calculateurs peuvent vanter ces espèces de *formules* destinées à abréger les travaux domestiques; quant à moi, je trouve qu'il en est du perfectionnement de la mécanique comme de tant d'autres talens ou comme de certaines facultés de l'ame qui ne sont indispensables qu'à ceux qui les ont. Ne voit-on pas tous les jours quel prix les prudens attachent à la prudence, et comme les imprudens croient pouvoir s'en passer.

Chaque nation, comme chaque individu, a

ses *nécessités arbitraires* qui ne sont que des illusions produites par la combinaison de son caractère et de sa position. Des peuples aussi grands, aussi heureux que le peuple anglais, et dont la puissance semble encore mieux affermie que la sienne, ne connaissent aucun des ingénieux moyens employés ici pour se procurer les choses nécessaires à la vie; aussi, tout en admirant tant d'inventions, je me dis qu'en fait de luxe, j'en aurais mieux aimé un autre que celui dont le seul but est tout lucratif. Sans doute les machines perfectionnées sont devenues indispensables à l'Angleterre dans l'état où elle est aujourd'hui; mais c'est ainsi que la médecine est nécessaire aux corps affaiblis par l'usage même des drogues, et par les excès qui d'abord avaient forcé de recourir à ces secours factices. Au reste, il faut avoir vu ce pays des machines pour connaître toute la fécondité du génie de l'homme, même lorsqu'il s'applique à ce qu'il y a de plus stérile dans la civilisation : à la recherche du bien-être physique.

En quittant la brasserie de Barclay, je suis rentré dans la Cité, et j'ai traversé cette fourmilière d'hommes dont le mouvement sur-

passe tout ce que j'ai vu en ce genre, dans les principales villes de l'Europe, sans même en excepter Naples. Deux files de voitures marchant en sens opposés, s'avancent au petit pas dans les principales rues de ce quartier de Londres. On voit là des équipages de toutes les formes, et depuis le pesant chariot du charbonnier, jusqu'à l'élégante diligence du riche banquier, depuis la brouette du garçon de magasin jusqu'au stage attelé de ses quatre magnifiques chevaux, tout y suit la même ligne, tout y marche du même pas, tant la foule y est difficile à percer! C'est là qu'est la Bourse, le port, c'est là que sont les principales maisons de banque, et les plus grands magasins de la ville. C'est près de là aussi qu'on voit *les docks* de Londres et ceux des Indes, où les vaisseaux des Deux-Mondes sont renfermés dans des bassins autour desquels on a construit des hangards d'une grandeur prodigieuse destinés à abriter les marchandises de l'Amérique et de l'Asie; enfin, c'est dans cette partie de Londres qu'il y a un tel mouvement d'affaires, que le torrent de la foule s'y renouvelle sans diminuer un instant depuis dix heures du matin jusqu'au soir,

et s'écoule comme un fleuve sans jamais tarir. On ne peut suivre qu'avec beaucoup de précaution les détours obstrués de ce labyrinthe, où j'ai eu le malheur de m'engager en tilbury, ce qui m'a fait maudire ma destinée et les richesses de l'Angleterre pendant plus d'une heure. Enfin, je me suis arrêté devant l'église de Saint-Paul, pour respirer : c'est un monument de Rome, transporté loin de l'Italie, et privé d'un ciel pur, d'une terre poétique et de souvenirs et de silence.

Beaucoup plus grande que Sainte-Geneviève de Paris, moins grande que Saint-Pierre de Rome, cette église, d'une architecture si pompeuse, mais dénuée des ornemens de la peinture et de la sculpture, m'a fait l'impression d'un édifice qui ne serait pas terminé. Il y manque le luxe des arts dont le concours est si nécessaire à l'effet des grands monumens; le froid des murs dépouillés a blessé mes regards, choqué mon goût et m'a glacé l'esprit. Je n'ai pas été dédommagé de la peine que je me suis donnée pour monter sur la coupole, d'où j'ai vu, cependant, ou plutôt entrevu, à travers la brume et la fumée, toute la ville de Londres, avec la campagne qui l'environne

et la Tamise bordée de prairies et de jardins qui ressemblent à des bois. Cette vue est belle, sans doute, et même la couleur rougeâtre que le soleil, en perçant les vapeurs du charbon, répand sur les maisons de la ville, produit une teinte d'incendie, d'un effet original; mais sous ce climat décourageant, on se fatigue de tout, et la première fois qu'on a supporté cette fumée pesante qui voile éternellement le ciel de Londres, on a respiré le premier germe du spleen! Je ne conçois pas qu'il reste la force ou l'envie de s'amuser à un homme qui passe sa vie dans les ténèbres de la Cité; l'air qu'on y respire est l'élément de l'ennui. Personne n'est plus sensible que moi aux effets de la lumière et à l'impression de l'atmosphère: aussi en Angleterre où tout le monde est triste, je suis plus triste que personne, et je sens pour la première fois, avec une sorte d'humiliation, que je ne pourrais pas vivre partout.

Après avoir assez mal vu Saint-Paul, j'ai encore été visiter la Tour de Londres, monument fameux dans l'histoire d'Angleterre, et que Shakespeare a illustré par son Richard III; car ce génie si vigoureux a eu le secret d'a-

grandir tout ce qu'il a trouvé de célèbre dans sa patrie. Les Anglais doivent s'enorgueillir en pensant que leur pays a produit un poète aussi grand philosophe que l'Histoire, un peintre aussi poétique, aussi symbolique que la Nature. Les tableaux de Shakespeare sont instructifs comme ceux du Créateur. L'homme qui veut apprendre à se connaître lui-même, qu'il réfléchisse sur Shakespeare ou sur la nature, sera conduit au même résultat; et ce qui complète la gloire de ce grand poète, c'est que dans ses profondes compositions, la justesse d'observation la plus scrupuleuse ne nuit jamais à l'élan sublime de la poésie, non plus que la verve de l'imagination la plus pittoresque ne lui fait perdre le sentiment de la vérité; vérité poétique, mais dont les lois sont aussi immuables que celles de la prosaïque réalité. Je n'ai jamais approché d'un lieu nommé dans Shakespeare sans éprouver un sentiment de respect que l'histoire seule ne peut inspirer; car les récits des grands événemens, si la poésie n'a pas consacré les noms des acteurs, sont comme l'esquisse d'un tableau : ils attendent les couleurs.

J'ai éprouvé cette magie de la poésie en

entrant dans la Tour de Londres; je ne la décrirai pas, elle n'offre rien de bien curieux aux regards, et les cuirasses de personnages célèbres de tous les pays et de tous les temps, les armes de différens peuples et de plusieurs guerriers fameux montrées avec une charlatanerie qui tient de l'enfantillage, ont plutôt affaibli qu'augmenté ma première émotion : j'en dirai autant des joyaux de la couronne, mystérieusement étalés à la lueur d'une lampe, et dont l'éclat ni la richesse ne peuvent excuser, ce me semble, la duperie des étrangers qui vont s'enfermer en plein jour dans une espèce de cachot et dépenser beaucoup d'argent pour contempler un instant ces superbes bagatelles.

Après avoir subi l'ennui auquel on est exposé quand on cède scrupuleusement à sa conscience de voyageur, je suis entré dans des bâtimens moins anciens que la Tour, et dont on a fait un arsenal. J'ai vu là, avec étonnement, un des établissemens nécessités par la puissance de la moderne Angleterre, et je me suis senti tout à coup transporté du passé dans l'avenir. Quatre cent mille fusils, dont deux cent mille, rangés dans une seule salle, frappent l'esprit de stupeur : cet énorme

dépôt pourrait servir à armer en une heure toute la population de Londres, et en voyant un pareil magasin, mal défendu, au milieu d'une ville qui renferme tant d'hommes, rendus doublement envieux par la misère et par le luxe, on se demande si les Anglais n'ont pas un goût exagéré pour les approvisionnemens. Mais quand on pense que l'Angleterre n'est, pour le peuple qui l'habite, qu'un arsenal d'où il tire ce qu'il faut pour fournir aux besoins du monde entier, on comprend qu'elle soit encombrée de magasins et qu'elle regorge de marchandises. Ce qui paraissait superflu n'est plus que nécessaire, mais reste toujours prodigieux.

Pour achever ma matinée, j'ai fait encore une lieue dans la Cité, au-delà de la Tour, et je suis arrivé aux *West India docks*, situés à l'extrémité orientale de la ville. Ce sont deux bassins parallèles, longs chacun d'un demi-quart de lieue, et bordés dans toute cette longueur d'une double rangée de hangards et de magasins à trois et à quatre étages. C'est là que se déposent toutes les marchandises apportées d'Amérique. Dans un de ces bassins, les vaisseaux arrivant, se dé-

chargent ; et dans l'autre, on charge ceux qui sont prêts à partir. Les descriptions poétiques de Carthage et de Salente peuvent seules donner quelqu'idée de cet établissement ; le gouvernement, qui n'a pas contribué à sa fondation, ne se mêle pas non plus de son administration, et la police en est confiée uniquement à ses créateurs. Ici l'on n'étouffe pas l'industrie sous prétexte de la protéger, et on la laisse parvenir au dernier degré de développement, en paraissant n'y pas penser [1]. Quand on livre à lui-même un peuple de négocians, il acquiert bientôt le degré de lumières nécessaire pour bien connaître ses véritables intérêts ; mais tant qu'on prétend les entendre mieux que lui, on le rend aussi bête qu'on le suppose. Grâce à la sage réserve du gouvernement, les efforts de l'industrie anglaise sont hors de toute proportion avec ce qui se fait ailleurs. Pour le commerce, liberté ou encouragement sont synonymes. Aussi, dans l'Angleterre manufacturière et commerçante, tout est-il gigantesque, on se croit au milieu d'un monde habité par des

1 Voyez la note 2, à la fin du volume.

êtres plus grands que les hommes : des machines intelligentes y remuent des poids et des masses énormes avec une facilité, je dirais presque, avec une adresse effrayante. J'ai vu des arbres d'acajou, plus gros que nos plus vieux chênes, enlevés de leurs places, et portés, par dessus ma tête, jusqu'à l'autre extrémité d'un magasin très-vaste, avec un chariot mécanique qui remuait ces blocs aussi légèrement que vous retourneriez une bûche dans votre foyer. J'ai vu des galeries couvertes, longues d'un demi-quart de lieue, et destinées à mettre à l'abri d'innombrables barils de sucre, *en attendant* seulement qu'on les transporte dans les magasins adjacens; au-dessous de ces dépôts, on a creusé des villes souterraines où se roulent les tonnes de rhum, qu'on retire des vaisseaux arrivant de la Jamaïque. Je voudrais vous décrire les formes bizarres des machines variées à l'infini, et dont les ressorts multipliés et les mouvemens ingénieux, entretiennent la vie de ce monde tout factice. Je voudrais vous peindre l'activité de ces petits êtres, qui s'agitent comme des fourmis autour des instrumens, créations de leur génie,

et dont les rouages monstrueux sont mis en mouvement par la volonté de leur petite cervelle. Mais je me suis tellement fatigué à contempler ce spectacle, que je n'ai plus la force d'en parler davantage ; j'ajouterai seulement que tous ces prodiges sont le résultat d'une association formée, il y a vingt ans, par quelques négocians. Ce qu'il y a de plus extraordinaire en fait d'industrie, dans ce pays, date de trente années ; d'après cela, qu'on se fasse, si l'on peut, une idée de la richesse toujours croissante de l'Angleterre.

Lettre à ***.

Londres, ce 9 août 1822.

Je ne veux pas quitter Londres sans vous décrire les derniers monumens que j'ai visités dans cette ville, d'ailleurs si pauvre en édifices remarquables. L'abbaye de Westminster m'a plus intéressé que Saint-Paul; son architecture est au moins parfaitement en harmonie avec le triste ciel sous lequel elle est bâtie; les constructions gothiques paraissent si naturelles aux contrées du Nord, qu'on les prendrait pour un produit du sol, comme leurs pins et leurs bruyères. L'Angleterre a vu tomber les forêts, mais les églises ont survécu même au culte qui les avait fait élever.

Il est encore d'usage d'enterrer les morts distingués dans l'intérieur de ces monumens, et l'enceinte de celui-ci renferme une société nombreuse et illustre. On voit là tous les genres de gloire et de vanité, réduits à se produire sur le même théâtre : Shakespeare et Newton, Pitt et Fox, et tant d'autres sont arrivés à ce dernier rendez-vous par des chemins bien opposés : des titres de gloire si divers ont produit pour tous le même résultat ; le marbre a tout nivelé, et la froide harmonie de la tombe a fait cesser toutes les discordances de la vie ! Il n'y a pas de cimetière qui n'inspire de pareilles réflexions, mais il n'y en a pas qui soit surchargé de plus de monumens que le pavé de Westminster. J'y ai remarqué, entr'autres, la pierre sépulcrale de Pitt, à dix pas de celle de Fox : on montre dans la maison de ville de Londres, un monument pompeux élevé à la mémoire de Pitt ; mais c'est ici qu'est son corps ; sur le pavé on lit ces lettres : W. P ; c'est le chiffre du ministre dont les restes sont sous vos pieds. L'orgueil a fait la statue, la mort s'est contentée d'une pierre.

En retrouvant à Westminster tant de morts

de connaissance, j'ai été frappé des misères de notre condition, comme si ma pensée s'y fût arrêtée pour la première fois. J'aurais voulu passer là tout le jour, L'architecture de la chapelle des Chevaliers est d'une beauté achevée ; on m'a montré ensuite la fameuse salle du Couronnement, la plus grande, peut-être, qu'il y ait dans le monde ; de là, j'ai été attendre le Roi à la Chambre des Pairs, où il devait se rendre pour la clôture du Parlement.

Le seul désir d'assister à cette cérémonie m'avait retenu à Londres. Tout le respect des Anglais pour le passé se réveille dans ces grandes occasions. On évoque alors les souvenirs de la vieille monarchie anglo-normande, et le roi George IV appuie encore son trône sur le tombeau de Guillaume-le-Conquérant. Le cortége de ce roi constitutionnel est symbolique ; au Parlement, le siége de son chancelier est formé de ballots de laine, pour figurer une des principales sources de la richesse de l'Angleterre. Ce prince, héritier d'une puissance toute féodale, et se montrant à son peuple au milieu d'une décoration composée d'emblèmes que la multitude ne peut plus même expliquer, m'a paru plus bizarrement magnifique

qu'aucun roi de théâtre. Plusieurs des usages encore observés dans ces cérémonies publiques remontent au temps du héros normand, et les costumes des grands-officiers de la couronne, celui du roi, son langage *sacramentel*, son char antique et surchargé de grandes figures sculptées et dorées, tous ces vieux ornemens retirés *pour un jour* de dessous la poussière des siècles, produisent une pompe presque barbare, mais que l'attachement de la populace de Londres aux souvenirs nationaux, rend imposante et même touchante. Ce spectacle tout monarchique, au milieu d'un gouvernement devenu sans le savoir, ou du moins sans l'avouer, une oligarchie mitigée par la vieillesse, ou, si l'on veut, par la civilisation, offrirait un digne sujet de méditation au philosophe qui parcourrait le monde pour y observer les diverses manières d'abuser les peuples et les princes.

Le roi, suivi d'un cortége éblouissant, est arrivé à onze heures et demie dans la salle des Pairs. Il a écouté du haut de son trône le discours de la députation des Communes, et il y a répondu en lisant un autre discours, à la fin duquel un personnage affublé d'une perruque, de je ne sais quel siècle, a prononcé

quelques phrases en français, pour rappeler le langage de Guillaume. Ces mots dépaysés ont produit sur moi une impression singulièrement désagréable. L'accent ridicule avec lequel on les prononçait me portait tantôt au rire, tantôt à l'impatience; enfin, la séance a été levée, et après avoir fait un cours de costumes de tous les âges, j'ai vu disparaître cette fantasmagorie politique, où le héraut d'armes du temps de Guillaume de Normandie marchait à son rang, de même que le magistrat coiffé à la Louis XIV, et le courtisan du siècle de Louis XV. Tous les âges ont pour ainsi dire leurs représentans dans les mœurs anglaises, et c'est ce qui les rend si curieuses à observer.

Je me suis précipité dans la rue pour y voir passer ces *masques* à la file et pour entendre les acclamations du peuple de Londres, ivre de joie, lorsqu'il contemple son roi, ses vieux magistrats, et sa voiture nationale. Je dis *sa* voiture, car ce monument roulant, digne du roi Dagobert, est une *propriété* municipale; c'est un coche sculpté, doré, et où l'on aperçoit, entre autres, de fort beaux Tritons *grands comme nature*, d'une forme très-singulière, sans compter des figures

d'hommes ou d'anges de la même dimension, et dont je n'ai pu savoir les noms. Le roi est assis là-dedans, en perruque à cheveux longs, comme les rois des anciens temps, et sa figure et sa taille disparaissent presqu'entièrement sous sa couronne et sous son manteau. Ce spectacle, ridicule aux yeux, est pourtant fait pour imprimer le respect; il sert à donner foi en l'avenir, en persuadant au peuple que le passé dure encore.

Si cette réflexion ne s'était présentée à mon esprit après la cérémonie de ce jour, j'aurais accusé les Anglais d'une frivolité qui va jusqu'à la profanation; ailleurs, du moins, ce n'est pas par les rois et les magistrats qu'on fait jouer les parades, mais cette comédie politique, bien qu'elle paraisse peu d'accord avec les mœurs actuelles, a un sens profond, et elle ne manque pas son but.

Il en est de même d'une foule d'usages anglais qui nous choquent au premier coup d'œil, mais qu'on trouve motivés quand on se place au point de vue des hommes qui les ont établis : augmenter le profit et diminuer les frais, voilà le but de la vie et des travaux des vieux Anglais, peuple calculateur et pres-

qu'exclusivement occupé d'intérêts commerciaux; mais, dans la moderne Angleterre, la manie de la mode a banni le véritable esprit du commerce, et pour la société élégante, la nécessité d'imiter est devenue un tyran aussi absolu que l'amour du lucre l'était jadis pour les hommes industriels. La guerre de terre a commencé pour cette nation une ère nouvelle; le grave esprit des insulaires perd chaque jour de son influence, et la frivolité européenne attaque tout. Secondée par elle et par ce secret instinct d'égalité, si développé dans les temps de révolution, la mode, le plus infatigable et le plus impudent de tous les novateurs, étend son empire bien au-delà de ce qu'on peut se figurer quand on n'a pas parcouru l'Angleterre. Tout Anglais, de quelque classe qu'il soit, veut vivre comme un autre Anglais : une maison, une famille, un meuble anglais sont l'échantillon de toute l'Angleterre, et les différences de rang si marquées ici dans la législation sociale, ne le sont presque plus dans les habitudes. Il est aisé de juger du degré d'influence qu'auront bientôt des mœurs nouvelles, dans un pays où l'on dirait que non seulement les livres,

mais tout ce qui sert à la vie matérielle, se fait imprimer et se répand en un jour, comme une gazette, d'un bout du royaume à l'autre.

En jetant un coup d'œil sur l'Europe, on y voit tous les Etats attaqués du même mal, à des degrés différens; l'Angleterre n'a pas échappé à cette plaie du temps : il s'est élevé chez elle, comme ailleurs, un peuple dont les goûts et les habitudes se trouvent en contradiction avec le génie austère qui présida jadis à ses institutions. La population actuelle n'est plus cette nation persévérante et sérieuse, pour laquelle les lois primitives de l'Angleterre ont été faites! Son gouvernement, encore tout gothique, serait resté, en quelque sorte, étranger aux générations qu'il voit passer sous lui, si l'habileté des hommes qui usent du pouvoir pour accorder le respect dû aux formes anciennes, avec l'exigence des lumières nouvelles, n'avaient jusqu'ici maintenu l'équilibre; mais partout où le problème est moins bien résolu, la société languit, et l'action du gouvernement est entravée, parce que la langue de ceux qui commandent n'est plus entendue de ceux qui obéissent.

L'Angleterre est sans contredit, de tous les pays de l'Europe, celui qui souffre le moins de cette division opérée entre les idées et les choses, par les progrès d'une civilisation qui marche toujours au milieu de gouvernemens stationnaires. Mais il est difficile de prévoir la durée d'une prospérité due à l'adresse des individus, plus qu'à l'accord des institutions avec l'esprit actuel des peuples. S'il arrivait un jour que ces vieux instrumens fussent maniés par des hommes moins habiles, on en reconnaîtrait toute l'insuffisance : on voudrait alors toucher aux fondemens de l'édifice social, et la révolution, effectuée dès long-temps dans les habitudes, ne manquerait pas de s'étendre jusqu'aux institutions [1].

Je ne veux pas terminer ces réflexions, sans dire un mot de l'influence des gens de lettres sur l'esprit public; elle est aujourd'hui moins grande que nous ne l'imaginons. Fatiguée d'écrits et de paroles, l'Angleterre a passé l'époque où les plaisirs de l'esprit sont le premier intérêt des nations; et cette

[1] Quoique ceci ait l'air d'une prédiction faite après coup, l'auteur n'a pas touché à son manuscrit depuis 1822.
(*Note de l'Editeur.*)

société, tout occupée de son bien-être physique, de ses avantages matériels ou de ses vanités publiques, n'est peut-être plus susceptible des jouissances désintéressées de l'imagination. Le goût des arts, excepté celui de la poésie, n'a jamais été naturel à cette nation, et le mot *comfortable*, qu'heureusement nous ne pouvons traduire dans notre langue, dénote la principale occupation de la plupart des Anglais [1]: appliqué dans toutes les circonstances, répété à propos de tout, il exprime un soin continuel d'augmenter le bien-être physique. Un établissement *comfortable* est ici le but des efforts de chacun. Ce mot magique, qui règle la direction de la vie, légitime chez les Anglais l'attachement aux jouissances matérielles, et devient un principe d'égoïsme domestique, de même que celui d'*utilité* sert trop souvent d'excuse aux injustices politiques. Des hommes, comme lord Byron et Walter Scott, illustrent sans doute l'esprit humain et ennoblissent leur nation, mais ils

1 Ce mot était originairement français, mais les Anglais, selon leur coutume, l'ont adopté en en changeant la signification; voilà pourquoi on peut dire qu'aujourd'hui il est devenu impossible à traduire. (*Note de l'Editeur.*) Voyez la note 3 à la fin du volume.

sont les derniers enfans des vieux Bretons, et j'ai peine à croire que la génération actuelle, héritière de quelques habitudes et de quelques vanités, mais non des vertus nationales, voie sortir de son sein des talens pareils à ceux dont l'Angleterre s'enorgueillit encore aujourd'hui.

J'ai été passer une partie de la soirée à un petit théâtre où j'ai vu un danseur se balancer d'un bout de la salle à l'autre, sur une corde attachée au cintre. Ce téméraire sauteur se tenait suspendu à cette corde par le pied seulement, et en même temps il serrait entre *ses dents* le bout du pied de son fils âgé de huit ans. Jamais rien ne m'a fait plus d'horreur que ce spectacle, qui n'émouvait même pas les bourgeois de Londres.

J'ai été de là au Vauxhall, car je remplis mes devoirs d'étranger en conscience. Ce jardin est le *Tivoli* de Londres. Les *agréables* vont s'y ennuyer à une heure du matin; mais dès neuf heures les bonnes gens s'y amusent le plus gravement du monde, car tout plaisir est triste à Londres! Sous des voûtes illuminées, au milieu de transparens magnifiques, devant des théâtres tout brillans d'or, dans

des pavillons tout revêtus de glaces, on voit un peuple muet, et qu'on croirait condamné par quelque magicien à habiter silencieusement un palais enchanté : tel est l'effet de la fumée, du brouillard, du goût pour la mécanique, qui change les hommes mêmes en machines, et peut-être enfin, de quelqu'autre chose, car les Anglais sont tristes par inclination, et ils deviennent insupportables quand ils veulent faire les légers. Mais grâce à Dieu, leur gaîté ne dure guère, et la nature reprend bientôt ses droits : elle finit toujours par avoir raison contre les prétentions des nations, car les peuples ne persistent pas dans l'affectation comme les individus.

Vous me trouvez trop sévère pour les Anglais; mais si mes descriptions vous donnent le désir de les connaître et de voir leur pays, que pouvez-vous me reprocher? Les voyageurs ne choquent les nations que par l'indifférence, et assurément, ce n'est pas ce dont on m'accusera. Rappelez-vous, d'ailleurs, la manière dont les Anglais nous traitent; ne viennent-ils pas en foule à Paris, se moquer de nous jusque chez nous? Peut-on entrer dans un

cabinet de lecture, dans un café de quelque ville de France que ce soit, sans y entendre critiquer notre pays, par ceux des étrangers qui sont le plus empressés de le visiter? Leurs caricatures, leurs spectacles, leurs ouvrages périodiques, et même les productions plus importantes de leur littérature, tout ce qu'ils publient enfin, ne porte-t-il pas l'empreinte de leur malveillance contre nous? Les traits amers dont ils nous poursuivent ne nous autorisent-ils pas à nous venger, et les préventions défavorables avec lesquelles un Français voyage chez eux aujourd'hui, ne pourraient-elles pas s'appeler de l'équité! Quelqu'hostile que je vous paraisse en parlant de la nation, je pourrais vous citer bien des individus que je respecte et que j'aime, et je les crois trop pénétrés des avantages de leur pays, pour s'offenser de la guerre d'esprit que je leur déclare; de tout temps on a frappé un ennemi sans le mépriser ni même le haïr.

En entrant au Vauxhall, j'ai rencontré un de nos poètes, M ***; il m'a paru séché comme une fleur dans un herbier. Je doute qu'il sorte de là un poème épique; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il a passé le temps

de l'élégie. La verve de mélancolie nécessaire à ce genre de poésie, se nourrit de toutes les vagues espérances de la jeunesse, de toutes les illusions qui s'attachent à l'avenir; en fait de tristesse, on sait mieux chanter ce qu'on se figure que ce qu'on éprouve. Tout sentiment spontané est trop impatient de se faire jour, pour se soumettre aux entraves de la poésie [1].

1 La versification est, en quelque sorte, un détour que prend la pensée pour se manifester. La mesure est une suspension du sentiment. L'ame poétique se complait dans l'harmonie des paroles, se berce dans le doux langage des sons sans se presser de déterminer les idées avec précision. Le sentiment présent ne permet pas ces délais. Aussi la fiction sert-elle le poète autant qu'elle nuit au prosateur, dont la principale force est dans la rapidité des expressions. La poésie est *inspirée*, l'éloquence est, pour ainsi dire, *nécessitée;* elle est du domaine de l'action. La poésie participe de la contemplation. Si j'osais, je dirais que l'éloquence est *réelle* et la poésie *vraie*, en attribuant la *réalité* aux choses de la terre, la *vérité* aux objets d'un ordre supérieur, que l'imperfection de notre langage ne nous permet de désigner que par des emblèmes ou des symboles, des paraboles ou des allégories, c'est-à-dire par la poésie; car la poésie est la langue des révélations. Aussi peut-on dire que toute poésie qui ne *révèle* rien, est morte. C'est une ombre impuissante, une mauvaise copie, un jeu d'esprit qui n'a rien de vrai, où le but est continuellement confondu avec le moyen, l'accessoire avec le principal! Si l'on voyait un échafaudage dont toutes les parties artistement combinées, formeraient une machine imposante, on demanderait à l'ouvrier quel monument il a le projet d'élever avec toute cette charpente, et s'il vous montrait encore son

échafaudage, vous ririez de voir tant de moyens de construction entassés sans but. Il est plus d'un poème qu'on pourrait comparer à ce monument provisoire : on y trouve tous les *accessoires* de la poésie, le principal seul y manque.

Lettre à ***.

Oxford, ce 10 août 1822

Je suis si heureux d'être hors de Londres, que j'éprouve le bien-être d'un prisonnier sorti de son cachot. L'air me faisait mal à la poitrine et aux yeux, et, en peu de temps, cette atmosphère, ennemie de l'homme, m'aurait rendu aussi malade que malheureux.

J'ai fait les vingt lieues de Londres à Oxford sur l'impériale d'un *stage*, qui fuyait rapidement dans la campagne. Je ne me lasse pas de cette manière de voler à douze pieds de terre : pendant six heures qu'a duré cet exercice violent, cette espèce de rêve,

d'accès de frénésie, d'ouragan, nous n'avons repris haleine que pour changer de chevaux, ce qui se fait en moins d'une minute. Les conducteurs de *stages* mettent leur amour-propre à passer la poste, et, pour y réussir, le cocher fait prendre le galop à ses quatre chevaux, qu'il mène toujours à grandes guides, et qu'il pousse jusqu'à ce qu'ils aient laissé bien loin derrière eux tout ce qui se trouvait devant. Quand cette course se continue à la descente d'une côte, on perd la respiration : on voit du noir devant ses yeux, on se sent enlevé de sa place, et l'on recommande son ame à Dieu; car si les chemins n'étaient pas unis comme des allées de jardin, on n'y ferait pas deux lieues de ce train sans accident. Le moment de relayer est le plus amusant : on voit arriver quatre chevaux fougueux, et qui se cabrent sous la main des palefreniers; à peine attelés, pour peu que le mors offense leur bouche délicate, ces superbes animaux se cabrent encore; enfin, ils prennent le galop, et leur course ne se ralentit pas jusqu'au relai suivant. Voilà la dernière fois que je vous parlerai de ces merveilleuses voitures, dont

le retour, dans chacune de mes lettres, serait moins amusant que ne l'est leur passage sur les chemins de l'Angleterre.

Le pays qu'on traverse de Londres à Oxford est joli par momens, et monotone le reste du temps. J'attends l'Ecosse avec impatience pour trouver une nature rebelle à l'homme ou plutôt pour retrouver la nature, car un parc n'en est que l'imitation, et tout ce pays ressemble à un parc où l'art serait bien déguisé. Des bouquets de grands chênes, dispersés sur le penchant des prés, dont la verdure est d'une fraîcheur peu commune; des chemins dessinés avec grâce, et qui conduisent à des maisons élégantes, toujours entourées de quelques massifs d'arbres très-beaux et très-vieux : telles sont les scènes qui m'attendaient de ce côté de Londres, et qui m'ont rappelé exactement celles dont j'avais été frappé sur la route de Douvres. Des étangs *à la Ruysdaël*, des landes, des champs de fougères, et quelques arbres de haute futaie clairsemés, enfin des vallées sans caractère, dans le genre des vallées de Basse-Normandie, mais moins jolies : tels sont les seuls objets qui varient un peu l'as-

pect de cette contrée, l'une des plus fertiles de l'Angleterre. Et cette terre monotone, balayée par un vent glacé, qui nous a soufflé au nez tout le jour, supporte presque continuellement une voûte pesante et grise, qu'on appelle ici le ciel. Tout ce qu'il y a de bon dans ce pays a été créé par l'homme, et, sans des prodiges d'art, l'Angleterre serait inhabitable pour un peuple civilisé. Mais les tours de force, loin de charmer l'imagination, l'affligent. Ce qui lui plaît, c'est ce qui n'a rien coûté; tout effort la décourage, elle aime à pressentir, l'inattendu la déconcerte, et de toutes les manières d'être affectée, celle qui lui convient le moins c'est l'étonnement. L'Angleterre *m'étonne* à chaque pas, mais je n'y ai encore éprouvé que de la surprise, et ce n'est pas assez pour qu'un pays nous attache.

J'ai pourtant trouvé ce matin un séjour où il me semble que je pourrais me plaire : c'est Oxford. Cette vieille Université fut fondée par Alfred-le-Grand, et les nombreux édifices qu'on y a élevés, à l'usage de la science, ont donné à l'architecture de la ville entière un caractère de gravité et d'ancienneté très-

imposant; on y trouve vingt colléges de construction gothique, d'un aspect singulier et d'une grandeur extraordinaire. Il y en a plusieurs qu'on prendrait pour des palais; ils font d'Oxford un séjour un peu triste, peut-être, mais du moins très-singulier.

L'intérieur de tant d'édifices pompeux, de tant de galeries, de pavillons et de béfrois gothiques, dont cette ville est, pour ainsi dire, hérissée, renferme des trésors pour les arts, pour la science; et cette singulière réunion de tableaux, de tombeaux, de portraits de tous les personnages fameux de l'Angleterre et de l'Europe, ces bibliothèques si célèbres dans le monde érudit, enfin ces chapelles d'une architecture remarquable, et ornées de vitraux peints par les meilleurs artistes anglais et flamands, méritent d'attirer à Oxford le simple curieux de même que le savant. On dirait que toutes les générations passées se sont donné rendez-vous dans cette docte ville.

On a remarqué que l'Angleterre devait ses plus beaux édifices au catholicisme, et c'est à Oxford, surtout, que j'ai été frappé de la justesse de cette observation. La religion protestante favorise, entr'autres libertés, celle du

commerce et de l'industrie ; on pourrait lui attribuer, en quelque sorte, les hangards, les greniers, la vapeur et les grues, que ce pays offre de tous côtés aux regards du voyageur surpris ; mais il faut chercher ailleurs l'étincelle qui alluma le flambeau des arts. C'est avec une sorte de satisfaction intérieure que j'ai fait cette réflexion, et je suis rentré chez moi fort content et même un peu fier de penser que notre religion était la plus favorable au génie d'hommes tels que Giotto, tels que Herwin [1], Michel-Ange et Raphaël.

Je vous vois sourire ; convenez du moins que la religion catholique distrait l'homme plus puissamment que toute autre des soins matériels de la vie, et que cette disposition d'ame est favorable au talent. L'esprit a toujours besoin d'agir ; il ne se plaît qu'au milieu du monde ; sa véritable sphère c'est le bruit, c'est la foule ! le talent réagit sur la société, mais de loin ; la solitude est son élément. Je conviens que l'esprit d'examen qui domine en Europe depuis la réformation est utile au développement de l'intelligence,

1 L'architecte de la cathédrale de Strasbourg.

dans une certaine sphère; mais, à ne considérer que les sociétés modernes, où a-t-on vu ces créations de l'enthousiasme, ces profondes révélations d'une grandeur idéale qui sont comme autant de promesses obtenues par le génie d'un seul homme en faveur de tous, où a-t-on reçu ces pressentimens du ciel, ces inspirations divines, où a-t-on nourri le religieux amour du beau, où a-t-on conservé le feu sacré des arts? Est-ce chez les peuples où chacun est juge de sa foi, ou dans les contrées catholiques? Je suis bien loin de prétendre ici juger en moraliste, et moins encore en économiste, les deux communions qui divisent aujourd'hui le monde chrétien; mais tout homme de bon sens reconnaîtra, sans discussion, que si l'une est plus favorable aux occupations positives, à l'activité civile, l'autre donne plus d'action à l'imagination, à toutes les facultés contemplatives et aux talens dont elles sont la source.

Qu'on ne m'oppose pas l'antiquité, avant la prédication de l'Évangile; alors, les religions païennes contenaient toutes les vérités en germe, et ce germe suffisait pour féconder le génie des arts chez des peuples favorisés

d'ailleurs par la nature et par les institutions politiques.

Oxford est la première ville anglaise qui ne m'ait pas paru ressembler à toute l'Angleterre ; et jusqu'ici, je n'ai trouvé que cet asile des sciences où l'on pût échapper au niveau mercantile qui semble avoir été promené sur tout le reste du pays. Dans ces cloîtres où tout nous parle des anciens temps, sous ces voûtes savantes où tout inspire le recueillement et favorise l'étude, on jouit d'un silence et d'un repos qu'on ne peut bien apprécier qu'en fuyant l'infernale activité de la Cité de Londres, et la tristesse dénuée de grandeur du quartier des élégans. Oxford et Londres, ces deux villes si rapprochées l'une de l'autre, se ressemblent si peu, qu'on dirait qu'elles appartiennent à deux mondes différens; et cette diversité fait admirer l'organisation d'une société qui peut renfermer dans son sein des élémens si opposés, sans nuire à l'harmonie de l'ensemble.

Je suis monté sur le dôme de la Bibliothèque de Radcliffe dont la forme est celle d'une église couronnée d'une coupole; à cette élévation, la ville gothique d'Oxford présente un coup

d'œil vraiment extraordinaire : une multitude de tours, de clochers, de cloîtres, de toits terminés par de petites flèches sculptées avec légèreté, des édifices tout hérissés de créneaux et dans les cours desquels croissent d'énormes arbres contemporains des vieilles tourelles et des galeries gothiques qu'ils ombragent, produisent un effet pittoresque, et nous donnent assez bien l'idée d'une ville du moyen-âge; encore l'époque que j'ai choisie pour visiter cette Université est-elle la moins favorable de l'année, car c'est celle des vacances.

On dit que lorsque la présence des étudians anime la ville, leur costume s'accorde si bien avec l'architecture des colléges où ils sont logés, qu'il ajoute à l'illusion et achève d'effacer tout souvenir des habitudes modernes. Les jeunes gens des familles nobles, ce qui ne veut pas dire comme chez nous, les familles de gentilshommes, mais seulement celles de *pairs*, portent dans leur habillement quelques signes distinctifs auxquels ils attachent une très-grande importance, comme à toutes leurs autres prérogatives aristocratiques.

Faut-il que ce trésor si vanté, cette liberté qui fait la gloire de l'Angleterre et l'envie de ses voisins, soit défendue par tant de préjugés? Des opinions si gothiques forment un contraste singulier avec les idées libérales sorties, en grande partie, de cette société, pour rajeunir le reste du monde. Par une singularité politique que je crois unique dans l'histoire des nations, ce sont ces mêmes opinions gothiques qui sont devenues ici les remparts de la liberté. Dans les autres pays, la liberté est démantelée, parce qu'elle manque de l'appui d'une aristocratie respectée. Je regrette de n'avoir pas vu la distribution des prix qui, dit-on, est un spectacle curieux par le mélange d'aristocratie et d'indépendance qu'il révèle.

Suite de la Lettre précédente.

Le même jour, à onze heures du soir.

Le régime despotique est ce qu'il y a de plus opposé à la diversité des caractères; aussi, les Anglais subjugués par les deux tyrans les plus absolus du monde, ont-ils perdu l'indépendance personnelle, dont leur liberté publique ne me paraît qu'un équivalent trompeur : ces deux despotes sont la mode pour les classes privilégiées, et l'usage ou l'habitude pour les autres. Mais qu'on ne

croie pas que le joug soit léger parce que le maître est invisible. On ne respire ici que par la permission et sous la direction de ces deux souverains dont l'un est fou et l'autre bête ! La crainte du ridicule est portée en Angleterre au-delà de toutes les bornes que pourraient se figurer les Français, même ceux d'autrefois ; puisqu'elle est parvenue à effacer dans les hommes de cette nation l'originalité de caractère, qualité jadis presqu'exclusivement attribuée aux Anglais.

Ces ressorts cachés de la routine et de la frivolité agissant dans un pays qu'on nous représente comme l'asile de la pensée et de la liberté, ce respect si peu libéral, si peu réfléchi pour des préjugés et des puérilités dont la raison rougit, me feraient penser que ce merveilleux échafaudage politique derrière lequel se cache le gouvernement réel et occulte de l'Angleterre n'est que le chef-d'œuvre d'un charlatanisme justifié par le profond respect de ceux contre lesquels on l'exerce. Les petites choses sont tout ce qu'on *sent* de l'existence ; les grandes *se savent*, ce qui est très-différent. Arrivez en Angleterre sans préventions, vous n'y entendrez parler que de li-

berté, et vous n'y verrez que gêne; qui faudra-t-il croire, des actions ou des discours? Et que m'importe que le tyran soit mon roi ou mon voisin? Ici, l'étiquette règne partout, et la taverne n'en est pas exempte. Une certaine chambre d'auberge, quelque prix que vous la payiez, n'est pas pour vous, si vous n'arrivez dans votre propre voiture attelée d'un certain nombre de chevaux avec un certain nombre de valets. Un garçon d'auberge, destiné à nettoyer des bottes pendant toute sa vie, n'est pas bon à aller dire qu'on vous apporte à manger. Assurément, des esprits auxquels la hiérarchie sociale est aussi naturelle qu'elle le paraît aux hommes de ce pays-ci, peuvent sans danger entendre, pendant des siècles, prêcher ce qu'on est convenu d'appeler les idées libérales!

En réfléchissant à ces entraves volontaires que les Anglais ont substituées dans la vie domestique aux chaînes politiques dont tant d'autres nations qu'ils regardent en pitié se trouvent encore chargées, on ne peut s'empêcher de reconnaître l'esprit d'ironie qui préside aux destinées des peuples, et qui semble se plaire à faire de l'esclavage, sous

quelque forme qu'il se déguise, un des élémens de leur prétendue liberté. Ces pédantesques efforts de toute une nation pour organiser régulièrement la vie privée des hommes et pour changer en lois leurs habitudes, font de chaque individu comme le rouage d'une mécanique. Il faut venir ici pour apprendre à apprécier la douce facilité de caractère, la vivacité d'imagination, la vraie *liberté* d'esprit du gai peuple de France. Nous avons fait des pertes cruelles, mais défendons notre caractère, et nous serons encore plus riches qu'aucun peuple du monde.

Avec quelle émotion patriotique un Français ennuyé des vertueuses prétentions de l'Angleterre, se rappelle les regrets d'une reine dont le caractère fut trop faible, trop tendre, l'esprit trop léger, trop séduisant, trop délicat, pour se faire une patrie sous ce sévère climat! Ici, la nature, les hommes et jusqu'aux monumens qui perpétuent sa mémoire, tout semble étranger à Marie Stuart! Que n'a-t-elle pas dû souffrir sur cette terre? Si l'on voulait trouver un emblème des deux pays, Elisabeth et Marie en pourraient servir. J'ai vu dans la vieille galerie de la bibliothèque Bodléienne,

la plus intéressante de toutes, un charmant portrait de cette malheureuse reine, dont la physionomie pleine de grâce, de finesse et d'enjouement, était loin de présager la destinée. Le souvenir de tant de malheurs m'a fait sentir tout ce qu'un cœur français, car le sien l'était, doit éprouver sur la terre d'exil. Ah! que je comprends lord Byron! Anglais, il élève des monumens immortels à la gloire de son pays, mais à quatre cents lieues de l'Angleterre!

Les jeunes gens des premières familles du royaume font à Oxford de très-fortes études; mais, sortis de ce séjour, ils disent adieu pour jamais à la science et aux occupations désintéressées. Le Parlement, les salons *fashionables*, les dîners, les voyages et les parties de chasse absorbent entièrement leurs facultés. Le gouvernement leur ouvre la carrière la plus honorable et la plus sérieuse; mais cette carrière n'offre d'emploi qu'à la moindre partie des jeunes Anglais, puisque le nombre des pairs et des membres de la Chambre des Communes, quoique beaucoup plus grand qu'en France, est encore très-petit, si on le compare à toute la nation.

Il faut avouer qu'en Angleterre, les classes

supérieures sont singulièrement déchues depuis trente ans. Alors, les Anglais d'un rang élevé dominaient la bonne compagnie de l'Europe entière, non seulement grâce à l'engouement des philosophes du dix-huitième siècle, mais encore par la solidité de leur instruction, par leurs lumières et leur impartialité; aujourd'hui, je doute qu'on trouvât ailleurs que chez eux des hommes aussi remplis de préjugés contre les nations étrangères, aussi ignorans du véritable mérite des productions littéraires de leurs voisins et des mœurs des peuples que cependant ils passent leur vie à visiter.

Je crois qu'une des principales causes de leurs erreurs est leur goût pour les journaux littéraires et politiques; ces écrits périodiques sont l'unique lecture du plus grand nombre des Anglais; c'est là que ce peuple orgueilleux trouve les choses et les hommes jugés d'une manière analogue à ses préventions; c'est là qu'on dirige ses opinions d'après celles qu'on lui connaît d'avance; c'est là, enfin, que sa passion dominante est flattée, et que par un cercle fatal elle provoque elle-même ce qui l'exalte; c'est là, en un mot, qu'il

nourrit journellement ses préjugés au lieu de les combattre. Les écrits périodiques, ces adulateurs des peuples, ne font pas moins de mal au monde que les flatteurs des rois ; leur but est le succès du jour, et comment l'obtenir, si ce n'est en se soumettant au parti, au goût qui domine? Tout écrivain qui n'a pas pour lui l'équitable avenir est l'esclave de son public au lieu d'en être la lumière. Si ces ouvrages éphémères ont quelque avantage, c'est plutôt en politique qu'en littérature, et l'abus qu'on en fait en Angleterre, me paraît plus dangereux pour l'esprit que pour l'État.

Les écrits de ce genre, privant nécessairement l'écrivain de sa plus noble prérogative : de l'impartialité, ne peuvent être employés que comme des leviers pour donner à la machine de la société un mouvement accidentel. Leur influence formera au gouvernement des instrumens utiles, ils ne feront jamais un homme équitable; et que devient la justesse d'esprit, que devient le goût, le bon sens, que deviennent les lumières, que devient enfin la société sans équité? Le plus grand inconvénient de la direction qu'a prise

la civilisation en Angleterre, c'est que dans le monde moral, comme dans le monde physique, tout y est mécanique. En ce pays, le talent *d'organiser* l'a emporté sur toute autre faculté, et l'on ne peut nier que ce ne soit un talent secondaire.

Suite du Journal.

Woodstock, à la porte du parc de Blenheim, ce 11 août 1822.

Un poète lisait ses vers à une femme qui se récriait à chaque pause : Oh que c'est triste ! c'est bien triste ! Comme c'était une élégie, l'auteur était flatté de cette exclamation ; mais je doute qu'elle fût prise en aussi bonne part, par les fiers possesseurs de ces jardins fameux dont je viens de voir le plus beau, ou du moins, un des plus vantés ; c'est le parc de Blenheim. Pendant les trois heures que j'ai passées à le parcourir, je n'ai cessé de dire : Ah que c'est triste ! c'est bien triste !.... C'est aussi bien beau..... *pour une élégie*.

L'habitation est d'une magnificence à mou-

rir de chagrin, si l'on était condamné à en *jouir* plus d'une demi-journée. Il ne faudrait pas moins que l'armée du duc de Marlborough, campée autour de son château, pour peupler ce palais et pour animer les immenses pelouses qui l'environnent. La maison renferme des salles grandes comme des églises, des galeries où l'on voit de beaux tableaux du Titien, de Raphaël, et, surtout, de Rubens. C'est l'habitation d'un souverain. Il est vrai que l'architecture en est de mauvais goût, mais le parc est grand et beau; nous n'y pouvons rien comparer en France [1], il a plusieurs lieues d'étendue; c'est tout un pays, rien qu'en pentes de gazons parsemées de massifs qu'ailleurs on appellerait des forêts, et coupées par des ravins peu profonds.

On trouve partout la description de Blenheim, ainsi que les réflexions obligées pour

1 Voici l'épitaphe qu'on fit pour sir John Vanburgh, l'architecte de cette lourde masse et de bien d'autres qui ne valent pas mieux.

Lie heavy earth on him, for he
Laid many a heavy load on thee.

Terre, pèse sur son tombeau,
Car il t'a fait porter plus d'un pesant fardeau.

tout Français qui contemple un édifice destiné à abaisser l'orgueil de Louis XIV. On sera donc bien aise de ne point les retrouver ici.

Il y a assez près de la maison une belle partie de bois de haute futaie, sur la pente d'une colline, au bord d'une pièce d'eau factice qui a la prétention d'être un lac, et qui serait belle si le duc de Marlborough avait le soin ou le moyen de la disputer aux joncs. Ses affaires sont dérangées, et pour entretenir Blenheim, il n'a plus que quarante jardiniers des plus habiles de l'Angleterre. Tel est l'état d'un grand seigneur anglais ruiné!

La partie des promenades qu'on appelle ici parterre (*pleasure grounds*), et qui chez nous ferait un parc à elle seule, est tenue avec un soin inconnu ailleurs. On traite ici les arbres avec autant de respect que des chefs-d'œuvre de l'art; j'ai vu, entr'autres, un chêne de quatre cents ans. Il y a des cèdres du Liban d'une grande hauteur. Ces géans ombragent des gazons si ras et si propres, qu'ils ressemblent à des tapis de velours vert qu'on aurait étendus sous une futaie pour un jour de fête. Mais cet air humide et pesant auquel

je reviens toujours, parce qu'il paralyse ma pensée, comme une maladie, mais ce ciel gris qui m'écrase, attriste tout.

En faisant parler un écho dans le parc de Bleuheim, je me suis rappelé la définition juste et poétique qu'un enfant donnait un jour de ce phénomène : qu'est-ce que l'écho, lui disait-on? — C'est l'ombre d'un son.

Stow, ce 12 août 1822.

Le parc de Stow est plus soigné que celui de Blenheim, mais il est *plus jardin*. Quoique très-grandes, ses fabriques multipliées produisent un effet mesquin; d'ailleurs, je ne pourrais admirer long-temps le plus beau parc du monde, et je puis encore moins le décrire. Les parcs anglais sont assurément les mieux arrangés; mais encore sont-ils arrangés, et ils me rappellent ces personnes d'esprit qui reviennent à la simplicité à force d'art.

Stow appartient au duc de Buckingham, un des grands seigneurs les plus riches de l'Angleterre. Je n'ai jamais vu de propriété particulière qui approchât de la magnificence de

cette habitation. La bibliothèque renferme, entr'autres objets précieux, une des plus belles collections de gravures de l'Europe. Pope a beaucoup contribué à l'ornement de Stow; chaque fabrique du parc y retrace le souvenir de ce grand poète.

Je suis logé à quelque distance du parc, dans une petite auberge isolée au milieu de la campagne. J'y ai trouvé une chambre extrêmement propre, meublée avec des tables d'acajou, des toilettes aussi en bois d'acajou, des glaces, des tapis; enfin j'ai un salon pour n'être pas obligé de me tenir dans ma chambre à coucher, ce qui paraît aux Anglais le dernier degré de la barbarie et de l'abaissement. Les maisons de paysans que j'ai visitées aux environs, ont toutes des rideaux de toile peinte, et sont meublées comme les appartemens de nos bons bourgeois de France. Je suis entré dans une laiterie, et j'ai vu que le beurre s'y faisait au moyen d'une machine mise en mouvement par un cheval; une multitude de bassins d'étain très-plats et de plusieurs pieds en carré, contiennent la crême qui devient plus abondante à mesure que le lait offre une plus grande surface au contact

de l'air, et la propreté parfaite des vases, des ustensiles employés au ménage, font de cette salle, avec tout ce qu'elle contient, un petit chef-d'œuvre d'économie domestique, aussi étonnant dans son genre, qu'un tableau de Meeris et de Gerard Dow.

On ne saurait compter le nombre de mécaniques ingénieuses que les paysans anglais emploient en petit dans l'intérieur de leurs domaines et de leurs maisons, pour abréger les travaux agricoles et domestiques. Ils parviennent à un résultat parfait avec moins de temps, de peines et d'hommes qu'on n'en emploie ailleurs pour obtenir des produits médiocres. La prospérité rurale est un objet d'envie pour tout ce qui voyage en Angleterre. C'est surtout en parcourant les campagnes, qu'on admire un pays où la magnificence des palais n'est jamais achetée par la misère des chaumières! On ne peut méconnaître les avantages d'une organisation sociale qui permet les fortunes colossales, sans nuire à l'aisance universelle. J'entends dire en Angleterre que tout le monde souffre; mais, en voyant de près les richesses du pays, il me semble que la plainte est une jouissance de plus accordée

par un gouvernement prudent, à ses *trop heureux* sujets. Peut-être l'abus du bonheur rendrait-il les peuples séditieux, si l'on ne joignait à tous les avantages qu'on leur procure, la permission de déclamer contre les auteurs de leur bien-être. Le pouvoir, pour peu qu'il soit *libéral* avec habileté, et qu'il préfère ses vrais intérêts à ceux de sa vanité, ne refuse à personne une satisfaction si naturelle. Il sait qu'un des meilleurs moyens de persuader aux hommes qu'ils sont libres, c'est de respecter leur mauvaise humeur. Le grand art du gouvernement consiste à faire disparaître les individus, pour ne montrer que les lois, en persuadant aux peuples qu'elles régissent même ceux qui règnent sur eux. Sous un gouvernement qui sait se présenter de la sorte, on sent le pouvoir, sans savoir qui le possède : il est partout, on ne le reconnaît nulle part; telle est la magie de l'administration anglaise.

Si j'avais deux ans, au lieu de deux mois, à passer en ce pays, je finirais, je crois, par oublier que je le déteste, et l'admiration m'y tiendrait lieu d'attrait. Heureusement, je n'aurai pas le temps de me convertir! Si la

manie de la justice me gagnait, il faudrait me donner trop de peine pour écrire, car plus on juge avec passion, plus on s'exprime avec facilité! Le voyageur qui ferait toujours à la vérité le sacrifice de ses préventions, serait un fanatique d'*impartialité;* il deviendrait le bourreau de son imagination, et, pour prix de tant d'efforts, il serait peut-être déclaré : *un ennuyeux :* de tous les genres d'héroïsme, le plus ingrat est celui de la raison. Je ne m'en pique point, comme vous voyez, et je voyage chez les Anglais à la manière anglaise : défendant mes préjugés, comme la *prérogative* la plus précieuse de mon esprit. Les *esprits* sont, en cela, comme les nations qui tantôt prennent ce qui les entrave, pour ce qui les rend libres; tantôt ce qui les préserve de l'esclavage, pour ce qui les enchaîne. Je me trompe, mais qu'importe? Il est bien plus aisé de se résigner à l'erreur, que de l'éviter. D'ailleurs, pour peu qu'un lecteur ait d'amour-propre, il se plaît à avoir raison contre son auteur, et nous voyons souvent que c'est un moyen de succès, que de présenter au public des jugemens à rectifier. Louis XIV qui avait autant d'esprit que beaucoup de ceux

qui lisent des voyages, n'a-t-il pas récompensé une ruse semblable, en accordant sa faveur à Mansard?

Lettre à ***.

Warwick, ce 13 août 1822.

Je veux vous écrire de Warwick, quoique je n'en aie pas le temps. Ce lieu est si beau, que quand j'aurais fermé les yeux à Douvres pour ne les rouvrir qu'ici, je ne regretterais pas mon voyage. Figurez-vous le théâtre d'un roman de chevalerie, non pas ruiné, comme tant d'édifices célèbres, mais occupé, même encore aujourd'hui, par un maître dont le nom historique est entièrement d'accord avec l'aspect seigneurial de son château.

On arrive à la tour d'entrée par une avenue tournante taillée à quinze ou vingt pieds de profondeur dans un roc, dont les deux parois

sont recouvertes d'une épaisse tapisserie de lierre, et d'autres plantes grimpantes; c'est au sortir de ce défilé qu'on découvre la masse imposante du château de Warwick avec ses tours bâties du temps d'Alfred-le-Grand, et parfaitement entretenues, comme tout le reste de l'édifice. Ce monument, qu'on prendrait pour une forteresse gardée par quelque Baron du moyen-âge, sert en ce moment d'habitation à toute une famille. La cour intérieure est immense, et produit l'illusion d'une décoration de théâtre; car ce n'est presque plus que sur la scène que nous voyons les modèles de cette architecture dans toute leur intégrité. L'ordonnance de l'intérieur est d'accord avec les ornemens du dehors. D'immenses salles noblement meublées, mais dans le goût du temps de François Ier, sont remplies de tableaux du Titien, de Van-Dyck, de Rubens et du Poussin! Les habitations seigneuriales de l'Angleterre renferment des trésors en ce genre. Les lambris des salles de Warwick sont de bois sculpté, mais sans peinture, selon l'usage ancien; les embrasures des fenêtres ressemblent à de petits cabinets adjacens aux grands salons, et les

découpures élégantes et légères de leurs châssis, à des vignettes gothiques.

Ces ciselures forment comme d'anciens cadres autour des plus beaux paysages que j'aie vus jusqu'à ce jour en Angleterre. D'un côté on aperçoit au bas du rocher, sur lequel est bâtie l'immense forteresse des comtes de Warwick, une rivière qui serpente à perte de vue dans des prairies parsemées d'arbres aussi vieux que le château dont ils font l'ornement. Tel est le parc de Warwick. De l'autre côté, la même rivière fait tourner un moulin gothique, mais d'un gothique réel et non contrefait comme il s'en trouve tant aujourd'hui en Angleterre; près de ce moulin, le comte de Warwick a fait bâtir un pont d'une seule arche, au-dessous de laquelle on aperçoit des bois et des villages; tel est le pays! il n'est pas différent du parc, car ce qui fait le grand mérite de ce beau lieu, c'est l'artifice avec lequel l'art y est masqué. On voit dans ce parc une superbe orangerie qui renferme le fameux vase Barberini, l'un des plus beaux et le plus grand de l'antiquité. C'est la seule fabrique de ce jardin. A la vérité, le château avec ses

hautes murailles crénelées, ses tours et ses galeries, fait tableau, de quelqu'endroit qu'on l'aperçoive.

Vous serez peu satisfait d'une lettre toute de description ; mais je ne puis parler que de ce qui occupe mon imagination. Je préfère Warwick au triste Blenheim, où il y a tant de luxe et si peu de majesté, et au magnifique jardin de Stow où tout est factice : on se ruine à voir ces belles choses, car les gens de toute une maison se distribuent sur votre passage pour vous montrer chacun une chambre ou une partie de jardin, et il faut les payer tous séparément. Les curieux sont peu favorisés dans un pays où l'on profite de la *liberté publique* pour désobliger les particuliers, et surtout les étrangers inconnus. Il y a des châteaux où j'ai été forcé d'écrire de la porte au maître de la maison, afin d'en obtenir la permission de voir son habitation.

Le goût de l'étiquette, la roideur formaliste, la pédanterie, la *gaucherie* dans les habitudes, me poursuivent partout en Angleterre, et l'insipide régularité de la vie s'y fait sentir sur les grands chemins, comme dans les salons. Il résulte de l'ordre exact

qui règne en ce pays, un ennui dont le mouvement même du voyage ne peut vous guérir. A quoi bon changer de place dans l'empire de l'uniformité? Le désespoir que doit inspirer un tel ordre de choses à certains esprits, explique les déréglemens de ceux des Anglais qui ont secoué une fois tous les genres de fardeaux dont ils sont accablés chez eux. Quand je serais moins heureux de l'espoir de revoir mes amis, je penserais encore avec joie à mon retour dans notre irrégulière patrie. Gémissant sous le joug des perfections anglaises, j'apprends à apprécier les Français, malgré tous leurs défauts. L'esprit gai et léger de notre nation rend chez nous la vie si facile, qu'en comparant les mœurs des Anglais aux nôtres, on dirait que les Français ne sont au monde que pour s'amuser. L'Angleterre avec son orgueil, sa population, ses richesses, ses préjugés et ses cérémonies, est le Japon de l'Europe.

Suite du Journal.

Birmingham, ce 13 août 1822.

En quittant Warwick, j'ai été voir le château de Kenilworth, devenu plus célèbre en Angleterre depuis le roman de Walter Scott que par les fêtes données à Elisabeth. Les ruines mêmes sont sujettes à la mode. Celles-ci ont un aspect imposant par l'étendue du terrain qu'elles occupent. Mais on y cherche en vain quelques traces de la magnificence de la *vertueuse Reine*, et du beau Leicester. Des lierres recouvrent jusqu'aux derniers créneaux des tours les plus élevées, et lorsqu'on interroge ces ruines à demi cachées par une végétation puissante, on croit voir la nature

s'efforcer de dérober aux siècles futurs, les derniers vestiges de l'histoire.

Après avoir parcouru toute l'enceinte de cette fameuse forteresse, et contemplé du haut de ses murailles démantelées, un pays plat et assez triste, le voyageur près de se retirer, s'entend appeler par un portier qui lui fait payer un demi-shilling avant de lui ouvrir une tour, où l'on voit une cheminée de marbre qui a été retirée du château. L'espèce de pavillon gothique dans lequel on a placé ce précieux reste, est la seule partie de l'édifice qui soit encore habitable. On voit gravées sur cette cheminée la devise de Leicester : « *Droit et loyal*, » et celle d'Elisabeth dont j'ai retenu le sens, parce qu'il m'a paru curieux : « *La vertu ne meurt pas.* »

Me voici parvenu à peu près au centre de l'Angleterre, et je n'y ai encore vu qu'une immense prairie coupée de distance en distance par des vallons qui forment quelques ondulations plus ou moins profondes dans cette mer de verdure. La monotonie de ces doux paysages n'est interrompue que par des maisons quelquefois élégantes, mais toujours propres et arrangées avec soin, par des champs de blé

fort rares, et par de beaux arbres disposés en groupes, ou rangés en lignes droites dans des haies touffues, et dont la hauteur donne à quelques parties du pays l'apparence d'une forêt. Les bœufs de Devonshire, race la plus recherchée en Angleterre, et qui sont remarquables par leur force, par le lustre de leur poil, et par la longueur de leurs cornes, parcourent en liberté ces vastes pâturages clos par des arbres dont la forme imposante et l'antiquité font le principal ornement des campagnes anglaises.

Tout le monde se plaint de la sécheresse, cependant je trouve les prés d'une fraîcheur incomparable. Il est vrai que depuis quatre semaines que je suis en Angleterre, je n'ai pas vu trois jours de suite sans pluie, ni un seul sans nuages. Ici on appelle un jour sec, celui où il n'a plu qu'une heure.

Suite du Journal.

Birmingham, ce 14 août 1822.

On rentre ici dans l'empire du commerce : Birmingham, ainsi que les nombreuses fabriques établies dans les environs de cette ville, sont une des créations les plus étonnantes des marchands de Londres. Il y a cinquante ans que le nom du bourg de Birmingham était inconnu dans le reste de l'Angleterre. Aujourd'hui ses manufactures servent à l'approvisionnement du monde entier, et sa population excède quatre-vingt mille ames.

On fabrique ici tous les ustensiles de ménage, dont le luxe de la civilisation moderne a fait des objets de première nécessité, et cent mille personnes, tant dans la ville qu'aux environs, vivent de ce commerce. Depuis le fameux vase de Warwick, que je retrouve copié en bronze dans ses dimensions exactes, jusqu'aux boutons de livrée des laquais, depuis les cristaux, les bronzes, le plaqué, l'argenterie la plus riche, jusqu'aux ouvrages en fer et en cuivre les plus communs : tout se trouve dans le magasin de M. Thomasson, tout se fabrique dans ses ateliers. On y fait jusqu'aux outils nécessaires à la construction des machines employées ensuite dans les divers travaux de l'établissement même. La maison de commerce de M. Thomasson est une des merveilles de cette ville ; c'est un petit monde dont il est roi ; mais parmi le peuple qu'il commande, les hommes m'ont paru ce qu'il y avait de moins intéressant, et je leur préfère de beaucoup les mécaniques. Ces ingénieux enfans, d'un esprit inventif, semblent animés par une pensée mystérieuse : ils suppléent à l'adresse et au temps des hommes, et poursuivent leur

muet travail avec une variété, une précision de mouvemens qui épouvantent l'imagination.

J'ai passé sept mortelles heures à visiter en détail les divers ateliers de M. Thomasson, et je me sens plus fatigué de cette revue que si j'avais fait une course de douze lieues dans un pays de montagnes. Le mouvement des mécaniques m'a toujours inspiré une sorte d'étonnement pénible; il me semble voir une intelligence restreinte à une seule pensée : c'est l'emblème de la folie, qui n'est qu'une idée fixe. Ces rouages, qu'on dit sans vie, me paraissent des êtres animés, mais dégradés, et qui cherchent à rivaliser avec la nature, dont ils ne reproduisent qu'une copie imparfaite. L'emploi capricieux des forces de ces monstrueux animaux de création humaine, qu'on désigne par le nom générique de machines, me cause d'abord un mouvement de curiosité qui ne me laisse bientôt qu'un malaise indéfinissable. Je me crois soustrait à la libre influence du Créateur, enchaîné à côté de la nature dans l'empire de la magie, et prisonnier dans un monde secondaire, image imparfaite et affligeante,

misérable singerie des œuvres de la Providence.

Tout est triste à Birmingham. Le ciel, l'air, la couleur des maisons et les bruits singuliers produits par le mouvement continuel d'une multitude d'ateliers, de forges et de machines, rendent ce séjour curieux sans doute, mais tellement désagréable que si ses habitans vont en enfer, ils n'y apprendront rien.

M. Thomasson m'a fait examiner en détail une machine étonnante par la promptitude et l'adresse de ses mouvemens; elle est extrêmement compliquée, et destinée uniquement à former cette petite partie des boutons qui ressemble à une agrafe, et qui sert à les coudre aux habits. J'ai vu beaucoup d'autres machines très-singulières, et une, entr'autres, inventée par M. Thomasson, pour tresser des cordes autour des manches de fouet. La promptitude du travail de ces génies prisonniers, qu'on s'obtine à nommer ici du nom vague de *mécanique*, passe ce que la parole peut exprimer.

Si l'on veut pénétrer dans l'empire des gnômes, il faut aller à Horseley, chez

M. Manby, fabricant de fer, à deux lieues de Birmingham. Une demi-heure avant d'arriver dans ce lieu de désolation, vous êtes saisi par l'odeur d'une fumée épaisse, que vous voyez s'élever à la fois de plusieurs points de la plaine, et qui, s'étendant progressivement dans le ciel, finit par l'obscurcir entièrement. Plus vous avancez, plus vous vous enfoncez dans un monde inconnu. Toute la nature vous paraît fantastique. Des arbres pauvres, presque sans feuilles, et le peu qui leur en reste noircies et calcinées; des chemins noirs, des maisons noires, des hommes noirs; enfin tout est de fer. Vous arrivez dans une vallée, ou plutôt dans une plaine un peu enfoncée; vous y trouvez un canal dont l'abord est défendu par des ombres, noirs habitans de ce noir séjour. Ce peuple hideux apporte en foule, au bord de l'eau, du fer et du charbon qu'on embarque à la fois, et qui disparaît à vos yeux dans des nuages d'épaisse fumée. De quelque côté que vous portiez vos regards, vous découvrez une vaste contrée, toute parsemée d'édifices bizarres, et dont les formes singulières ne vous révèlent pas d'abord la destination. Les uns sont ronds

et finissent en pain de sucre, comme les huttes des nègres dans le désert; les autres sont plats et surmontés d'obélisques, d'où l'on voit sortir, comme d'autant de cratères, une flamme pesante et sombre.

J'étais plongé dans l'étonnement que produit ce spectacle, vraiment infernal, lorsqu'on m'a arrêté devant la porte fraîchement peinte d'un petit jardin anglais, qu'on traverse, et qui vous conduit à la maison de M. Manby, modeste habitation, élégante et propre comme toute autre maison anglaise; car on a beau priver un Anglais d'air et de lumière, il pense toujours à décorer son *cachot* avec ce genre de luxe particulier à l'Angleterre : luxe des choses commodes, qui naît de l'excessive prévoyance des hommes, combinée avec l'extrême désagrément du climat. Au reste, la vie active du négoce est absolument nécessaire pour résister à l'influence délétère d'une pareille température. Les marchands doivent être un peu moins sujets au spleen que les autres Anglais. Après un court déjeûner, le maître de la maison m'a conduit lui-même à ses forges.

A une petite lieue de ces immenses ate-

liers, on trouve dans la même mine, et en égale abondance, des couches de charbon et de fer, et cette singularité qui a permis de recueillir en même temps la matière à travailler et la matière nécessaire à ce travail, est, sans contredit, la principale cause de l'accroissement extraordinaire qu'ont pris, en peu d'années, les établissemens de M. Manby.

Parmi les merveilles d'industrie qu'on admire chez lui, j'ai surtout été frappé de la facilité avec laquelle on y travaille le fer à froid. Sous les ciseaux qui le coupent, ce métal ne paraît plus qu'une cire molle qu'on manipule avec des instrumens d'acier. Ceux-ci sont encore mis en action par la vapeur, par cette ame toute puissante des mauufactures anglaises; les leviers qu'elle fait mouvoir, dans ces forges, sont d'une force et d'une dimension effrayantes. On voit là des barres très-grosses, des morceaux de fer très-épais, taillés, ployés, façonnés avec une facilité qui tient de l'enchantement; et c'est de ces ateliers miraculeux que vient de sortir le premier bâtiment tout de fer que la mer aura porté. J'en ai vu commencer un second qui, dans quatre mois, remontera la

Seine jusqu'à Paris, où, sans doute, il ne produira pas même assez d'effet pour qu'on demande d'où il est venu.

Lettre à ***.

Newcastle, comté de Northumberland, ce 16 août 1822.

Je vous écris au retour d'une promenade souterraine; je viens de descendre dans une des principales mines de charbon qui ont rendu ce lieu si célèbre. Mais, avant de vous décrire cette excursion, je veux reprendre quelques circonstances de mon voyage.

J'ai vu la ville de Sheffield renommée par ses fabriques de coutellerie; et, après avoir traversé rapidement la jolie vallée de Derwent, dans le comté de Derby, je me suis arrêté hier à York pour voir la cathédrale. C'est un des plus beaux monumens gothiques de l'Angleterre; le chœur est magnifique, et

l'ensemble de l'édifice est d'une simplicité majestueuse qui dispose l'ame au recueillement. Cette sévère architecture du moyen-âge m'a fait regretter la pompe du culte catholique, et les ornemens qu'il admet. A voir la nudité des anciennes cathédrales d'Angleterre, on reconnaît qu'elles ont été bâties pour un autre peuple que celui qui s'en sert aujourd'hui. Le peu de soin qu'on met à les entretenir, dans un pays où rien n'est négligé que l'inutile, prouve que le luxe de leur architecture n'est plus en accord avec l'esprit de l'église moderne, et si j'osais m'exprimer ainsi, je dirais que les voûtes catholiques ne conviennent pas aux prédicateurs anglicans.

Je suis parti pour Newcastle à neuf heures du soir, voyageant la nuit sans regret, car la route de York à Durham, est, dit-on, fort ennuyeuse; il faisait jour à notre arrivée dans cette dernière ville. La position en est pittoresque, mais la ville même est triste comme toutes les résidences des évêques d'Angleterre; on dit proverbialement en anglais : « Triste comme un évêché. » Je me suis fort diverti toute la nuit; la voiture était comble, et un de nos compagnons de voyage, qui se

trouvait dans un accès de gaîté, a dit tant de folies à une jeune dame qu'il ne voyait pas, il lui a débité tant de choses ridicules, mais qui prouvaient toujours qu'il s'occupait d'elle, qu'elle avait de la bienveillance pour lui avant de l'avoir vu. La plaisanterie qui nous a le plus fait rire, était de s'amuser à faire faire par chaque voyageur, le portrait de ses compagnons, qu'il ne voyait ni ne connaissait, mais dont il fallait deviner l'âge, la figure, la physionomie, le caractère, d'après le son de leur voix, et d'après leur manière de parler. L'inconnu fit un portrait fort plaisant de la jeune dame, qui parlait toujours; mais ce qu'il y eut de plus amusant, c'est qu'au lever du soleil nous découvrîmes qu'il était assez ressemblant. C'est une petite personne entre la jeunesse et l'âge mûr, entre la petite bourgeoisie et la *gentry*, entre la coquetterie et la galanterie, et qui se maintient dans cette région mitoyenne, par un mélange de bavardage, de minauderies équivoques, et de pruderie vulgaire. Il est rare d'entendre des conversations un peu animées dans les diligences anglaises; et, sans la rencontre de cette belle dame, nous aurions

passé la nuit fort sérieusement. Elle allait rejoindre *son mari* à Newcastle, où nous devions la quitter pour ne la revoir jamais. Près de la fin du voyage, on voyait ses yeux se tourner vers son jeune compatriote, et s'attendrir à chaque tour de roue ; sa voix s'adoucissait, et je triomphais en voyant une de ces sévères beautés anglaises perdre son indifférence affectée comme on quitte un schall, et s'enflammer avec la vivacité d'une Italienne.

Enfin nous avons aperçu le mari anglais, il venait au devant de sa respectable moitié, qu'il embrassa avec toute la sécurité d'un homme dont les droits sont garantis par les lois dans un pays où elles s'exécutent en conscience. Aussitôt la dame, reprenant le maintien anglais, perdit *le naturel italien*, et redevint froide, roide, modeste, prude et affectée, autant qu'aucune autre femme de son pays. Elle nous quitta sans jeter un seul regard sur nous ; et m'enveloppant dans mon manteau, je pris le chemin de l'auberge, par un vent glacial, sous un ciel nébuleux qui fait dire à tout le monde ici, le 16 août : voilà un bien beau temps pour la *saison*.

A peine fus-je seul dans ma chambre, qu'un souvenir moins agréable que les plaisanteries de la nuit, vint troubler ma gaîté; plusieurs détours imprévus et beaucoup de séjours, avaient tellement allongé mon voyage, que j'avais découvert à York qu'il me restait tout juste assez d'argent pour arriver à Newcastle. Je n'avais de lettres de crédit que pour Edimbourg, et si j'avais pris tant de part à la conversation de la nuit, c'était pour me distraire de mes tristes pensées, car l'inquiétude est pour moi une espèce d'ivresse. J'étais à compter les deux ou trois shillings qui me restaient, et je cherchais, sans beaucoup d'espérance, les moyens de sortir d'embarras. Faut-il écrire à Edimbourg, mais quel retard! Faut-il aller chez un banquier et lui demander de l'argent ici sur une lettre de crédit pour Edimbourg? Avant d'avoir arrêté aucun plan, je vois entrer un *Gentleman* que je reconnais pour *le digne époux de la dame de la nuit.* Il me dit qu'il vient d'apprendre par sa femme que *deux* étrangers distingués sont arrivés à Newcastle, pour en voir les curiosités, et qu'il vient nous proposer de nous servir de

guide. Sans attendre ma réponse, il m'engage à prendre la poste pour aller voir les mines de charbon. Je remercie beaucoup l'obligeant mari, en lui disant que je suis forcé de renoncer au plaisir qu'il me propose. Il me demande alors si ce n'était pas uniquement par curiosité que j'étais venu à Newcastle. Je réponds qu'à la vérité je voyageais pour voir le pays, mais qu'ayant mal calculé les frais de ma route, il ne me restait tout juste que ce qu'il me fallait pour arriver à Edimbourg, en partant à l'instant même (c'était me vanter). Aussitôt dix louis tirés de la poche du mari breton me sont présentés. Je les accepte, promettant de les renvoyer d'Edimbourg, et j'appelle l'inconnu qui me valait cette protection, et dont l'amour-propre dut être plus flatté que le mien de *la bonhomie* de son compatriote. Il me parut charmé de consacrer un jour à cette espèce d'aventure. Nous partîmes pour les mines avec notre *cicerone*, qui nous a ramenés dîner chez lui; et mon compagnon y retourne encore ce soir, prétendant que la bienséance l'oblige à aller remercier la femme de la politesse du mari. Cette scène n'est-elle

pas digne du vaudeville? Mais voici qui tombe dans le mélodrame.

C'est aux mines de charbon de Newcastle qu'on emploie ces fameux chariots à vapeur, qui descendent et remontent comme par enchantement, une pente de sept quarts de lieues. J'en ai vu un tout chargé partir seul, et je suis resté stupéfait d'étonnement. Je ne m'accoutume pas à ces machines qui ont de l'ame; et j'étais tenté de saluer celle-ci, comme quelque personnage mystérieux, qui voyage *incognito*. Tout est extraordinaire dans ce séjour : les amas de charbon qu'on voit brûler jour et nuit dans la campagne, donnent à toute la contrée l'aspect d'une plaine volcanique; c'est au commerce, ce n'est pas à la nature que ce pays doit les grands traits de sa physionomie; les hommes noirs que l'on rencontre sur de petits chars qui s'avancent dans tous les sens, sans qu'on voie comment ils marchent, ressemblent à des légions d'esprits infernaux, et les triples rangs d'ornières de fer qui maintiennent l'ordre parmi cette fourmilière de mécaniques intelligentes, paraissent autant de routes ouvertes pour communiquer avec l'empire des

ténèbres. On arrive enfin à l'entrée de la mine qui est l'ouverture d'un puits de mille pieds de profondeur.

Après s'être affublé du costume de mineur, uniforme requis pour se présenter à la cour infernale, on entre dans un panier suspendu au-dessus de cet abîme dont l'obscurité effraie l'imagination. On se tient debout dans cette corbeille dont les bords ne vous vont qu'à la moitié du corps, et l'on s'accroche comme on peut à la chaîne qui vous supporte au-dessus du puits. Arrêtez-vous un moment, pour me voir en équilibre sur cette frêle machine, avec l'inconnu de la nuit, et un mineur qui s'était placé en troisième dans notre panier; quant au mari obligeant, il avait refusé de nous accompagner sous terre. Etourdis de notre hardiesse, nous nous sentions vaciller au-dessus de l'abîme, et je disais tout bas à mon compagnon, que peut-être le mari jaloux avait pris ce moyen détourné de se débarrasser et de se venger de nous, quand un bruit de roues et de chaînes se fait entendre sur nos têtes; en même temps, nous nous sentons tomber avec la promptitude de l'éclair. Il me semble que désormais j'éprouverai cette sen-

sation quand je voudrai m'endormir. Je ne savais pas que c'était la machine à vapeur qui nous faisait descendre si vite, et pendant deux secondes mes cheveux se sont dressés sur ma tête, parce que la rapidité inattendue de notre chute me paraissait l'effet de quelqu'accident qui ne pouvait manquer de devenir funeste. Je me rassurai bientôt, en voyant notre mineur tranquille; mais nous descendions toujours comme une pierre qui tombe, et je me figurais que, si nous continuions à nous enfoncer avec la même violence, nous serions brisés au bas du puits.

Nous traversions des zones d'air froid, comme les vents qui s'élèvent sur les glaciers, tandis que d'autres courans étaient brûlans, comme les vapeurs de l'eau bouillante. Par momens, nous entendions de l'eau couler près de nous, et nous nous sentions inondés de grosses gouttes de pluie qui ruisselaient le long des murs. On m'a dit depuis que cette eau qui découle souvent des parois de la mine, est retirée du fond par une machine à vapeur. Je voudrais appeler cette puissance invisible, l'ame de l'Angleterre, car tout s'y meut, tout s'y fait par elle. Notre *chute* a

duré *deux minutes et demie*, et c'est bien long. Nous éprouvions des secousses après lesquelles nous nous sentions enfoncer plus vite ; enfin, nous nous sommes ralentis, et nous avons atteint le fond du puits à mille pieds sous terre, sans accident, mais non sans quelqu'émotion.

Mon compagnon d'aventure, entièrement exempt de cette espèce d'amour-propre qui produit les *rodomontades*, m'a avoué depuis qu'au moment d'entrer dans le panier, il aurait reculé, s'il eût été seul, et qu'il attendait avec anxiété que je montrasse aussi quelqu'hésitation pour m'engager à abandonner l'entreprise. Cette confidence m'a fait sourire. La bonne foi qu'elle révèle est bien préférable aux gasconnades convenues qui, trop souvent, en France, rendent la société des hommes insipide et fatigante. Le décousu de la vérité intéresse plus que l'arrangement théâtral des qualités artificielles, même les plus brillantes. Ce seul mot, si naturel, prononcé par un homme que je ne connais que depuis hier, m'a bien disposé pour lui, tandis qu'une phrase à effet, loin de m'éblouir, ne m'aurait causé que de la gêne mêlée de pitié. En général, l'erreur des sots,

c'est de prendre les autres pour des bêtes; de là vient qu'ils cherchent si souvent dans l'affectation un moyen de succès. Je suis très-disposé à croire à l'amour du danger, mais je crois aussi que ce sentiment, comme tous ceux qui ne sont point vulgaires, porte avec lui sa pudeur, et que les hommes qui l'éprouvent le plus vivement sont ceux qui en parlent le moins.

Nous avons été reçus avec empressement par le singulier peuple qui nous attendait au fond de ces régions obscures. La mine est vaste, et nous avons fait plus d'un quart de lieue dans une galerie spacieuse, avant d'arriver à l'endroit d'où les ouvriers tirent actuellement le charbon. De distance en distance nous rencontrions des lampes de gaz à peine assez lumineuses pour guider nos pas; la première chose qui frappa mes regards sur cette route souterraine, ce fut une porte exactement fermée. On m'inspira beaucoup de respect pour ses verroux, en me disant qu'elle était destinée à arrêter le mauvais air. Si ce gaz s'introduisait dans la galerie, il prendrait feu à la première lampe qu'il rencontrerait, et consumerait la mine entière avec tous les

mineurs. De distance en distance nous apercevions des espèces de ronds-points ou d'élargissemens formés sur les côtés de la galerie. Tout à coup, on nous arrête dans une de ces demi-lunes pour laisser passer un tonnerre roulant que nous avions entendu gronder de très-loin, et qui s'approchait rapidement, sans que nous pussions deviner ce qui produisait un bruit si extraordinaire. Enfin, avec un étonnement difficile à exprimer, je vois défiler des chevaux traînant *au grand trot*, un convoi de chars pareils à ceux que nous avions laissés sur terre. Ils voituraient rapidement des hommes, ou plutôt des ombres, qui s'en allaient chercher le charbon à l'extrémité de la galerie, pour l'apporter, du même train, au bas du puits par lequel on le hisse jusque chez les vivans, au moyen du même panier qui avait servi à nous descendre dans le fond du souterrain. Entr'autres singularités, on y trouve des familles de chevaux qui vivent là depuis douze ans, sans en être jamais sorties; les hommes n'y couchent pas, de crainte d'être asphyxiés. J'ai visité l'écurie de ces chevaux infernaux, et j'ai vu leur abreuvoir toujours rempli d'eau, au moyen d'un conduit

de plomb. Il y a un endroit où la mine passe sous une rivière, et d'où l'on entend couler l'eau au-dessus de sa tête. Toutes ces merveilles, aussi singulières aux yeux du poète, qu'à ceux du simple curieux, avaient produit sur mon imagination une impression qu'il ne m'est pas donné de rendre de mémoire.

J'ai traversé cette nation ténébreuse, toujours inquiété par le passage brusque des chevaux, frappé de la crainte du mauvais air, étouffé par la pesanteur de celui que je respirais et qu'on appelait bon, parce qu'il y en a de pire. Je ne pouvais m'accoutumer au son de voix sépulcral des hommes noirs que je rencontrais; ils chantaient des airs de mineurs, et leur figure était extraordinaire aussi bien que celle des enfans et des ânes qui les accompagnaient. J'avais oublié de faire mention de ces derniers hôtes de la mine, qui ne m'y semblaient pas moins dépaysés que les humains.

Après une heure de marche dans des galeries souvent trop basses pour s'y tenir debout, après avoir été presque suffoqués par un air méphitique et avoir vu avec une profonde pitié des hommes à demi nus piocher le char-

bon à l'extrémité de la mine, nous avons regagné le bas du puits, seul chemin par lequel nous pouvions retrouver la terre et le ciel.

Mais, selon le proverbe chinois, quand on a dix pas à faire, les neuf premiers ne comptent que pour un. Arrivés à cette place d'où nous devions remonter comme nous étions descendus, il a fallu attendre, inondés de pluie, qu'on eût *précipité* jusqu'à nous, une nouvelle victime dévouée pour toujours aux travaux de ce Tartare des vivans. Cette pauvre bête, d'aussi loin que j'ai pu l'apercevoir, ne m'a paru d'abord qu'un petit chien, mais elle grossissait à mes yeux en s'éloignant de l'ouverture du puits, et quand elle fut près d'en atteindre le fond, je reconnus un bel et bon cheval garrotté de tous ses membres par des cordes, et qui gémissait piteusement en se voyant enterré vif.

Malgré la pitié que nous inspirait ce malheureux animal, il a fallu l'abandonner et songer à nous tirer nous-mêmes des ténèbres où nous le laissions plongé pour toujours. Le retour est plus désagréable que la descente, car la direction du mouvement qui est tout aussi rapide dans ce sens que dans l'autre,

vous exposerait à avoir la tête brisée contre les rochers, si le panier, en remontant, ne suivait pas une ligne parfaitement droite. A six pieds du point de départ, j'ai manqué d'équilibre; nous étions enlevés vers la terre avec une vélocité extrême, et l'effort que j'ai fait pour me remettre debout dans le panier en m'attachant de toutes mes forces à la chaîne qui le portait, a donné un faux mouvement à toute la machine, qui, du bas jusqu'en haut, n'a plus fait que battre contre les murs. Le mineur avait soin de nous faire courber la tête vers le milieu de la corbeille, et il la garantissait avec ses bras; dans cette position pénible, il se croyait obligé, pour nous rassurer, de nous répéter que *presque jamais la corde* ne cassait; mais que chaque fois que ce malheur si *rare* était arrivé, les hommes avaient péri; ce qui est facile à croire, quand on se représente la profondeur de la mine.

Mon compagnon de voyage m'a dit que de sa vie il n'avait éprouvé une plus grande joie qu'en revoyant le jour; c'est un moment admirable, mais j'étais trop étourdi pour en jouir! En revenant sur terre, nous avons été salués par le directeur de l'établissement qui

nous a fait de grands complimens sur notre sang-froid, et nous a assuré qu'il avait vu bien des étrangers descendre dans ses mines, mais que nul n'avait fait aussi bonne contenance que nous : j'ai conclu de cet éloge non mérité, que les actions ne sont pas un témoignage plus sûr que les paroles pour juger des sentimens humains.

Je ne m'attendais pas, ce matin, en commençant la journée, à la passer d'une manière *si héroïque*. Au reste, les dangers des mines de Newcastle n'existent que pour l'imagination ; les enfans des mineurs montent et descendent dans le puits, *sans panier*, et en se tenant seulement à la corde. Nous voici de retour à Newcastle où nous avons fait un long dîner chez *l'obligeant mari*. La femme nous a paru moins gaie chez elle que sur le grand chemin.

Lettre à ***

Falla, petit village à quatre lieues d'Edimbourg.

Je ne veux pas manquer de vous écrire dès ma première station en Ecosse. Mon esprit se réveille de l'espèce d'étourdissement que lui causaient en Angleterre les bruits fatigans de tant de mécaniques [1], et je renais à une nouvelle vie ! Avec quel battement de cœur j'ai atteint cette terre poétique où mon imagination m'entraînait depuis si longtemps ! Un climat froid, un pays triste et

1 Le voyageur ne pensait pas qu'en Ecosse, il allait trouver plus de manufactures qu'en aucune autre partie des Trois Royaumes.

nu ne me découragent pas, et le spectacle de la nature dans sa majestueuse indépendance suffit à tous mes désirs, surtout lorsque des noms poétiques, une histoire intéressante, une mythologie originale viennent mêler le prestige des souvenirs à celui de la solitude. Les sites fameux sont comme la physionomie des hommes célèbres : on ne les oublie jamais, quoique, sans la renommée attachée à leur nom, on ne les eût peut-être pas même remarqués. L'imagination est le flambeau de la mémoire !

Quand j'aperçois de loin les lignes irrégulières que dessinent sur le ciel les montagnes Ossianiques dont je vais parcourir les solitudes, je ne puis contenir mon impatience. Il me semble que je retrouve ma patrie en mettant le pied sur une terre, dont, grâce à Walter Scott, je connais si bien l'histoire et les habitans.

Toutes les émotions de ma jeunesse sont revenues agiter mon ame quand j'ai traversé la Tweed, petite rivière qui sépare l'Angleterre de l'Écosse. En contemplant ces eaux qui coulent tumultueusement dans un profond encaissement de rochers, je me

suis rappelé la première impression que j'avais éprouvée à mon entrée en Suisse, il y a dix ans, et j'ai senti que la pensée est la dernière chose qui vieillisse en nous. *Dans ce long enterrement qu'on appelle la vie* [1], c'est le corps qui va devant : le contraire serait le plus sage, car il vaudrait mieux que l'esprit mûrît le premier.

Je l'avoue, à la honte de mon intelligence, en Ecosse, tout m'attire, tout m'intéresse, tandis qu'en Angleterre, tout me repoussait, ou du moins, tout m'était étranger! Un des grands avantages des voyages, c'est qu'ils nous servent à fixer notre opinion sur nous-mêmes; le choix involontaire que nous faisons dans la multitude d'objets que la nature et les sociétés offrent à notre curiosité, est l'épreuve la plus sûre de nos facultés et de notre caractère.

Je suis ici dans une petite auberge isolée, au milieu d'une campagne vaste et déserte; mais je trouve dans ma chambre toutes les recherches de l'élégance anglaise.

Je viens d'aller voir coucher le soleil, sur

[1] Expression de M. de Saint-Martin

un coteau d'où l'on découvre le beau site d'Edimbourg, dont je ne suis plus qu'à quatre lieues! Il a fait froid, mais assez beau tout le jour.

Extraits du Journal et de diverses Lettres.

Edimbourg, le 18 août 1822.

La route que j'ai suivie pour aller de Newcastle à Edimbourg, n'est pas celle qu'on prend ordinairement. J'ai laissé Berwick fort à droite pour traverser l'intérieur du pays, où l'on trouve quelques jolies vallées et des solitudes imposantes. Sur cette route, Edimbourg se voit de très-loin, et la mer et les montagnes qui l'environnent, rendent sa position singulièrement pittoresque. L'Angle-

terre n'est qu'un parc bien arrangé, où il semble que la même allée vous conduise vers la même maison, à travers le même gazon ombragé par les mêmes arbres, et où votre promenade peut se prolonger ainsi pendant deux ou trois cents lieues; mais en Ecosse, *le jardin* finit, et la campagne commence.

Il y a, jusqu'au milieu d'Edimbourg, une vallée profonde, dans l'enceinte de laquelle on a bâti une seconde ville, et sur cette ville basse, on a jeté un pont magnifique, d'où le voyageur est surpris d'apercevoir, au lieu d'une rivière, un amas de murailles et de toits bizarrement entassés les uns sur les autres. Dans les quartiers les plus anciens, on voit des maisons de quatorze étages, et leur élévation ajoute singulièrement à l'effet que produit l'aspect général de cette capitale. Edimbourg se compose de trois cités l'une sur l'autre : la basse et la haute, que les Ecossais appellent l'ancienne et la nouvelle, et le château, qui est lui-même une ville, et qui domine encore tout le reste. De magnifiques échappées de vue sur la campagne, la mer si près de la ville, qu'on croit, par une illusion d'optique, y voir aboutir plusieurs de ses

rues, enfin, des rochers qui viennent étaler leur nudité presque jusqu'au milieu des places pompeuses de la ville, et qui, par leur masse, leurs formes et leurs couleurs, semblent placés là pour rappeler l'indépendance de la nature aux hommes civilisés; voila ce qui rend Edimbourg, une des villes les plus curieuses de l'Europe. Peuplez ce théâtre d'hommes en costumes de sauvages, et qui se promènent au milieu d'une foule de petits messieurs et de belles dames, pareils aux gens qu'on rencontre tous les matins dans la rue de la Paix; et vous aurez l'idée de la capitale de l'Ecosse, depuis le séjour du roi. L'arrivée de ce prince n'a pas produit ici tout l'effet qu'on en pouvait attendre. Il se montre peu, et passe son temps à deux lieues de la ville où il semble ne venir que malgré lui.

Je dîne ce soir avec des Anglais francisés, et je passe la soirée, ou, comme on dit en anglais, *la nuit*, à un *rout*. Que verrai-je dans tout cela qui me paraisse nouveau? Les classes supérieures de la société ne vivent-elles pas de la même manière, d'un bout de l'Europe à l'autre? L'imagination n'aspire qu'à la va-

riété, mais le monde ne tend qu'à la monotonie. Sa frivolité est le principe de l'uniformité de ses lois; car, pour innover, il faudrait réfléchir, ou du moins, sentir vivement. Mais le monde n'est qu'un écho: il imite la vie, il ne l'a pas; et sa stérilité contagieuse fait disparaître dans les individus qu'il façonne, tout ce qui les rendait différens les uns des autres.

Cet empire de la bonne compagnie qui s'exerce d'abord sur les personnes, s'étend jusque sur les nations, et finit par effacer de dessus la terre les dernières traces d'originalité dont la nature avait marqué ses enfans. De là vient que, dans tous les pays, les classes inférieures sont les dépositaires des mœurs nationales. Le voyageur qui n'aurait observé en Europe que les salons, ne saurait pas chez quelles nations il a voyagé. Rendons grâce aux *gens du peuple*, car s'il n'existait plus que *des gens du monde*, l'univers serait bientôt transformé en un théâtre d'élégantes marionnettes qui parleraient toutes le même jargon; et les langues avec tout ce qu'elles représentent, tout ce qu'elles conservent, seraient englouties dans le tourbillon de la mode.

Un esprit curieux est bientôt las de ces caractères sans couleur, de ces hommes nivelés qui forment l'élite du monde civilisé, et il aspire à visiter des cabanes, quand ce ne serait que pour changer d'ennui.

J'ai été peu édifié ce matin de la conversation d'un des plus grands seigneurs de l'Angleterre; il désire surtout, qu'on lui trouve des manières françaises, il préfère Paris à tout, il joue le blasé, il parle de son pays avec dédain : sa grande prétention est de prononcer le français sans accent, et il nous paie nos complimens, par l'éloge détaillé des boulevards et de Tortoni. Après un long entretien sur la société de Paris, d'où je tâchais toujours de le ramener à Edimbourg, il a fini par me dire qu'aujourd'hui on trouvait moins de montagnards qu'autrefois, dans l'intérieur de l'Ecosse, parce que les grands propriétaires ont pris le parti d'envoyer leurs hommes en Amérique, pour les remplacer par des moutons. L'échange est lucratif, et d'ailleurs, a-t-il ajouté d'un ton léger et malin, *ce n'est que changer de bêtes!*

Quel mot à dire, même en riant, dans un pays si fier de sa liberté! Il est vrai que celui

qui l'a prononcé n'a jamais pensé qu'à copier le ridicule, quelque part et sous quelque forme qu'il se montre; il a réussi parfaitement, et sa *moisson européenne* a été abondante. Il n'aime pas la musique, et cependant il ne conçoit pas ce qu'on vient chercher en Ecosse, quand on pourrait passer *ses soirées aux Bouffons*. Il voit bien qu'en France on copie l'Angleterre, mais notre engouement même ne peut le réconcilier avec son pays, et il n'est occupé, chez lui, qu'à s'y faire prendre pour un *étranger*. Notez qu'il n'est plus jeune, et qu'il est à un fat ce qu'est une ruine à un palais.

Malgré tant de misères, il est d'une grande obligeance pour les Français *égarés dans ce désert d'Edimbourg;* et la noble hospitalité qu'il exerce à la campagne, rappelle des vertus qui n'appartiennent plus au temps présent. L'Angleterre vit sur un héritage qu'elle dissipe; les mœurs, qui sont le patrimoine des nations, n'y sont plus défendues que par les lois, et les lois deviennent bientôt impuissantes, lorsqu'elles luttent seules contre l'esprit d'innovation. Dans ce désordre croissant, il est difficile de prévoir ce que la

génération actuelle léguera à celle qui la suivra.

Il faut croire à l'existence d'une nation que je n'ai pas su voir et qui sauvera l'Angleterre. Le peuple anglais, ce peuple si fort, si fier, si éclairé, n'est pour moi *qu'un être abstrait;* je l'ai cherché vainement au milieu d'hommes pleins de petitesses, de préjugés et de ridicules; cependant il existe. L'attitude politique de l'Angleterre manifeste assez l'esprit d'une grande nation [1], et si je ne l'ai pas découverte, peut-être ne dois-je en accuser que moi, peut-être aussi, ce qu'il y a de mieux dans ce pays est-il le peuple marin; et celui-là, il faut le chercher dans le monde entier plutôt que dans sa patrie. C'est donc au temps que j'en appelle pour dévoiler les destinées de cette nation mystérieuse et introuvable chez elle, et pour justifier ou réfuter les craintes que m'inspire son avenir. L'état actuel de toute société est l'explication de son histoire; les nations vivent par le passé comme les arbres par leurs racines; et, quand on ne veut voir que le

1 Cette lettre est datée de 1822.

présent, on ne peut apprécier aucune société ; c'est pour elles que les temps se déroulent.

Edimbourg, ce 19 août.

Je ne me lasse pas de contempler l'aspect extraordinaire de cette ville; les peintres devraient venir à Edimbourg chercher des modèles de décorations de théâtre. Avec son pont, d'une hardiesse effrayante, jeté d'une ville à l'autre, par-dessus une troisième ville qui remplit le fond d'un ravin, avec ses rochers couronnés par d'imposantes forteresses ou d'élégans monumens, tels que le tombeau de Hume et la colonne de Nelson, cette cité est plus singulière qu'aucune de celles que j'aie jamais visitées.

Il m'est difficile de juger de l'aspect ordinaire de ses rues, car la foule qui en obstrue les trottoirs, depuis l'arrivée du roi, n'a

plus les habitudes écossaises, et la vie de cette population déplacée se passe en promenades, tantôt aux portes du palais d'Holyrhood, où le roi tient sa cour, tantôt sur le chemin de Dalkeith, où il loge. Il n'y a rien, à Edimbourg, d'assez grand pour sa suite. Les tentes blanches d'un camp, dispersées sur la croupe d'une montagne assez voisine de la ville, et que l'on aperçoit de ses principales rues, produisent dans le paysage un effet pittoresque, et le bizarre costume des chefs de Clan, suivis de leurs soldats montagnards, ou plutôt de leurs domestiques, ajoute à la singularité de ce tableau mouvant.

Malgré les prétentions nationales, l'habillement, dont les Ecossais sont si fiers, me paraît plus barbare que romain. Leurs petits tabliers et leurs genoux découverts les feraient prendre pour des sauvages retenus prisonniers en Europe. La figure de ceux que j'ai rencontrés jusqu'ici n'a rien de remarquable; cependant je ne crois pas qu'on ait choisi les moins distingués pour les envoyer à Edimbourg, dans cette occasion. Leur taille est petite, ils ont une physionomie intelli-

gente ; ils paraissent nerveux et agiles, mais leurs cheveux presque toujours roux, et leur air de saleté repoussent la curiosité qu'inspirait, au premier abord, leur brillant costume. Il faut voir ces montagnards chez eux; car, dans les rues d'Edimbourg, ils ont tout le désavantage d'un tableau sorti de son cadre.

Parmi les objets curieux qu'on a rassemblés ici, pendant le séjour du roi, je ne puis passer sous silence un ménage de Lapons, avec leurs rennes, leurs enfans, leurs tentes en peaux de bêtes, leurs traîneaux, leurs fourrures, et tous les ustensiles nécessaires à la vie dans leur climat.

Il y a un an que cette étrange famille a été amenée en Angleterre par M. Bullock, qui vit aux dépens de la curiosité du public. Le mari Lapon est petit et trapu, sa figure ressemble à celle des Basquirs; il a, comme eux, le teint cuivré, les pommettes des joues saillantes, et sa physionomie exprime la ruse et la dureté. La femme est exactement l'image de son mari; mais elle a l'air plus triste que lui, et la curiosité qu'elle inspire paraît l'importuner. Ils doivent bientôt retourner

chez eux, pour prendre possession du riche héritage de leurs parens, morts depuis leur absence; et, lorsqu'ils seront revenus au pôle, ils intéresseront sans doute leurs amis par le récit fabuleux de tout ce qu'ils auront vu sous cette *zone torride* de l'Ecosse, dont je parlerai, à Paris, comme de la Laponie.

Le mari, après s'être habillé devant nous comme pour aller à la chasse, s'est placé dans son traîneau, auquel il venait d'atteler une renne; et, dirigeant, à la manière de son pays, ce pittoresque équipage, il a parcouru plusieurs fois, devant nous, l'enceinte qui lui est assignée : c'est une grande salle tapissée de vues prises en Laponie, et où l'on a rassemblé tout ce qu'on a pu rapporter de ce pays.

Le site d'Edimbourg me paraît plus imposant chaque fois que je le découvre d'un côté nouveau. On a surnommé cette capitale l'Athènes du Nord, parce que sa position et même son aspect ont quelque rapport avec Athènes. Ces deux villes sont situées à la même distance de la mer, elles ont chacune une citadelle qui les domine, des montagnes

qui les avoisinent; mais la différence de la lumière qui les éclaire et des souvenirs que réveillent leurs noms rappelle bientôt toute la distance qui les sépare. Au lieu de ces débris de temples dont chaque colonne brisée, chaque pierre révèle au voyageur l'existence d'un peuple inspiré par le génie des arts, je ne trouve ici que des maisons assez modernes et sans goût, des monumens de la nature, des rochers encore bruts. Le ciel d'Edimbourg m'a paru plus beau que celui de Londres, parce que l'air plus froid y est moins chargé de fumée; cependant mes regards cherchent en vain dans la campagne ces plans distincts, ces brillans horizons des pays méridionaux, ces lointains vaporeux, mais dont toutes les lignes parfaitement pures se dessinent sur un ciel de feu. Les sombres montagnes d'Ecosse, avec leurs sommets perdus dans les brouillards, m'apparaissent à l'horizon comme un portique de nuages, et je me retrouve bien loin de la Grèce dans le vestibule du palais de quelque héros d'Ossian. Néanmoins cette poésie du Nord, si forte, si originale, si près de la nature qui l'a inspirée, a, comme tout ce qui est vrai, un charme particulier; et, en

visitant les lieux chantés par le Barde, je ne regrette aucune contrée de la terre : je trouve assez de gloire à celle que je parcours pour mériter toute mon attention.

Lettre à ***.

Edimbourg, ce 28 août.

Comme toute autre passion, les voyages sont un plaisir que la réflexion détruit et que l'habitude émousse. Je m'attriste dès que je cesse de m'étourdir, et je sens que la variété à laquelle j'aspirais en parcourant le monde, est encore moins difficile à trouver chez soi que l'amitié chez les étrangers ! Pourtant, qu'est-ce que la vie, sans un intérêt de cœur ? L'imagination nous persuade que nous aimons le changement ; mais si nous écoutions des be-

soins plus intimes, nous sentirions que c'est de la constance qu'il faut à notre ame. Cependant, possédés par je ne sais quelle erreur, nous nous efforçons *de varier* nos plaisirs au lieu d'éteindre en nous cette soif de nouveauté, maladie incurable, quand on veut la traiter par le mouvement physique. Plus je vois le monde, plus je reconnais qu'il n'y a rien de neuf sur la terre pour un cœur vide. L'amour, qu'il ait Dieu ou même la créature pour objet, l'amour seul fait couler pour nous l'inépuisable source de la jeunesse et de la variété : avec lui, les scènes de l'existence nous paraissent toujours nouvelles : il entretient dans l'ame la puissance de créer qui nous fait trouver le monde plein de vie comme notre cœur; car, quelqu'effort de raison et d'impartialité que nous fassions, nous ne verrons jamais dans l'univers que le reflet de ce qui est en nous-mêmes.

J'ai beau fuir la France, je retrouve ici une députation des salons de Paris. M^me^ de ***, M. de ***, sont pour moi d'une bonté parfaite. M^me^ de *** qui est un des modèles de la grâce et de l'esprit français *modernisé*, me traite avec une *cordialité* (ce mot est le seul

propre pour exprimer les rapports des Français qui se rencontrent si loin de chez eux); elle me traite avec une *cordialité* que je ne saurais assez reconnaître, mais la société où elle m'entraîne me fatigue : des dîners de cinq heures, des bals, des soirées, toilette sur toilette, et chaque jour semblable à la veille! est-ce là ce que j'étais venu chercher si loin?

On me dit qu'il faut voir les gens du pays où l'on est, et que ceux chez lesquels on me mène sont des plus distingués de la ville ; je me soumets par raison, et je bâille par instinct!

Je me sens vieilli pour les voyages, et cette découverte m'attriste. Je ne suffis plus à l'activité nécessaire pour exploiter un pays nouveau. Tant de connaissances à faire effraient ma paresse : j'ai perdu la fraîcheur de l'imagination avec la fleur de la jeunesse, et je ne puis m'empêcher de me comparer à ces vieilles voitures qui roulent mal, pour être restées trop long-temps sous la remise. Ah oui, je suis bien vieux aujourd'hui!!..... Mais dans deux heures j'irai au bal! *la conscience d'étranger* ne permet ni refus, ni repos; il faut suffire, il faut répondre à tout, et se soumettre au plaisir comme à un devoir.

En cela, les Anglais sont toujours voyageurs. Ils ne se demandent jamais s'ils s'amuseront quelque part ; *on y va : donc j'irai!* telle est la règle de leur vie. Ils ont à la campagne une existence royale, mais leur temps s'y passe dans une agitation oisive qui me paraît réunir tous les genres d'inconvéniens : des courses de chevaux, des chasses, des bals, des visites, des toilettes, des dîners sans fin ; rien pour l'esprit ; et, malgré ce continuel mouvement, ils parviennent à peine à soulever un instant le poids de l'ennui qui accable tout ce qui respire l'air de leur triste pays! La facilité de la vie en France et la douceur du climat nous gâtent pour tout autre séjour. Ce n'est vraiment que dans notre heureux pays qu'on jouit du libre exercice de ses facultés : la société vous y impose moins de gêne et vous y procure plus de plaisir qu'ailleurs ; on dirait que la civilisation n'y a rien coûté!

Ce n'est pas que chez nos voisins on ne trouve de l'esprit et beaucoup. Mais il est *en cage ;* chez les Français, ce qu'il y en a, est continuellement en activité. La pensée de chacun est le bien de tous ; tous l'éveillent, l'excitent, l'aiguisent, la modifient ; elle réa-

git sur tous, et tous l'apprécient : l'esprit circule parmi nous comme l'argent en Angleterre; et c'est ce qui rend, même encore aujourd'hui, la société de France si supérieure à celle de tous les autres pays.

Sur la foi des vieux romans, je croyais trouver en Angleterre de ces caractères qui *se permettent l'originalité*, et même qui l'affectent, mais jusqu'à présent, tous les hommes que j'y ai vus, m'ont paru se ressembler comme les maisons. Ici l'indépendance même a ses règles : autant vaudrait de la soumission. L'esprit frondeur a ses routes toutes tracées; et, quelque parti qu'on prenne dans la vie, on y trouvera un chemin dessiné par d'inévitables jalons, pour vous conduire à une place préparée d'avance.

En vain je m'efforce d'admirer les avantages politiques d'un ordre de choses où la *sagesse* publique a tout prévu. Quand on pense à la roideur, à la gêne qui résulte d'une si parfaite régularité, d'un rapport si intime entre les caractères et les institutions, la peur de mourir d'ennui s'empare de l'imagination, et l'on voudrait se boucher les yeux et les oreilles pour fuir le spleen. A force d'indus-

trie, de richesses, de vertus publiques, on peut dire que les Anglais sont *heureux à se pendre*. Ils sont tellement encadrés, casés, serrés dans cette superbe machine qu'ils appellent leur constitution, qu'ils me paraissent plus réellement esclaves, malgré leur orgueil politique, que les nations les plus éloignées de toutes prétentions à la liberté.

Il suffit de voir par quels hommes le monde est gouverné pour croire en Dieu. Tout gouvernement est théocratique malgré lui, et le gouvernement représentatif plus qu'un autre, car c'est là surtout que les *choses* sont plus fortes que les *hommes*. Nos sages modernes emploient ce mot de *choses*, quand j'emploierais celui de Dieu; mais ce n'est qu'une dispute de mots, et nous nous entendons, quoique nous ne nous accordions pas.

On me propose de me faire inviter à une tournée de château; j'irais chez lady ***, chez la marquise de ***, chez M. de ***, chez le duc de *** et chez beaucoup d'autres encore; mais, quand on a fait une seule visite semblable, on a appris, et même dit tout ce qu'on apprendrait et dirait dans les autres. On ne m'accusera pas de prendre mes

idées aristocratiques pour guides dans ce voyage, car je suis bien plus curieux des chaumières que des palais.

Lettre à ***.

Edimbourg, ce 21 août 1822.

Je me serais passé volontiers de l'avantage de me trouver à Edimbourg en même temps que le roi. Sa présence attire une foule innombrable de gens bien moins amusans qu'incommodes. Les voitures, les auberges, les spectacles, les établissemens publics sont encombrés d'étrangers; et, hors quelques centaines de montagnards vêtus *à l'antique*, il n'y a pas, dans tout ce monde, une figure qu'on sera bien aise d'avoir vue.

Mme de *** est charmante; elle mettrait ici l'esprit français à la mode, si la mode se doutait de ce que c'est que l'esprit. Elle s'a-

muse de tout, et s'en moque encore mieux ; mais on le lui rend ; si elle se persuade qu'elle a du succès, c'est pour elle, du moins, comme si elle en avait. Elle brusque tout le monde ; et, par des boutades mesurées avec coquetterie, elle fait sourire souvent les graves Bretons. Ce combat de la vivacité française, contre l'impassibilité des hommes du Nord, est assez curieux à observer.

On est si indifférent dans ce pays à l'opinion des étrangers, qu'on leur laisse croire qu'ils plaisent pour peu qu'ils soient disposés à se faire illusion ; et l'on y exerce une hospitalité dédaigneuse, à laquelle des voyageurs un peu fiers devraient, ce me semble, préférer l'exclusion. J'ai été invité hier à un bal pour y voir *danser roidement* des contredanses françaises, car les danses anglaises sont bannies de la bonne compagnie. Toutes les femmes avaient été le matin à la cour, dans le palais de Marie Stuart; et elles avaient conservé sur la tête un *baldaquin* de dix-sept plumes au plus, et de neuf au moins, qui faisaient une coiffure haute en tout de dix-huit pouces. Quand on voit toutes ces figures orgueilleusement *mal fagotées*, sau-

ter avec un sérieux glacial, et observer dans *l'ioresse* du plaisir, un silence imperturbable, on oublie qu'on est au bal, et l'on croit assister au traitement d'une maladie d'esprit dans quelque magnifique maison de santé. Après m'avoir *invité* à cette fête, on m'a fait payer vingt francs à la porte du bal. C'est l'usage!

Je reviens d'Holyrhood, palais des Stuarts. Derrière la chambre à coucher de Marie, on m'a montré les traces du sang de Rizzio; et dans le cabinet où ils soupaient ensemble, au moment où ils furent surpris par Darnley, des lambeaux de tapisseries pendent encore le long des murs; la chambre est telle que la reine l'a laissée. On dirait après trois siècles qu'elle vient d'en sortir; on y a conservé ses meubles, les couvertures de son lit, un voile, des étoffes brodées de sa main! Le cœur se serre quand on pense à cette tragédie, et qu'on voit quels témoins de ces scènes sanglantes ont été épargnés par le temps: quelques parures, quelques meubles, tandis que le nom des hommes à qui ils ont servi est peut-être effacé du livre de vie, comme il est oublié sur la terre.

Après avoir volé un morceau de la tapisse-

rie du cabinet de la reine, je me suis hâté de sortir de ce triste palais, dont le modeste ameublement ne donne pas une grande idée de la magnificence de la cour d'Ecosse, au seizième siècle. Je pars après-demain pour Glasgow, d'où j'irai à Inverness par Inverary ; ce sera la course la plus curieuse de mon voyage, car je traverserai ce fabuleux pays de montagnes si célèbres dans l'histoire d'Ecosse, et dont le nom seul inspire encore aujourd'hui aux habitans de la plaine, une sorte de terreur poétique [1].

1 Cette partie de l'Ecosse s'appelle : The Highlands, *le pays haut*..

Suite du Journal.

Edimbourg, ce 22 août 1822.

Aujourd'hui le roi s'est rendu en grande pompe du palais d'Holyrhood au château d'Edimbourg. Cette marche solennelle n'avait d'autre but que de donner un spectacle au peuple de la ville. Le cortége était composé de tous les chefs écossais dans leur sauvage magnificence et des grands officiers de la cour d'Angleterre revêtus de leurs costumes gothiques. Des archers représentaient l'ancienne garde des rois d'Ecosse; ils mar-

chaient précédés de hérauts tout couverts d'or; le duc d'Hamilton, grand maréchal héréditaire d'Ecosse, portant la couronne sur un coussin de velours, s'avançait à cheval immédiatement avant la voiture du roi, qui était suivie d'une foule d'hommes à pied, parmi lesquels on remarquait les francs-maçons des différentes loges d'Edimbourg, dans leur costume de cérémonie et avec leurs attributs symboliques; venaient ensuite les magistrats de la ville précédés d'un énorme chardon, emblème du royaume d'Ecosse, avec cette devise : « Wha daurs meddle wi me », *qui s'y frotte, s'y pique!* Enfin une multitude de troupes de toutes armes, montées sur des chevaux superbes, fermait la marche. La voiture du roi était entourée d'un groupe nombreux formé des plus grands seigneurs de l'Angleterre et de l'Ecosse, et ces derniers étaient accompagnés de leurs vassaux montagnards, dont on admirait le bizarre costume.

J'ai vu toute cette pompe chevaleresque entrer dans la cour de la forteresse d'Edimbourg; et, au moment où le roi passait sous le porche gothique, une musique

guerrière a fait retentir les sons de la marche « *God save the King.* » Je ne suis point Anglais, mais les émotions de la foule ont une force électrique, et tout ce qui produit l'unanimité de sentiment dans une multitude d'hommes, me fait verser des larmes. J'ai pleuré malgré moi en entendant des milliers de voix prononcer les paroles de cet air national qui retentissait dans les rues, sur les toits, et qu'on répétait jusque sur les tours les plus élevées. On eût dit que le ciel répondait à la terre par un écho d'enthousiasme. Les remparts, les tourelles, les créneaux, les toits de cette antique citadelle étaient couverts de soldats, dont les armes brillaient, dont les panaches flottaient au-dessus des lignes irrégulières, des rampes, des terrasses de l'édifice. Cette décoration vivante, se confondait avec les pierres du bâtiment, et rappelait les innombrables statues dont on ornait jadis les combles des châteaux les plus magnifiques. Cette foule pittoresque complétait le tableau qu'offrait le cortége du roi gravissant lentement le rocher sur lequel est bâtie la citadelle d'Edimbourg.

Il était facile, en contemplant cette pompe

romantique, de s'apercevoir que l'auteur d'*Ivanhoe* avait présidé à l'ordonnance de la fête; heureux de pouvoir une fois réaliser les fictions de sa poésie, il a fait jouer à Edimbourg, par le roi d'Angleterre assisté des grands des deux royaumes, une scène de ses romans historiques : c'était un moyen neuf pour les rendre vraisemblables.

Il y a en anglais un proverbe sur les brouillards d'Ecosse, qui tournent toujours en pluie; le proverbe a eu raison aujourd'hui; et, pour calmer notre admiration, nous avons reçu une très-forte ondée; mais cette contrariété n'a rien ôté à l'effet imposant de la pantomime de Walter Scott et du roi d'Angleterre : tout devient pompeux, dans une ville théâtrale comme Edimbourg. On assure, cependant, que le roi n'a pas été aussi content que nous de cette scène d'opéra, qu'on lui a fait exécuter dans la rue.

Edimbourg n'avait pas vu de roi depuis les Stuarts; mais l'arrivée de celui-ci a été fort attristée par la nouvelle de la mort de lord Castlereagh, qu'il a apprise en débarquant.

Pour finir la journée, j'ai été me faire

étouffer à la porte du spectacle; et, après trois quarts d'heure de lutte, contre une troupe d'hommes plus accoutumés que moi à boxer, je suis arrivé en nage et le corps tout meurtri, à une banquette d'où j'ai fort bien vu Kean, le plus grand acteur de l'Angleterre; mais pendant tout le commencement de la pièce, je n'ai pu penser qu'aux coups que j'avais reçus, aux cris barbares que j'avais entendus et aux gémissemens de quelques femmes plus faibles et moins furieuses que les autres.

On n'a pas d'idée de la foule, quand on ne l'a pas vue en Angleterre; dès qu'il s'agit de se passer les uns les autres, le flegme national fait place à une espèce de délire sauvage, et le corps du prochain paraît à un Anglais, et même à une Anglaise, un degré d'escalier tout aussi commode qu'une marche ordinaire.

On représentait *Le nouveau moyen de payer d'anciennes dettes*, par Massinger : c'est un de ces drames que les Anglais appellent comédie. Je n'ai commencé à l'écouter qu'au troisième acte, où le jeu de physionomie de Kean m'a assez frappé pour me faire oublier

la bataille de la porte. J'ai trouvé cette pièce extrêmement mauvaise : c'est un père trompé par sa fille, à laquelle il a la vanité de vouloir faire épouser un lord, tandis qu'elle est déjà mariée à un homme obscur. En apprenant ce secret, le pauvre père, dont le caractère violent est annoncé dès le commencement de la pièce, meurt sur la scène dans un accès de frénésie. Tous les degrés de cette horrible manie sont exprimés par Kean avec une grande supériorité de talent, mais avec une vérité repoussante.

Malgré les défauts de cet acteur, il me semble que les nôtres pourraient beaucoup gagner à l'observer; en général, les tragédiens anglais ont une extrême simplicité de gestes et le rare talent d'imiter avec vérité les passions violentes dans leurs effets les plus surprenans. Je suis forcé de l'avouer, Kean m'a profondément ému, quoique je n'aie de sa langue qu'une connaissance imparfaite. La simplicité de sa déclamation est frappante, et ce mérite est rare sur le théâtre anglais, où l'école de Kemble a introduit un chant ampoulé très-peu favorable aux grands effets tragiques. Le vrai talent de Kean consiste à

prendre la nature sur le fait, dans les momens où elle est le plus difficile à observer : ceux où les passions sont portées au dernier degré d'exaltation. Alors il produit toujours l'impression de la vérité, quoique le grand nombre des spectateurs ne puisse juger que par l'imagination de ce qu'il se complaît à représenter. On lui trouvera de nombreux défauts, mais les reproches qu'on lui fera tomberont sur le système dramatique des Anglais, plus que sur le talent particulier de cet acteur.

Ici on craint d'avoir à deviner, c'est le contraire chez nous, où le public aime à compléter les idées d'un auteur. C'est d'après cette différence de goût que la pièce de Massinger m'a paru si peu théâtrale. La colère dont le malheureux père finit par mourir, serait prolongée au-delà de toute mesure pour des spectateurs français, dont le cœur s'endurcit quand on veut le toucher trop fortement [1]. Le poète n'a varié ni les causes ni les effets de la fureur, et l'acteur n'a trouvé d'autre moyen de se tirer de cette situation

1 En 1822, les Français avaient encore leur goût.

monotone, qu'en outrant à la fin l'expression d'une passion toujours la même.

J'ai trouvé qu'il prodiguait le rire sardonique devenu par tradition une partie essentielle de la déclamation anglaise; mais ce moyen, qui peut produire quelquefois des effets prodigieux, devient ridicule, trivial et dégoûtant quand on l'emploie souvent.

Je resterai un jour de plus à Edimbourg pour voir, dans le rôle de *Cordelia*, M^me^ Henry Siddons, belle-fille de la fameuse actrice du même nom, et Kean dans le beau rôle du Roi Lear. Je pars après-demain pour Glasgow, bien heureux d'échapper aux bals, aux fêtes *et aux dîners* d'Edimbourg.

Hier j'ai perdu ma journée à table, j'avais été invité pour six heures et demie, et à sept, le maître de la maison n'était pas encore chez lui. Il est rentré enfin; on s'est mis à table à sept heures et demie précises, et nous y étions encore à onze. Je ne suis revenu chez moi, qu'à une heure du matin. C'était payer cher le plaisir de faire *un dîner anglais*.

Les femmes ne restent guère que deux heures à table. Au moment où elles se sont retirées, oubliant l'usage, j'ai voulu les

suivre, mais on s'est mis à rire, et la porte s'est impitoyablement fermée devant moi. Alors la tristesse m'a gagné, et l'idée que la fin de notre dîner allait durer encore deux autres heures, m'otait la force de supporter la pesanteur de chaque minute. Cette manière d'arranger sa soirée me devenant de plus en plus désagréable, je finis par tomber dans des accès de bâillemens que je réprimais avec des efforts tels, qu'ils me causèrent une vraie fièvre de nerfs. Il faut avoir senti une pareille souffrance, pour plaindre assez ceux qui l'éprouvent.

J'ai cru remarquer que les Anglais conservaient cette coutume barbare, comme leurs vieux habits de cour : par respect pour les anciens usages ; car ils ne s'amusent réellement pas plus que nous, après le départ des femmes. Hors les affaires du parlement, qui ne les intéressent guère que pendant les sessions, ils ont peu de sujets de conversation, et je voyais clairement que ceux qui n'aimaient pas le vin pour lui-même aspiraient, comme moi, au moment de la délivrance. *La fashion*, qui s'efforce de substituer les usages européens aux mœurs nationales, et

qui fait de si rapides progrès dans toutes les classes, ne laissera pas, sans doute, subsister long-temps, même chez les Ecossais, cet échantillon de la barbarie saxonne.

Suite du Journal.

Edimbourg, ce 23 août 1822.

Enfin, j'ai vu jouer un des chefs-d'œuvre de Shakespear ! Pour assister sans sourire ou sans s'indigner à la représentation d'une tragédie anglaise, il faut, je l'avoue, commencer par oublier nos principes de déclamation théâtrale, et jusqu'à notre système de poésie dramatique. Mais ce petit sacrifice accompli, nous pouvons nous promettre des émotions profondes et nouvelles ! Ce que nous appelons *noblesse tragique* se nomme ici manière et affectation ; cette dignité, cette égalité de style qui distingue nos chefs-d'œuvre dramatiques, nos gestes peu naturels, notre

chant ampoulé feraient sur le public de Londres un effet, dont notre orgueil serait peu flatté! Les Anglais nous trouvent guindés, nous les trouvons ignobles; peut-être ont-ils raison et n'avons-nous pas tort : mais tant que le grand procès des littératures nationales ne sera pas jugé irrévocablement, il nous est bien permis d'aller chez nos voisins, nous amuser, sans sacrilége, et nous instruire, sans apostasie! Ce qui charme toute une nation, devrait toujours nous inspirer un grand intérêt, ne fût-ce que de curiosité, et je ne crois pas qu'un homme de quelque pays, de quelqu'Ecole qu'il soit, pourvu qu'il ait de l'ame, puisse écouter Kean sans saisissement!

Dans la scène avec Cordelia, ce grand acteur m'a fait fondre en larmes avec toute la salle. Il revient d'un long égarement, et en retrouvant la raison, il dit à sa fille, d'un ton inimitable : *ne pleure pas;* c'est justement alors qu'on pleure..... Rien de plus pathétique que cette reconnaissance du père et de la seule de ses filles qui lui soit restée fidèle, quoiqu'elle ait été la seule maltraitée par lui.

Shakespear nous a montré dans le *Roi Lear*, un homme affaibli par l'âge, mais qui n'était

pas né avec un caractère faible ; ses infortunes tiennent à la condition humaine, plus qu'aux fautes de l'individu, et c'est ce qui rend cette pièce si théâtrale. Lear est malheureux, non comme un roi sans caractère, mais comme la vieillesse. Le poète qui ne sait pas réveiller en nous un sentiment de pitié universel par la peinture d'un malheur personnel, peut avoir beaucoup de mérite, mais il ne sera jamais sublime. Le génie tragique s'élève toujours aux généralités ; même lorsqu'il paraît se renfermer dans le cadre resserré de quelques événemens particuliers. Les personnages que Shakespear fait agir ne sont que des emblèmes, les circonstances qu'il invente que des apologues adaptés à son but, toujours profondément philosophique : la grande difficulté était d'y atteindre sans tomber dans la déclamation qui glace tout et change une action intéressante en une allégorie insipide.

La vérité historique et le naturel du style peuvent seuls faire éviter cet écueil ; mais en accordant à l'illusion théâtrale toute l'importance qu'elle doit avoir, et en reconnaissant qu'un des grands mérites de la scène est de s'approcher de la réalité, le poète, sous peine

d'abdiquer et de devenir gazetier en vers, doit conserver à toute composition dramatique, un caractère symbolique : sans symbole il n'y a point de véritable poésie. L'auteur d'*Athalie* avait reconnu cette vérité, celui de *Macbeth* ne l'ignorait pas, et tous deux l'ont manifestée en se soumettant chacun au goût de leur temps et aux préjugés de leur pays.

Quand le sort de Lear nous attendrit, ce n'est pas seulement sur un roi trahi par ses enfans que nous pleurons, c'est sur la fragilité des choses humaines, que le temps seul détruirait, à défaut d'autres ennemis.

Ne voit-on pas que Lear fut un homme courageux, lorsque, dans la dernière scène, il défend sa Cordelia, son enfant fidèle, contre des assassins envoyés par ses autres filles ? Le mouvement de tendresse qui lui rend en ce moment jusqu'à la force physique, répand une couleur nouvelle sur tout le rôle, et révèle à la fin de la pièce l'intention de l'auteur.

Dans la main de Shakespear, les personnages dramatiques sont des créatures dont le poète est la Providence : pour lui, le théâtre est un monde ; son génie en est le dieu. Chaque scène est un tableau pittoresque où

il nous présente en abrégé des résultats qu'un esprit moins poétique n'obtiendrait que par de longues méditations sur l'homme et sur l'histoire. Ses portraits ont toute la réalité de la nature : c'est la vie même, mais dont le côté mystique, toujours caché pour l'historien vulgaire, est dévoilé par le grand poète.

Derrière les événemens qui se jouent sur la scène de ce monde, il y a comme un second plan où s'appuient les décorations du théâtre, dont les effets paraissent inexplicables à qui ne connaît pas le principe secret du mouvement des machines. Le poète et le philosophe pénètrent chacun, par une route différente, dans cette région des causes cachées qui reste éternellement inconnue à l'observateur superficiel. Le don de dévoiler ces mystères fut accordé par la Providence à quelques génies privilégiés. Et quel poète a jamais eu plus que Shakespear cette lumière surnaturelle? Parmi les auteurs dramatiques, Shakespear est le premier des moralistes, je ne dirai pas qu'il soit le premier des poètes. Chez lui, le sentiment du vrai domine celui du beau; il a plus de profondeur d'esprit que de goût, et s'il conçoit toujours les passions comme elles sont,

il lui arrive souvent de ne pas trouver leur langage ; son style, quelquefois sublime, est en général au-dessous de ses conceptions, et rarement il s'affranchit des défauts de son siècle : les *concetti*, la recherche, la trivialité, l'abondance des paroles !

Mais si l'on est forcé de sourire et même quelquefois de bâiller à la représentation des pièces du tragique anglais, on ne peut s'empêcher d'y pleurer souvent, et l'on en sort toujours ému d'admiration ou de terreur, comme si l'on avait assisté à un des grands actes de justice que la Providence exerce de loin en loin dans ce monde.

Le public parisien vient de démentir formellement mon jugement sur le théâtre anglais. Les spectateurs de la Porte Saint-Martin ont décidé la question, sans appel, et maintenant, tout habitué des spectacles du boulevard est bien convaincu de notre supériorité dramatique et du peu d'avantage que nous pourrions retirer de la connaissance des chefs-d'œuvre de nos voisins. Mais la manière dont le public de Paris a traité les pauvres acteurs anglais, nous fera peu d'honneur en Europe, et j'espère pour la France qu'elle ne revendi-

quera pas un genre de patriotisme qui ressemble tant à de la barbarie. Pourquoi affecter le goût des lumières, si nous repoussons un moyen d'instruction facile et qui, assurément, n'était pas superflu? L'amour-propre, même le plus excusable, l'amour-propre national, est brutal, lorsqu'il n'est pas réprimé par quelque sentiment plus noble [1].

J'ai été moins content de Mme Henry Siddons que de Kean. Elle porte un nom fameux qu'elle soutient mal; elle est fort belle, mais elle ne parle pas, elle chante ou pleure; ses intonations ne sont jamais variées, elle déclame son rôle d'un son de voix agréable, qui devient insipide par la monotonie de son débit. Ce que j'admire dans la plupart des acteurs anglais, c'est leur jeu muet, qui me paraît fort supérieur à leur déclamation; je le préfère aussi à cette pantomime outrée qu'on applaudit sur notre scène; mais c'est assez nous occuper des rois de tragédie.

Revenons au roi véritable qui s'était chargé

1 Depuis l'époque où écrivait le voyageur, la France s'est justifiée de reste, par la manière dont les acteurs anglais ont été accueillis, et dont la mode a fait semblant de les apprécier à Paris.

ce matin de nous donner un spectacle aussi original qu'une pièce de Shakespear! ..... c'était une revue de toutes les troupes anglaises et écossaises.

On avait choisi pour le lieu de la scène, une plage encore tout humectée des flots de la mer à peine retirée, et le roi, dans sa calèche, a pris possession de la grève, à l'instant où la vague venait de l'abandonner. Là, j'ai vu s'embarrasser dans un sable profond les plus grands seigneurs de l'Ecosse, qui portaient avec un malaise comique le costume de leurs ancêtres, dans toute la rigueur nationale; car les Ecossais n'entendraient pas raillerie sur la moindre innovation en ce genre, et ce qui serait *indispensable* partout ailleurs pour être habillé, est précisément ce qui paraîtrait *inconvenant* ici. Ces mêmes *Dandies* que j'avais laissés à Londres, minaudant sur les trottoirs de Bond-street, s'enfonçaient gauchement dans un sable vaseux, et maudissaient l'honneur de commander l'exercice à quelques vassaux *sans-culottes*, orgueilleux descendans des Pictes! La distance est grande de Hyde-Park au golfe de Leith! Je n'ai pu m'empêcher d'éclater de rire en voyant com-

bien les airs et les grimaces des élégans de Londres sont ridicules sous le bonnet, le manteau et le jupon *soi-disant romains* des fiers Ecossais! Hors cet épisode burlesque joué par les Lords ***, cette revue de Porto-Bello m'a paru aussi ennuyeuse qu'une autre.

Cependant je dois dire que le duc d'Argyle et le jeune lord Francis Leveson Gower, fils du marquis de Stafford, portaient fort noblement leur beau costume, et que le mélange des couleurs les plus brillantes, la variété des uniformes, la richesse des équipages, la beauté des chevaux, la pompe d'un jour pur, presqu'aussi rare dans ces contrées boréales que celle d'une cour, enfin, les lointains lumineux, la mer et les montagnes, qui servaient de cadre au tableau, formaient un spectacle dont l'ensemble me restera dans la mémoire comme une page de quelque poète romantique.

Lettre à ***.

Lanark, ce 24 août, 1822.

La petite ville de Lanark est située entre Edimbourg et Glasgow; j'ai choisi cette route à cause des cascades de la Clyde, célébrées par Ossian, et parce que je désirais aussi visiter l'établissement philantropique de M. Owen. Le commerce me poursuit, même sur cette terre poétique! La manufacture de coton de Lanark n'a rien d'Ossianique; mais ses dimensions prodigieuses, et le but dans lequel M. Owen l'a fondée, la rendent fort intéressante. Cette filature occupe et fait vivre deux mille ames. Il y a dans une des salles de M. Owen une telle

quantité de roues et de cordages, que le bruit de l'air, agité par cette forêt de mécaniques, égale celui de la cataracte de Schaffouse. En entrant dans cette galerie tonnante, notre guide nous avait avertis de l'impossibilité d'y faire entendre la parole humaine. Je ne l'avais pas cru; mais je n'ai pu supporter les déchiremens d'oreille que me causait cette tempête de coton, et j'ai fui ce curieux atelier, en accordant beaucoup d'estime à l'homme, qui a pu accoutumer sa tête à supporter tout ce bruit par charité.

Il y a, auprès des salles où travaillent les ouvriers, une école pour les enfans, mais je n'ai pu assister aux leçons parce qu'aujourd'hui les écoliers avaient congé. On leur enseigne, dit-on, les langues, l'histoire, la géographie, les mathématiques, *le chant*, *la danse*, mais on ne leur parle jamais de religion. Ils sont élevés sans culte, à ce qu'on assure! Peut-être se plaît-on à calomnier M. Owen; mais il y a tant de systèmes différens sur la manière de faire du bien aux hommes que je suis assez disposé à croire qu'on m'a dit vrai.

L'Angleterre est, de tous les pays, celui

où l'on réalise le plus facilement certaines théories qui, ailleurs, ne sortent pas des livres. Il semble que la vie matérielle y soit moins indépendante des caprices de la pensée humaine, et qu'ici *la volonté* imprime son caractère jusque sur des habitudes qui ne paraissent point, comme dans d'autres pays, abandonnées au hasard. Chez les Anglais, le monde pratique et le monde spéculatif tendent à se confondre; ce peuple s'est approché, plus qu'aucune nation de l'Europe moderne, d'une espèce d'unité politique, mais il n'a obtenu cet avantage apparent qu'aux dépens de la spiritualité : car, au lieu d'élever la terre au ciel, c'est le ciel qu'il rabaisse vers la terre; c'est le ciel qu'il soumet à toute la rigueur de sa logique et de ses calculs. L'homme actif y gagne, l'homme contemplatif y perd. Quant à moi, je m'accommoderais assez d'un peu moins de *conséquence* et d'un peu plus d'idéal; et j'aimerais mieux espérer, souffrir, rêver et prier ailleurs, que de ne manquer de rien chez M. Owen, à condition de n'y penser toute ma vie qu'au perfectionnement d'une bobine.

L'ame de l'homme manque d'air si on ne l'aide à s'ouvrir le ciel, et les esprits qui ne veulent s'occuper que de la vie pratique, me paraissent comme une troupe d'oiseaux qui ramperaient sur la terre, parce qu'ils seraient convenus de ne jamais déployer leurs ailes.

M. Owen, malgré tout ce que j'ai entendu reprocher à son système d'éducation, n'en est pas moins un des bienfaiteurs de son pays. Il a adopté plusieurs des idées de M. de Fellenberg, qui, lui-même, avait profité, à Hofwyl, d'une foule d'inventions anglaises. Dans l'école Bernoise, c'est l'agriculture qui domine; à Lanark, c'est l'industrie : mais, quelque jugement qu'on porte sur ces deux établissemens, on ne peut refuser une haute estime au zèle et aux efforts de leurs fondateurs. Un égal amour de l'humanité leur a donné une égale persévérance, et l'on peut dire qu'ils sont parvenus à fonder les *cloîtres de la philantropie*. C'est le seul nom qu'on puisse donner à ces maisons où la philosophie moderne rassemble les hommes pour leur bien-être matériel, et s'efforce de perfectionner la société civilisée, comme les

anciens couvens ont civilisé les peuples barbares.

Le temps est affreux, surtout depuis deux jours; la saison est trop avancée pour parcourir l'Ecosse. Il ne faut rester dans ce pays que du 15 juin au 1^er^ août. Mais si ce que j'en vois m'ôte l'envie d'y retourner, je croirai n'avoir pas perdu mon temps. Pour un esprit aussi *voyageur* que le mien, c'est beaucoup que d'en finir avec tout un pays.

Lettre à ***.

Glasgow, ce 25 août 1822.

L'EXACTITUDE avec laquelle on observe le dimanche en Angleterre, et surtout en Ecosse, paraît extraordinaire aux *simples* catholiques. Bien des choses qui, habituellement, ne sont que difficiles, deviennent impossibles ce jour-là ! Nous avons eu aujourd'hui un exemple frappant de ces entraves *sabattiques* imposées par les soi-disant ennemis de toutes superstitions à un peuple dont les mœurs et le caractère ne penchent déjà que trop vers un rigorisme peu éclairé.

On ne voit jamais rien en Angleterre ni en Ecosse, qu'avec des permissions; mais le di-

manche on n'a pas la permission de voir. Edifices publics, spectacles, jardins, cabinets de curiosités, galeries de tableaux, châteaux, palais, cabarets, tout est fermé à ce pauvre peuple, excepté les grands chemins et les mauvais lieux. Aussi est-ce pendant *ce saint* jour, si *scrupuleusement solennisé*, qu'il se commet le plus de vols et de mauvaises actions.

A Edimbourg, on vient d'arrêter deux hommes, pour avoir sifflé dans une rue le dimanche, et, à Glasgow, on a emprisonné un perruquier parce qu'il avait consenti à faire, ce même jour, la barbe à trois hommes! Grâce au zèle de cette police pieuse, on voit, tous les dimanches, le peuple, chassé des maisons par l'ennui, se répandre sur les trottoirs, comme si quelque calamité publique forçait les citoyens à quitter leurs foyers. Ce n'est pas seulement le travail lucratif que lui défendent ses docteurs, c'est la distraction, de quelque genre qu'elle soit. Ailleurs, aux jours de fête, si le peuple se porte en foule dans les lieux publics, c'est pour s'amuser; mais en Ecosse, on ne voit que des bandes de promeneurs, religieusement désœuvrés,

errer autour des villes et rentrer, à la fin d'un long jour de repos, bien heureux de penser, en retrouvant leurs maisons, que le travail y recommencera le lendemain. On a rendu le *délassement* si pénible, qu'il fait aimer la fatigue. Mais cette politique est de la duperie, c'est la sagesse des pédans qui se tourmentent toujours, parce qu'on ne peut éviter d'être souvent contrarié. Je ne puis m'empêcher de comparer cette prudence à celle d'un personnage que je n'ose nommer, que tous les petits enfans connaissent chez nous, et qui se cachait dans l'eau de peur de la pluie!

Une comparaison si noble me rappelle la conversation d'un marchand de vin, de Bordeaux, que j'ai rencontré sur un *stage*, en arrivant à Londres. Cet homme me disait plaisamment, dans son accent gascon : « Quel-» qu'avantageux qu'il soit d'être Anglais, » quand on fait le commerce, je ne voudrais » pas de la fortune du plus riche négociant » de Londres, pour passer tous les dimanches » de ma vie dans son pays. Le riche y est, ce » jour-là, aussi malheureux que le pauvre, » au lieu qu'à Paris c'est justement le con-

» traire. » Alors, je trouvais ce Gascon exagéré dans ses invectives, aujourd'hui je dis comme lui.

A Londres, par exemple, le samedi est un jour d'opéra, mais si le spectacle se prolonge jusqu'à minuit *une minute*, l'évêque fait baisser la toile devant le chanteur ou les danseuses, fût-ce pendant l'air le plus pathétique ou le ballet le plus charmant, et les spectateurs s'en vont apparemment pleins d'admiration pour cette ponctualité *pharisaïque*. L'évêque a grand soin aussi de fixer la longueur des jupes des danseuses, et décide gravement l'importante question du costume théâtral, comme un colonel arrête l'uniforme que doit porter son régiment.

Il y a certainement un amour de l'ordre respectable et touchant dans l'observance scrupuleuse des préceptes religieux; mais, si le Christ revenait au monde, ne dirait-il pas à cette nation si étrangère au sentiment des arts, et que la liberté publique a rendue si ennemie de toute liberté particulière : *La lettre tue et l'esprit vivifie?*

Je vous ai promis un nouvel exemple de la *pédanterie sabbatique* des Ecossais; le voici :

j'ai découvert ce matin que l'approche des cascades était un des plaisirs défendus chez eux le dimanche. La chute la plus fameuse de la Clyde, est celle appelée Cora-Linn, nom qu'elle tire du château de Cora, chanté par Ossian; on la voit ordinairement d'un jardin situé près de Lanark, village où nous avions couché; mais l'entrée de cette enceinte, trop profane pour être ouverte le dimanche à des chrétiens réformés, m'a été refusée, à moi-même, misérable idolâtre; et j'ai été forcé de faire deux lieues pour aller chercher un pont et m'approcher de la cataracte par l'autre rive du fleuve. Je me suis trouvé bien dédommagé de ma peine, par l'effet de la cascade vue de ce côté. Après toutes celles des Alpes et d'Italie, celle-ci m'a encore paru une des plus imposantes du monde, et par le site qui l'environne, et par l'énorme masse d'eau *s'écroulant*, pour ainsi dire, du haut d'un roc qui semble près de tomber avec les flots qui l'ébranlent. On aperçoit sur une des pointes de rochers qui dominent le fleuve, les restes du château de Cora, qui s'élèvent entre les aiguilles grisâtres d'une jeune forêt de pins. Ce nom

Ossianique est d'un effet magique, quand on l'entend répéter au bord d'un torrent. Mais on est affligé de trouver à côté de cette scène poétique, une habitation arrangée avec le goût mesquin des maisons modernes, et l'on s'indigne de descendre à la Cora-Linn par une petite allée tortillante bordée de bancs, qui rappellent le jardin de Mouceaux.

J'ai vu cette belle cascade dans un moment très-favorable, car les eaux de la Clyde avaient été considérablement grossies par les dernières pluies. Cette rivière est couleur de café, comme tous les torrens de l'Ecosse qui prennent leur source dans des tourbières. Des eaux teintes en brun rendraient les rivières ordinaires peu agréables, mais elles embellissent les cataractes. A voir ces flots si sombres tomber dans les précipices, on dirait qu'ils viennent de se frayer à l'instant même le passage à travers lequel ils s'élancent; la terreur se mêle à l'admiration, et l'on croit assister à quelqu'une de ces grandes catastrophes qui changent la face de la terre. Pour compléter ma description, je vais vous traduire quelques parties d'une lettre qu'un de mes amis m'écrivait en anglais, l'année

dernière, après avoir vu ces mêmes chutes de la Clyde : cette lettre m'avait frappé, et je l'ai apportée ici, où je viens de la relire avec encore plus de plaisir qu'à Paris : rappelez-vous que c'est un poète qui parle :

« Rien n'ébranle mon imagination, comme » le spectacle d'une grande force mise en » mouvement par un autre mobile que la vo- » lonté humaine : quand je pense que cette » puissance inexorable me pulvériserait, » qu'un pas me ferait subir irrévocablement » son aveugle action, j'ai peur de moi-même, » comme si je sentais qu'une curiosité ap- » prochant du vertige va me précipiter au- » delà du temps, et forcer mon esprit à » s'élancer d'avance au-devant d'un dieu qui » ne l'appelle pas! La force vivante de ce » dieu fascine mes yeux, entraîne irrésisti- » blement mon esprit, et me transporte en » présence de l'Eternité. Qui peut contempler » les grandes scènes de la création, sans un » pressentiment de la gloire et de la liberté » dont nous jouirons dans le sein du Créa- » teur? Tel est le mélange d'impressions di- » verses que j'ai éprouvées à la vue de cette » fameuse cascade! Je l'ai fuie avec effroi,

» puis j'y suis revenu rappelé par le plaisir » de la terreur, sentiment plus facile à faire » deviner, qu'à expliquer. Les poètes alle- » mands l'ont peint, et ils ont écrit des » pièces de vers tout entières pour exprimer » dans leur langage mystique, l'invincible » plaisir que l'homme éprouve à s'exposer » aux atteintes des élémens destructeurs. *Le* » *Roi Erl*, de Goëthe, *la Sirène*, et beau- » coup d'autres ballades célèbres sont au- » tant d'exemples du parti qu'on peut tirer » en poésie, du merveilleux naturel. Les » mystères dont l'homme est entouré sur la » terre, sont, pour ainsi dire, *une révélation* » *physique* qui dispose l'ame à la croyance » des choses occultes.

» Sans avoir l'imagination de Schiller ou » de Goëthe, de Burger ou de Werner, je » suis quelquefois assez heureux, pour accor- » der un instant mon ame avec le rhythme » secret de la nature, comme on monte une » lyre au ton d'une autre lyre. Alors ma vie » intérieure, telle qu'un écho fidèle, répond » à la vie universelle. J'oublie les heures, » le monde ; et, bercé entre des terreurs ima- » ginaires et des plaisirs réels, je voudrais

» laisser ma vie s'écouler comme l'eau du
» fleuve, comme le souffle du vent, comme
» les torrens de lumière dont le soleil inonde
» le ciel aux derniers adieux du jour.

» J'ai quelquefois éprouvé des impressions
» analogues, en observant le jeu des mons-
» trueuses machines inventées par l'industrie
» de mes contemporains. Mais la mécanique
» est une faible singerie de la création; c'est
» une nature sans poésie, ou, ce qui est la
» même chose, sans vie. Une ronce qui reste
» immobile, fleurit, mûrit, se reproduit sus-
» pendue en paix au-dessus d'une effrayante
» cataracte, une fleur inconnue qui accom-
» plit dans l'ombre sa mission de parfums et
» de grâce, et qui semble sourire au gouffre
» où elle ne tombe pas, parce que la main
» qui la fait pencher vers l'abîme, la retient
» aussi sur le bord du précipice, m'occupera
» l'esprit plus long-temps et d'une manière
» plus sérieuse, que toutes les usines du
» monde mercantile.

» Je n'étais pas né pour la société artifi-
» cielle des hommes, et tout ce que je lui
» accorde est pris sur mon naturel; mon ame,
» créée pour habiter une sainte solitude, se

» fatigue bientôt, même de ce que la vie » active produit de plus admirable, et le » temps que je dérobe à la contemplation religieuse me paraît perdu, parce qu'il n'est » pas employé d'après les vues particulières » de la Providence sur moi. »

Cette lettre perd du naturel en perdant la langue dans laquelle elle a été écrite; cependant, je crois qu'après l'avoir lue, vous éprouverez quelqu'intérêt pour l'homme à qui elle a été inspirée : un vif sentiment des beautés de la nature est un des liens les plus forts qui puisse unir les ames.

Suite du Journal.

Glasgow, ce 26 août.

Il y a deux êtres abstraits, invisibles, mystérieux, impossibles à atteindre, à contenir, à définir, et qui font pourtant toute la puissance politique et toute la supériorité commerciale de l'Angleterre : véritables Protées dont la force se fait sentir partout à la fois et ne peut être mesurée nulle part : c'est l'opinion publique et la vapeur.

Le paradoxe n'est ici qu'apparent : semblable au phénomène de la vie dans les corps organisés, le développement de ces deux pouvoirs également invisibles, bien que l'un soit moral et l'autre physique, constitue réellement la machine politique dont le jeu fait

aujourd'hui l'étonnement, l'envie et l'effroi du monde.

Je laisse les réflexions sur l'opinion publique, à ceux qui, voyageant moins rapidement que moi, ont plus le temps de la discerner et de l'interroger; et, me bornant, comme j'ai fait jusqu'ici, à décrire l'apparence des choses, je vais tâcher de faire comprendre jusqu'où va le pouvoir de la moins matérielle et de la plus magique de toutes : de la vapeur.

Quoique son action soit la même partout, la merveilleuse intelligence avec laquelle elle est répartie, en varie singulièrement les effets. Aujourd'hui, je l'ai vue, remplaçant un grand fleuve, donner le mouvement à l'une des principales fabriques d'étoffes de coton de Glasgow. Non seulement le coton y passe comme chez M. Owen, de l'état le plus grossier à celui d'un fil délié, mais, ce qui ne se voit pas à Lanark, il se change en une pièce de tissu prête à être imprimée. Ceci rappelle la plaisanterie de Walter Scott qui décrit quelque part une machine où l'on jette un ballot de coton qu'on voit ressortir à l'autre extrémité en chemises à jabot, toutes cousues, et prêtes à être portées.

Depuis long-temps je connaissais l'action

de la vapeur substituée à celle de l'eau pour mettre en mouvement des machines à filer ; mais ce que j'ignorais, c'est qu'on peut employer le même procédé pour les métiers à tisser. Dans ces machines vivantes, deux ressorts jouent le rôle des mains du tisserand, et font passer et repasser la navette avec une dextérité, une précision qui tient de la magie, aussi bien que la justesse du mouvement de toutes les autres mécaniques employées dans cette maison.

J'ai vu deux cent cinquante métiers, et par conséquent cinq cents mains artificielles travailler ensemble au quatrième étage de cet immense bâtiment. J'y ai vu aussi un nombre infini de dévidoirs, de métiers à filer, à carder, et les ateliers qui les contiennent étaient presque déserts : on y rencontrait à peine, de loin en loin, quelques jeunes filles, et fort peu d'hommes occupés seulement à *surveiller* les machines, pendant le travail qu'elles accomplissent en silence. L'homme n'est là que le surintendant des mécaniques : il erre tristement dans un désert qu'il a créé et où le mouvement et l'intelligence même ne prouvent plus la présence de la vie.

Quand à la fin je suis descendu dans les caves de l'édifice, et que j'y ai vu trois fours à charbon, dont la vapeur agite un balancier qu'on m'a montré, comme *l'unique* moteur de tant de mouvemens divers, toujours reproduits à quatre ou cinq étages d'une vaste maison, je suis resté immobile d'admiration; c'est par une si merveilleuse application de la science que les négocians de ce pays sont parvenus à économiser le temps et les frais de fabrication, au point d'encombrer le monde de marchandises, exemptes de toute concurrence, par leur perfection, et surtout par la modicité de leur prix.

Le grand balancier m'a particulièrement frappé, par sa simplicité : mobile du mouvement des innombrables mécaniques de tout cet établissement, il est mu lui-même immédiatement par les pistons d'une pompe dont la force équivaut à celle de cinquante chevaux. Cet immense pendule fait ensuite tourner une roue qui met en action des cylindres dont le mouvement de rotation, par le moyen de petites roues adaptées à leurs extrémités, se communique à d'autres grands cylindres, placés extérieurement le long des murs du

bâtiment, à la hauteur de chaque étage, et ce sont ces cylindres du dehors qui font mouvoir d'autres cylindres correspondans, placés dans l'intérieur de chaque atelier, et qui communiquent ainsi leur action aux milliers de rouages nécessaires pour donner la vie à tant de métiers : métiers à filer le coton, métiers à le dévider, métiers à tisser, et à mille autres usages, que je n'ai pu retenir ou que je n'ai pas eu le temps de me faire expliquer.

Cette description d'un mouvement, communiqué avec tant d'économie qu'il n'est jamais perdu ni interrompu, et dont l'ingénieuse distribution produit des résultats variés à l'infini, ne ressemble-t-elle pas à l'analyse physiologique de quelque être organisé? Aussi, quand on pénètre jusqu'au foyer d'où part la vie de ce petit univers, quand on descend dans le sanctuaire brûlant où s'imprime la première impulsion du mouvement général, on croit ouvrir le cœur de quelque animal monstrueux et interroger ses entrailles. Cette nature factice est la création du commerce.

L'histoire universelle de l'industrie se divise en deux époques distinctes : la première

est celle où les habitans de chaque contrée, travaillant sur les denrées que produit son sol, ou s'attachant particulièrement à perfectionner une seule branche d'industrie, le but du négociant est de rendre ses produits excellens, et d'acquérir une réputation de supériorité généralement reconnue. De cette espèce d'ambition industrielle il résulte des traditions locales; le monde s'habitue à recevoir toujours des mêmes pays, les productions d'élite, et à ne les estimer qu'autant qu'elles sont tirées des contrées renommées par-dessus toutes les autres pour leurs fabrications particulières. Ce privilége pourrait s'appeler une espèce *d'aristocratie marchande;* et c'est par de semblables préjugés que le moyen âge a vu des villes en possession exclusive de certains secrets nécessaires à la perfection de certaines marchandises. Ainsi, pendant long-temps, les glaces ne se faisaient qu'à Venise, et même, de nos jours, Lyon n'a pas encore été égalé pour la façon des étoffes de soie.

La seconde époque de l'industrie est celle où, par les progrès de la civilisation universelle, les barrières qui séparent les peuples

sont plus souvent franchies ; alors les échanges, entre les produits des différens sols et des diverses manufactures, se multipliant à l'infini, procurent, aux nations les plus éloignées l'une de l'autre, les moyens de se connaître, de se copier, de se perfectionner et de s'enrichir réciproquement. Grâce à ces fréquentes communications, les arts lucratifs n'ont bientôt plus de secrets ; le commerce devient universel, plus de monopole assuré, plus de prérogatives reconnues ; l'industrie n'a plus de mystères, plus de priviléges ; l'égalité, même l'égalité commerciale, s'établit partout. Les différences qui distinguaient entr'elles les productions de toutes les nations du monde, s'effacent de plus en plus ; et tout est nivelé, confondu dans la démocratie de la richesse.

Il résulte de cette *publicité industrielle* que ce n'est plus *la qualité* des produits, à peu près égale partout, mais *la modicité de leur prix* qui devient un moyen de préférence, un but d'émulation. Alors il s'établit dans tous les marchés de l'univers une concurrence au rabais que chaque nation civilisée peut espérer de soutenir, mais dont aucune ne doit se flatter de s'af-

franchir long-temps. A cette époque du commerce, les fabricans ne s'attachent plus à perfectionner leurs marchandises; tous les efforts de leur intelligence sont tournés vers les moyens d'en produire davantage aux moindres frais possibles : ils luttent, afin qu'à mérite égal, ils puissent vendre à meilleur marché que leurs voisins.

L'Angleterre, si éclairée sur la marche et sur les vrais intérêts du négoce, a parfaitement compris que le monde était arrivé à cette seconde période de la civilisation, et voilà pourquoi son crédit se soutient encore, quoique les produits de son industrie aient beaucoup perdu de leur qualité. Presque tout ce qui sort aujourd'hui de nos manufactures peut égaler les marchandises anglaises, mais nous ne saurions vendre un schall de mousseline brodée pour 36 sous, parce que, chez nous, c'est encore la main qui brode, et qu'on n'alimente pas la main comme la vapeur avec un peu de charbon.

Le commerce de l'Angleterre n'est si prospère que parce que l'esprit qui préside à sa direction est parfaitement d'accord avec celui du siècle. Ici les découvertes scientifiques sont

promptement mises en œuvre par les manufacturiers. C'est dans leurs ateliers qu'on peut voir le génie des sciences dégradé pour alimenter la soif des richesses. Il faut être remonté dans l'intérieur de ce pays jusqu'aux sources de son opulence pour se former une idée exacte du développement auquel peuvent parvenir les facultés humaines appliquées à la seule recherche du bien-être physique. Malheureusement le but du négoce n'est pas seulement de satisfaire les besoins existans, il s'efforce d'en créer de nouveaux ; et, quand la fureur insatiable du gain s'est emparée d'une nation, elle cherche dans son avidité à réveiller chez les hommes de toutes les classes et de tous les pays, des désirs et des goûts inconnus. Chaque passion qui s'allume en des cœurs simples naguère, lui montre une terre à exploiter, et les vices des hommes lui ouvrent une source intarissable d'abondance et d'activité.

Le commerce n'est occupé qu'à changer la face du monde pour se procurer de nouveaux moyens de richesse et d'influence. Aidé de la mode et de la frivolité auxquelles il s'allie, sans leur confier son secret, il fait de rapides

conquêtes sur les usages antiques. Comme tout autre conquérant, tourmenté par instinct, il croit que sa puissance diminue si elle ne s'accroît; il attaque l'état dans ses vieilles coutumes, et s'efforce de ridiculiser aux yeux des enfans la modeste régularité des habitudes de leurs pères. Quelles mœurs pourraient résister à cette inévitable inquiétude du peuple mercantile? Un esprit d'hostilité contre tout ce qui dure se développe nécessairement dans une population qui ne subsiste que par le changement; et, dès que l'influence de la mode est devenue nécessaire à la prospérité d'une portion de la société, il s'élève dans l'état une lutte secrète entre ce qui accroît la puissance matérielle, et ce qui perpétue les vertus austères; entre le patriotisme fondé sur des jouissances et des intérêts, et le patriotisme qui ne repose que sur des devoirs ou des souvenirs.

Dans un tel ordre de choses, l'art du gouvernement consiste à retarder la victoire d'un des deux partis, car la lutte est précisément l'état naturel de toute société arrivée à ce point; le combat devient alors la vie même de l'état : telle est la situation actuelle de

l'Angleterre. C'est un spectacle curieux que de voir la sagesse humaine employant tous les raffinemens de l'art du gouvernement pour prolonger une existence brillante, mais précaire.

Malgré l'immense contre-poids de l'aristocratie territoriale en Angleterre, le parti qui favorise l'industrie acquiert chaque jour une nouvelle prépondérance. Les fabricans sont parvenus à créer au milieu d'une société qui se prétend libre, tout un peuple d'esclaves; et, quand ces hommes, dont la manière de vivre est si contraire à la destination probable de toute créature humaine, sentiront que leur malaise devient tout-à-fait insupportable, quand ils seront las de se voir réduits à satisfaire dans leurs semblables des besoins factices qu'ils provoquent pour se rendre nécessaires à la société qu'ils dépravent, lorsqu'enfin le nombre de ces *hommes machines* qui se multiplient nécessairement dans une progression plus ou moins rapide se sera accru outre mesure, l'Etat qu'ils surchargent en prétendant l'enrichir, s'écroulera sous leur poids, et cette société si fière trouvera sa ruine dans ce qui faisait son orgueil.

Chaque fois que je suis entré dans un atelier, je me suis senti d'autant plus pressé d'en sortir, que les ouvriers qui y travaillaient étaient plus nombreux. On se lasse vite d'admirer les merveilleux résultats de ce geste unique que chaque manœuvre est contraint de répéter imperturbablement pendant sa vie entière ; et l'on s'indigne d'entendre appeler de la prospérité cette impitoyable richesse qui condamne la moitié d'une nation à l'abrutissement pour entretenir la corruption de l'autre.

L'esclavage commercial que l'industrie perpétue dans les sociétés modernes, n'est guère plus consolant aux yeux du vrai philantrope que l'esclavage guerrier des anciens. Aujourd'hui, nos *ilotes sont forcés de vouloir leur mal ;* tel est le seul avantage dû au perfectionnement de l'administration dans les États modernes. Mais l'homme qui consent à rester toute sa vie au-dessous de l'humanité, me paraît doublement à plaindre, car il est dégradé jusque dans sa conscience ; il devient complice de son avilissement, et la soi-disant liberté d'un tel être n'est qu'une dérision.

Les sociétés modernes me semblent trop fières de l'abolition de l'esclavage. Dans le

fait, cette réforme tant vantée, se borne jusqu'à présent à des délicatesses oratoires; et si les langues diplomatiques de l'Europe étaient moins perfidement polies, nous ne pourrions guère distinguer un forgeron de Horsley, un mineur de Newcastle, d'un esclave romain.

Mais aujourd'hui que la parole n'est qu'une négociation entre les vérités et les vanités, tous les idiômes se ressentent de tant de faiblesse et de fausseté; et, pour rétablir les choses dans leur simplicité, quelque philosophe morose finira peut-être par oser dire de la liberté moderne, qu'elle consiste dans la double faculté de mentir aux autres et de se mentir à soi-même!!.....

Pour en finir aujourd'hui avec le commerce et les machines, je veux vous décrire encore une merveille d'industrie que j'ai vue ce matin : c'est un métier où quarante aiguilles à crochet brodent à la fois une pièce de mousseline. Quarante fils s'avancent ensemble au-devant de ces quarante crochets, et toutes les fois que les aiguilles ont donné un nouveau coup dans la mousseline, une mécanique prodigieuse par sa précision et son agilité fait

tourner chaque fil autour du crochet qui lui est opposé; le point de broderie terminé, la pièce d'étoffe marche à son tour, pour présenter aux aiguilles un nouveau point à faire.

L'intelligence, l'accord, l'adresse de ces trois personnages muets qu'on voit concourir à un but qui leur est inconnu, fait peur, comme le surnaturel : ce sont des ames sans corps, ou, pour parler plus juste, ce sont des intelligences emprisonnées dans des aiguilles, du fil et de la toile, et qui accomplissent leur temps d'épreuve dans le palais de quelque mauvaise fée; cette fée est *toujours la vapeur.*

Il y a une femme (une vraie femme) destinée à surveiller les quarante mouvemens de chaque métier à broder : cette seule personne fait donc ici autant d'ouvrage que quarante en feraient ailleurs! Aussi, M. Mitchell, possesseur de cet atelier, est-il parvenu à vendre sa mousseline toute brodée, vingt sous l'aune.

J'espère que le génie du siècle pour dernière merveille, produira un poème sur la vapeur; il y aurait de l'ingratitude aux Anglais à ne pas chanter ce qui fait l'ame et la vie de leur patrie. Par quelle force leurs vaisseaux sont-ils poussés sur les flots? qui file leur

coton? qui tisse leurs étoffes? qui travaille leur fer? qui traîne leurs chariots? qui brasse leur boisson? qui remplace une population entière dans leurs ateliers devenus déserts? N'est-ce pas la vapeur? Ce démon, ce lutin, que l'esprit mercantile sut asservir à tous ses caprices, pour lui faire tenir lieu, dans un pays entier, des bras, du temps, et de la force de l'homme? Encore un peu de temps, et l'on verra les Anglais céder eux-mêmes la place à la fumée qui fera chez eux l'office de nation, tandis que ces génies désœuvrés, démentant la malédiction divine, par laquelle le genre humain fut condamné au travail, offriront au monde le singulier spectacle d'un peuple dont la vie se passera en promenades, parce qu'il aura trouvé un remplaçant. La vapeur satisfaisant chez lui à la nécessité terrestre, il restera chargé pour toute occupation du soin de parcourir le monde au gré de ses caprices et de fonder en tous lieux des colonies d'oisifs qui commanderont l'exercice à des tourbillons de fumée, comme ailleurs on fait manœuvrer des régimens ou travailler des hommes de peine. Ce perfectionnement de la civilisation finira par devenir pour la

poésie une source d'inspiration, comme il est pour le peuple une cause de prospérité matérielle : l'Ecosse a produit le chantre des nuages, j'attends de l'Angleterre le barde de la fumée. Mais cet espoir n'a-t-il pas déjà été justifié par le docteur Darwin, poète de Lichfield, et cet *homme du siècle* n'a-t-il pas décrit en détail les progrès de l'industrie dont la ville de Birmingham est le foyer? La vapeur aurait-elle été oubliée dans les *vers mécaniques* de cet ingénieux *fabricant* de poésie! Je le demande à ses lecteurs, car en fait de machines, j'ai été trop ennuyé de la réalité pour en supporter la description, et je suis forcé de l'avouer, au risque de m'attirer la colère de quelque érudit consciencieux, je n'ai pas lu l'ouvrage dont je parle.

Relation d'une course de Glasgow aux îles de Mull, de Staffa, d'Iona, et retour par Inverary [1].

Inverary, ce 28 août.

Le 26 j'ai quitté Glasgow, pour entreprendre le voyage du *pays-haut* (Highlands), et je suis parti à neuf heures du matin, par le paquebot à vapeur le *Highlander*, avec le projet de me rendre en deux jours à Tobermory, petit village de l'île de Mull, vis-à-vis des rochers de Morven. Le temps était venteux, pluvieux et froid; mais les Ecossais

1 J'ai laissé subsister le titre de ce chapitre, mais la suite de ma narration prouvera que je m'étais trop hâté de l'écrire, puisque, de tant de projets, je n'en ai accompli aucun.

ne cessaient de s'extasier sur la beauté de cette fin d'été, répétant que cette année était une des plus chaudes qu'on eût vues de mémoire d'homme dans leur pays. Leurs éloges me faisaient mesurer la distance qui sépare cette sombre et froide contrée des terres plus naturellement habitables ; sans doute, ce n'est qu'à force de civilisation que des sociétés régulières ont pu se maintenir à des latitudes si élevées.

La mer produit sur mon imagination un effet qu'aucun raisonnement ne peut prévenir, car la raison est comme les esclaves, qui méprisent les maîtres pacifiques, et ne servent que les tyrans : si nous l'appelons à notre aide contre des passions violentes, elle nous abandonne au milieu de la lutte, et va prêter à nos ennemis les armes que nous lui demandions pour les combattre ; elle ne nous défend bien, que des affections légères. Pour le dire sans phrases, la mer me fait peur, autant du moins, qu'une mort certaine et inutile puisse effrayer un homme qui ne veut pas se mépriser lui-même. Dès que j'ai mis le pied sur un vaisseau, j'ai fait intérieurement le sacrifice de ma vie, et, obligé d'en

venir là, j'aimerais mieux que ce fût pour un devoir, que pour un plaisir. Je sais qu'on en revient *quelquefois*, mais d'après ma manière particulière d'envisager la navigation, le retour me semble une exception, et ma personne me paraît soumise à la règle. D'ailleurs je n'ai pas encore lu de voyages sur mer, sans qu'on y parlât de naufrages; je n'en ai pas fait sans avoir eu mauvais temps, et le mal que me cause la tempête, change en une affreuse agonie le plaisir qu'on s'attend ordinairement à éprouver dans une courte traversée.

Atteint, en quittant Glasgow, de ce double mal de mer, *moral* et *physique*, je n'ai pu m'occuper tout le jour que des pensées les plus sérieuses. La tranquillité parfaite des passagers qui faisaient le même voyage que moi, le temps passable, quoiqu'incertain, n'ébranlèrent pas un instant ma conviction, et quelquefois l'envie de rire me gagnait, quand je comparais les pensées qui m'occupaient, avec la physionomie calme et sereine de tous les hommes, et même des femmes dont j'étais entouré. Je ne doute pas qu'un peu d'habitude ne me guérît entièrement de

cette espèce de maladie d'imagination, mais jusqu'ici la mer ou la mort m'ont toujours paru synonymes.

Les côtes occidentales de l'Ecosse sont un admirable théâtre de naufrages. Des montagnes sombres et déchirées qui forment une multitude de baies sombres et profondes, un ciel sombre comme la nature qu'il éclaire, une suite d'écueils qui s'étendent à perte de vue, avec quelques échappées, sur la haute mer, d'où l'on sent souffler le vent tout-puissant qui laboure l'Océan Atlantique : telle est, dans ces contrées sauvages, la scène offerte aux regards et aux méditations du voyageur. La nature n'y a plus qu'une couleur : le noir, dont les nuances, plus ou moins foncées, servent à rendre distinctes les diverses formes des objets ; l'eau est noire, les montagnes sont noires, le ciel est noir, et, dans ce paysage *à l'encre*, tout se détache en noir, car les voiles teintes qu'on aperçoit à l'horizon ressortent elles-mêmes en noir sur un fond grisâtre.

Nous avons passé entre l'île de Bute et la côte d'Ecosse, puis nous avons doublé une pointe fameuse par la perte de maints bâti-

mens! Au-delà de ce formi lable promontoire, nous sommes entrés dans ce qu'on appelle le Lac Beau (*Loch Fine*), qui n'est qu'un golfe profondément avancé dans les terres.

Les différens points de la côte que la pluie me permettait d'apercevoir m'ont présenté une suite de plans de montagnes élevés les uns sur les autres, et dont l'aspect redoutable et solitaire rappelle tout ce qu'on a vu de dessins de la Laponie et du cap Nord. S'il y faisait jour, cette partie des côtes d'Ecosse ressemblerait aussi à quelques lacs de Suisse; mais le brouillard et l'absence de lumière rendent ce pays entièrement différent des contrées plus méridionales; on ne peut oublier un instant que c'est *la patrie d'Ossian* qu'on parcourt. Quand les ténèbres du soir se répandent sur ces paysages désolés, le cœur de l'homme s'ouvre à la tristesse; et la poésie la plus mélancolique devient l'expression naturelle de ses sentimens intimes. Le deuil de la nature semble appeler du fond de son ame les pensées douloureuses; il s'établit entre lui et le désert une vague harmonie qui peut inspirer le poète, mais qui décourage l'homme vulgaire!

Une tristesse semblable s'empara de moi, quand je vis le soleil disparaître derrière les nuages pluvieux qui couvraient les rives du Lac Beau. Des pics ténébreux, à demi cachés par des nuages aussi noirs que les rochers aux flancs desquels ils semblaient suspendus, une mer agitée, un navire qui seul dans ces contrées désolées, rappelait l'existence de l'homme; tout ce que je voyais, tout ce que je sentais, me donnait le besoin d'entendre la voix humaine, et je me rapprochai involontairement d'un Italien qui voyageait encore plus tristement que moi, car j'appris qu'il était exilé. Il parlait mieux français qu'anglais; il me parut bien aise de trouver une occasion d'échanger les idées qu'un long voyage lui avait fait naître, et que l'isolement ne lui avait pas permis de communiquer. Elles sont si différentes des miennes, qu'il me semble piquant et même loyal de rapporter ici le peu que je puis me rappeler de son discours; il avait l'esprit entièrement préoccupé des grands intérêts politiques, et le tour qu'il ne tarda pas à donner à la conversation me fit penser que je causais avec quelque chef de *carbonari*.

Après les lieux communs obligés, il s'étendit, je dirais presque avec complaisance, sur les malheurs de l'Italie, sur la tyrannie étrangère et sur l'injustice du nouveau ministère français qui retient, dit-il, prisonniers à Alençon des Italiens fugitifs. Voyant que je répondais avec assez de calme à tout ce qu'il débitait avec véhémence, il changea de sujet, et se mit à vanter les avantages de la liberté anglaise, l'indépendance des opinions dans cet heureux pays, et la facilité qu'on trouve à le parcourir; enfin l'absence de toute autorité arbitraire dans une société où le respect qu'on porte aux lois tient lieu de police, de gendarmerie, et de *courtisannerie*, c'était son expression.

J'ai répondu que jusqu'à ce jour j'avais trouvé en Angleterre beaucoup de liberté en théorie, mais peu de cette liberté pratique qui cependant est la seule réelle; car la liberté politique n'est qu'une abstraction, qu'un principe constitutif, dont l'influence salutaire peut très-bien être éludée par la gêne des mœurs, plus sensible que tous les défauts des lois. J'ajoutai que les habitudes, les opinions, la mode me paraissaient exercer dans ce pays

une insupportable tyrannie, et que l'avantage de voyager sans passeport ne pouvait compenser la dépendance domestique à laquelle on est soumis ici plus que partout ailleurs.

Mon *carbonaro* me répondit qu'apparemment je n'avais vu les Anglais qu'à Londres, mais que c'était dans leurs terres qu'ils jouissaient d'une véritable liberté; qu'ils vivaient là sur des biens *inaliénables*, et que cette puissance territoriale favorisait en eux le développement d'opinions et de sentimens indépendans, aussi indépendans du moins qu'en puisse conserver un homme renfermé dans les bornes de la civilisation.

Il résultait de ce discours que c'était chez les dépositaires de l'aristocratie la plus forte du monde, qu'il fallait aller chercher l'idéal de l'indépendance. Cet enthousiasme aristocratique, d'un chef libéral, me fit penser que les gens qui accusent les modernes révolutionnaires de ressembler aux jacobins, jugent mal notre temps. Aujourd'hui les carbonari même, sont trop partisans de la vraie liberté pour ne pas préférer une aristocratie conservatrice sans être oppressive, à une

démocratie désorganisatrice par essence ! La révolte était l'ame de la révolution française ; la résistance respectueuse et *motivée* sera l'arme irrésistible de la révolution européenne.

Mon Italien, engoué des opinions du siècle dernier, si nouvelles pour son pays, quoiqu'elles soient déjà vieilles pour le nôtre, ne me laissa pas le temps de lui exprimer ma pensée, et il continua en ces termes :

« J'ai habité des villages anglais, où l'on » ne se doute pas qu'il existe quelque part » des hommes dépositaires d'un pouvoir su- » prême ; ces petites républiques n'ont pas » même de maire, et cependant il y règne » un ordre parfait, tant le peuple y conserve » d'attachement à ses lois ! Ce noble senti- » ment est dû à l'influence d'un gouverne- » ment conséquent et d'une religion raison- » nable. En Angleterre, la religion est res- » pectée parce qu'elle est morale, elle est » oubliée chez nous parce que nos prêtres » s'efforcent de la rendre politique [1]. Par là,

1 L'étranger oubliait que, dans aucun pays de l'Europe peut-être, la religion ne fait plus intimement partie de la constitution politique qu'en Angleterre !

» ils se placent dans une situation hostile » contre nous, et provoquent des résistances » légitimes. Nous vivons dans un temps où » les deux libertés, spirituelle et tempo- » relle, sont devenues des conditions néces- » saires de la durée des Etats. La première » ne nuit qu'à l'erreur, la seconde ne nuit » qu'à la mauvaise foi. Ce principe bien re- » connu, quel sera le gouvernement, quelle » sera la communion chrétienne où l'on osera » avouer qu'on redoute la liberté? »

J'avais deux manières de répondre à cette éloquence carbonarienne : en disputant sur les principes, en niant les faits; cette dernière méthode me paraissait préférable, car tant que je ne serai point entièrement aveuglé par l'esprit de parti, je défie qu'on me prouve que la religion anglicane est moins soumise qu'une autre aux influences politiques. Quant à la liberté civile de l'Angleterre, je l'estime, puisqu'elle convient à la nation, mais je la trouve trop chèrement achetée pour l'envier. Elle me paraît assez semblable à celle dont on pourrait jouir dans un couvent *pourvu qu'on s'astreignît scrupuleusement à toutes les pratiques de la communauté.*

Aucun but, politique ou terrestre, ne me rendra jamais supportable la tyrannie des habitudes; l'obéissance n'est pas noble en elle-même, elle ne le devient que par le motif qui nous fait obéir. Les considérations religieuses les plus sublimes, pourraient seules obtenir de moi la soumission. Je sentis que mes idées et mes sentimens étaient si loin des principes de mon adversaire, que je pris le parti de ne pas les lui communiquer. Pour discuter de bonne foi, il faudrait entrevoir la possibilité de s'accorder. Je terminai assez brusquement une dispute *au moins inutile*.

J'aurais craint, en la prolongeant, de troubler des sensations que je ne voulais pas perdre, car on n'a pas souvent l'occasion de contempler des scènes naturelles aussi imposantes que celles que j'avais sous les yeux, et dont je craignais de diminuer la poétique impression. Pensant d'ailleurs qu'il fallait laisser raisonner ou déraisonner les orateurs, quel que fût leur parti, je remontai en silence sur le tillac pour nous voir entrer, au clair de lune, dans le canal de Crinian. C'est un chef-d'œuvre de l'art qui ouvre aux bâtimens,

sortant de l'embouchure de la Clyde et du Lac Beau, le chemin d'Oban et de Mull, sans les exposer à tourner les pointes avancées de l'Ecosse qui, dans ces régions, s'approchent de l'Irlande.

Nous avons trouvé à l'entrée du canal deux ou trois maisons qu'on appelle *le village* de Brackley. L'une de ces maisons était une auberge détestable, enfumée, puante, sale, et dont les habitans, hommes, femmes, jeunes gens, vieillards avaient les pieds nus et les cheveux roux : c'était l'Ecosse dans toute sa barbarie. Cependant, comme pour rappeler l'Angleterre, il se trouvait dans cet affreux gîte, *un tilbury*, qui, pour *un louis*, m'a conduit à une demi-lieue plus loin, à Gilphead. J'ai retrouvé là une auberge excellente, et toute l'élégance anglaise. Mais le luxe de Gilphead a brisé mes forces de voyageur; cet écueil, contre lequel je ne m'attendais guère à me perdre, a produit sur ma faiblesse l'effet des délices de Capoue sur la grande ame d'Annibal.

J'arrivais à minuit, harassé du mal de mer, étourdi de la tempête, glacé par le vent du soir, et attristé par la perspective

d'une journée pire que celle que je venais de passer. Un ouragan qui faisait trembler le lit dans lequel on me coucha, rendait plus pénible le souvenir du vaisseau où je devais rentrer, à quatre heures du matin; enfin, vers trois heures, un tourbillon plus violent que les autres, et qui ouvrit ma fenêtre en chassant des torrens de pluie dans ma chambre, me fit penser que le devoir seul pourrait m'engager à repartir par une pareille raffale, et je me rendormis, bien déterminé à ne pas me réveiller à l'heure dite. Cependant, mon domestique fut ponctuel, mais je demeurai inflexible; je le chargeai d'aller payer le capitaine, et de lui dire que j'étais trop malade pour me rembarquer : voilà comment j'ai renoncé à voir Mull et Staffa, les deux points les plus intéressans de tout mon voyage! Pour me punir d'avoir manqué de persévérance, j'ai laissé à ce paragraphe le titre pompeux que je lui avais donné sur mon journal, et je me suis scrupuleusement défendu de la tentation d'ajouter à la triste vérité la moindre circonstance atténuante. Cette leçon m'apprendra du moins à ne plus écrire d'avance le sommaire de mes chapitres, et je me bor-

nerai modestement aux récits des courses terminées.

Voilà donc le paquebot parti sans moi, à quatre heures du matin ! Mais à peine eus-je renoncé à continuer ce voyage, que le temps s'éclaircit comme par magie, et que les passagers, délivrés de ma maligne influence, continuèrent leur route par le meilleur vent du monde, sur une mer unie comme une glace. Je ne saurais exprimer mon dépit, en me voyant forcé de prendre le chemin d'Inverary par terre. Je reconnus avec une colère impuissante, que l'influence de mon étoile voyageuse ne s'étendait pas sur la mer, et dans ma mauvaise humeur, je pensai tout le jour aux moqueries de cette dame française que j'avais rencontrée à Edimbourg, et qui, pour surcroît de peines, m'avait donné rendez-vous sur le paquebot de Staffa : ce bâtiment devait la prendre le jour même à midi, en passant à Oban. Un seul espoir me restait : c'est qu'elle se serait laissé décourager comme moi. La sottise que j'avais faite était irréparable ; mais cette réflexion, loin de me consoler, aggravait ma peine et renouvelait mes regrets.

J'arrivai à Inverary, indigné contre moi-

même, contre le beau temps et bien peu disposé à jouir des charmes du pays. La première chose que j'appris là, c'est que M^me^ de *** s'y était arrêtée la veille, et *qu'elle était partie de bonne heure pour Oban*, où elle comptait attendre le paquebot de Staffa. Cette nouvelle aigrit mes douleurs, et acheva de m'ôter le plaisir du voyage.

Suite du Journal.

Kings-House, sur la route d'Inverary, au fort William, ce 29 août.

Ce qu'on trouve sur les cartes d'Ecosse marqué comme une ville, n'est en réalité qu'une auberge entourée de trois maisons. Inverary, capitale du comté d'Argyle, n'en a guère davantage, mais cette ville, qui n'est qu'un hameau, renferme une auberge propre, commode, où l'on retrouve les tapis d'escalier en toile cirée, les plateaux pour le thé, enfin, toute l'élégance domestique de l'Angleterre. En quittant cette prétendue cité, j'ai suivi un chemin uni comme une allée de jardin, qui m'a conduit, à travers un désert, jusqu'à Dullmally, autre village encore plus différent

d'une ville qu'Inverary : cette contrée est la plus sauvage et la plus inhabitée de l'Ecosse.

C'est ici qu'il faut venir apprendre comment la nature se passe de couleurs pour faire des paysages. Un ciel gris, un lac gris, des montagnes noires, des torrens noirs, un premier plan, noir comme tout le reste, mais où la bruyère en fleurs répand quelques faibles teintes de lilas : tels sont les monotones objets qui composent les tableaux exposés ici par le Grand Peintre, aux regards du voyageur. On voit encore dans l'intérieur de ces montagnes quelques marais où des joncs d'un vert sombre croissent dans des eaux corrompues, dont ils varient la couleur brune ; quelques petites pièces d'avoine d'un jaune sale, quelques profonds sillons inondés d'eau saumâtre, annoncent de loin en loin que des hommes ont la prétention de trouver de quoi vivre en ce désert.

Les montagnes d'Ecosse, entièrement dépouillées d'arbres, ne sont pas d'une hauteur bien imposante ; mais elles ont la grandeur de la mort. Tout paysage solitaire et silencieux conserve quelque beauté ; des rochers, même décharnés, ont toujours un aspect

majestueux. A la vérité, on ne trouve point ici, comme dans les Alpes, ces pics hardis, ces groupes d'arbres, ces chalets pittoresques qui soutiennent la curiosité et les forces du voyageur : on n'y aperçoit que de petites montagnes, pour la plupart arrondies, nues, et dont l'aspect régulièrement triste n'a rien de pittoresque ; mais dans le silence des déserts, la nature abandonnée de l'homme, travaille sur elle-même ; et l'ame du poète s'enthousiasme encore devant ce simple et sublime spectacle. Aujourd'hui, j'ai fait douze lieues, et j'ai rencontré trois maisons qui étaient trois auberges entretenues par les seigneurs du pays. Les superbes chemins qui traversent ces solitudes, sont également l'ouvrage des nobles héritiers de la féodalité écossaise.

L'aspect du terrain, dans ces contrées, est extraordinaire. J'ai marché tout le jour sur une terre qui semblait avoir été refroidie subitement au moment d'entrer en ébullition. Les flancs des plus hautes montagnes comme le fond des vallées sont couverts de ces boursoufflures formant une suite de petits tertres qui ressemblent de loin à des cloches d'eau bouillante, subitement changées en une ma-

tière solide. L'aspect singulier que ces espèces de tombeaux naturels donnent au sol d'une partie de l'Ecosse, a fait naître bien des conjectures et causé bien des discussions. Les savans physiciens d'Edimbourg, divisés d'opinion comme partout, ont bâti plus d'un système, également ingénieux et insuffisant pour expliquer ce mystérieux phénomène.

Toutes les vallées que j'ai parcourues sont marécageuses; j'y ai vu partout la bruyère croître à côté du jonc, sur un fond de tourbe. La partie mitoyenne des montagnes est spongieuse comme leur base et produit également ces deux plantes, qui sont comme les livrées de la stérilité; mais le caractère de tristesse qu'elles impriment à la terre de l'Ecosse, laisse du moins aux sites de ce pays une grandeur sauvage, dont la culture seule peut priver la nature : ce sont des paysages à la manière de Salvator Rose ou du Dominiquin. Cependant on s'attendrait en vain à trouver ici un des plus grands charmes des pays des montagnes : celui qui naît du contraste de sommets arides et de vallées fertiles. Les vallées de l'Ecosse ne me paraissent remarquables que par leur sombre nudité; mais si les

tableaux qu'elles offrent aux regards, sont trop uniformes pour exciter l'admiration, leur aspect produit sur l'ame une impression lente et profonde : la tristesse causée par le spectacle de la nature a toujours quelque chose de poétique qui élève l'esprit et vivifie l'imagination.

Ce matin, en tournant l'extrémité d'un lac couleur de fer, j'ai aperçu sur un promontoire isolé les restes d'un ancien château; j'ai demandé le nom de ce vieil édifice : mon guide m'a repondu que c'était le château de Stromnagachan, et, ma curiosité étant satisfaite, j'ai continué mon chemin avec un respect silencieux pour ce nom, que les Ecossais rendent encore plus barbare, en le prononçant de la gorge, comme presque tous les mots de leur patois, qu'ils appellent le *gaelic*.

Depuis mon départ de Glasgow, j'ai aperçu bien peu d'Ecossais, car ces montagnes sont désertes. Le peu d'hommes que j'y ai rencontrés, sans être beaux, ont le teint frais, des traits fins et une expression de figure spirituelle. Les femmes ont des physionomies vives, mais elles ne sont ni jolies ni propres.

Voici la description d'une véritable chau-

mière écossaise, qu'on juge de la saleté des gens qui l'habitent ! C'est un très-petit tas de pierres posées les unes sur les autres, sans ciment ni mortier, et la fumée de tourbe qu'on brûle dans cette étroite tanière, choisit ordinairement la porte pour issue, de préférence à un trou, pratiqué dans le toit : le plus souvent, ce toit est fait de bruyère ; lorsque l'édifice est bâti avec luxe, on lui donne une couverture de paille d'avoine : et c'est là que pour tout un peuple, la vie, la société sont renfermées.

Cet état de barbarie ne m'a que trop rappelé le mot que j'ai déjà cité de lord ***, mais au lieu de comparer ses vassaux à ses moutons, il eût été plus digne d'un grand seigneur de s'efforcer de rendre sensible, dans ses immenses domaines, la différence que Dieu avait établie entre l'homme et la brute [1].

C'est devant ces loges d'animaux qu'on est conduit, par une allée de jardin, à une au-

1 La justice m'oblige d'avouer que l'état où l'on voit les paysans écossais est le résultat de leurs goûts, de leurs habitudes, plus que de leurs besoins ; car il n'est pas rare de rencontrer des huttes dont les hôtes possèdent une fortune de 5 à 600 guinées.

berge excellente. Il y a de l'égoïsme dans les efforts que les seigneurs écossais et les voyageurs anglais ont faits jusqu'ici pour civiliser ce pays : il semble qu'on n'ait pensé qu'aux étrangers; car on ne s'est occupé que des moyens de se déplacer. Tout est arrangé pour ceux qui passent par le pays; on n'a presque rien fait encore pour ceux qui y vivent, et j'éprouve une sorte de malaise en jouissant chez ce peuple de tous les avantages d'une civilisation, à laquelle il ne prend, pour ainsi dire, aucune part, parce qu'elle n'est pas sortie de lui. On croit voir de modernes Lucullus, blasés par la richesse, essayer de se distraire des ennuis de la civilisation, en dressant leurs tentes chez les Scots pour s'y donner commodément le spectacle de la vie sauvage. L'Ecosse est, je crois, aujourd'hui le seul pays de l'Europe où l'on puisse observer ce contraste dans toute sa singularité.

Hier, en passant devant une chaumière, qui n'était ni plus belle ni plus grande que les autres, j'en vis sortir dix ou douze enfans. Je m'étonnais de voir une famille si nombreuse logée dans un si petit espace; mais on me dit que cette hutte était une école, et qu'il n'y

avait pas un montagnard qui n'y envoyât ses enfans apprendre à lire et écrire, et à parler l'anglais. Je pensai alors qu'il y avait dans cette nation quelqu'autre chose que ce que j'y voyais, et qu'il faudrait l'étudier long-temps pour savoir à quoi attribuer le besoin d'instruction de ces hommes, logés comme des bêtes. Leur caractère est entièrement opposé à celui de leurs voisins. Rien n'est plus conséquent que les idées, les sentimens et les formes extérieures de l'existence chez les Anglais; en Ecosse, au contraire, j'aperçois une contradiction frappante entre l'état moral et l'état physique de la société.

Les églises y sont faites comme les auberges; ce sont des maisons mieux fermées que celles des montagnards, et couvertes en ardoises. Rien n'y annonce une destination religieuse, aucun signe extérieur n'y rappelle le culte divin : c'est le salon de la paroisse; il est vrai qu'en Ecosse la religion n'est qu'une conversation morale. Mais *ces pieux entretiens* ne produisent que trop d'effet, car il y a peu de peuples aussi fanatiques que celui-ci.

Je suis parti d'Inverary à cinq heures du matin en petite charrette à un cheval, c'est

la voiture du pays. Nous avons marché quatorze heures, et à chaque pas que nous faisions, la contrée devenait plus sauvage et plus solitaire. Enfin au sortir d'une vallée stérile, et tout obstruée par un lac dont l'eau noire et profonde cause la sensation du froid à la regarder seulement, nous avons franchi un plateau de montagnes qu'on appelle les montagnes Noires. De leur sommet nous découvrîmes la contrée la plus désolée qui se soit jamais offerte à mes regards. Un vaste pays était étendu devant moi, et dans cet espace immense, je n'ai pu apercevoir aucune trace d'habitation, de culture ou de chemin, si ce n'est une maison isolée qu'on distinguait à deux lieues de nous, et la route qui allait nous y conduire, en serpentant péniblement à travers des rochers et des marécages. Je voyais à mes pieds les détours de ce chemin unique, tracé avec art entre des flaques d'eau stagnante, des fondrières creusées pour en retirer la houille, et des monticules couverts de bruyère pourrie, ou de quartiers de rocs brisés et à demi ensevelis dans la tourbe : là, la nature ressemblait à un édifice démoli.

Pas un bruit, pas un mouvement ne troublaient le silence de ce champ de la mort où l'air n'était agité ni par la parole humaine, ni par le vol d'un oiseau, ni par le frémissement d'une feuille : cette vaste enceinte de marais et de rocs brisés est fermée de tous côtés par des montagnes redoutables qui lui servent de remparts ; et la stérilité de ce bas fond, car je ne puis l'appeler une vallée, devient doublement imposante, quand on pense qu'à dix lieues à la ronde, de quelque côté qu'on dirigeât ses pas, on trouverait à peine une habitation humaine.

J'ai parcouru les parties les plus sauvages des Alpes, et je n'ai rien vu qui égalât en désolation le site de Kings-House (Maison du Roi). C'est le nom de l'auberge isolée où je vais passer la nuit.

Pendant les trois dernières lieues que j'ai faites pour arriver à ce gîte singulier, je ne reconnaissais plus la terre, et je me croyais transporté dans un monde fantastique. Nous n'avons atteint le terme de notre course qu'un peu après le coucher du soleil, et jamais je n'oublierai les couleurs que revêt la nature dans cette vallée de désolation, au moment

du crépuscule. Les derniers rayons du soleil, lorsqu'ils viennent par hasard à percer les nuages, répandent sur les montagnes dépouillées, des couleurs inconnues à d'autres contrées, et l'étranger s'arrête, frappé du contraste que produit la lumière épuisant toute sa magie pour colorer des campagnes entièrement stériles.

Les arbres sont aussi rares ici que les hommes; et, pendant plusieurs lieues, je n'en ai pas rencontré un seul, ni même vu un brin d'herbe fraîche.

Ce qui ajoute à l'intérêt d'un voyage dans ces étonnantes solitudes, c'est qu'il y a peu de temps qu'elles sont accessibles aux curieux. Les *Highlands* étaient, pour ainsi dire, une terre fabuleuse, une île enchantée où l'imagination seule pouvait aborder, et les habitudes sauvages des montagnards et de leurs chefs ajoutaient alors aux horreurs de la nature tout le prestige du danger.

J'ai été surpris ce soir, en arrivant à l'auberge de Kings-House, de la trouver presque entièrement occupée par une troupe de marchands de moutons et de vaches, qui traversent ce désert, pour se rendre avec leurs

troupeaux dans le Perthshire, à un marché annuel. On y afflue de toute l'Ecosse, car les foires ont d'autant plus d'importance, que les pays où elles se tiennent sont moins peuplés et moins civilisés.

Je suis forcé d'interrompre mes descriptions, à cause du tapage infernal que font ces hôtes montagnards. Il est rare de se trouver incommodé par le bruit des chants et des danses, dans un lieu où, d'ordinaire, la voix humaine se fait à peine entendre. Mais je ne me plains pas de cette petite gêne, puisque je ne voyage que pour voir les Ecossais dans les divers momens de leur vie.

Leur costume n'est guère différent de celui des autres peuples, et ce fameux habillement, soi-disant romain, n'est presque plus pour eux qu'un objet de luxe; ils s'en revêtent le dimanche et dans les grandes solennités, mais on voit peu d'hommes qui le portent habituellement. Le jupon est devenu en Ecosse, ce que l'épaulette est chez nous, et les *Highlanders* ôtent leurs culottes, comme nous mettons notre uniforme.

Je viens d'aller rendre visite à ces bergers, dont la danse, devenue trop bruyante, ne

me permettait plus de continuer à écrire. Quelques-uns d'entr'eux sont enveloppés fièrement dans une longue pièce d'étoffe à carreaux qu'on appelle *plaid;* tous m'ont regardé sans curiosité ni intérêt; mais à mon approche, le bal a cessé. Il y a dans leur physionomie, un mélange très-remarquable d'intelligence et d'indifférence. Je n'ai pu découvrir quelle est la passion dominante des Ecossais, et pourtant leur esprit, quelque brut qu'il soit, est trop actif, pour n'avoir pas un but vers lequel il tend avec effort: on dit que c'est l'argent. J'aimerais encore mieux que ce fût la chasse: pourquoi ce goût ne suffirait-il pas à l'existence de l'homme demi-sauvage, comme à celle de l'homme redevenu barbare par excès de civilisation? Des nuages, des torrens, des rochers, des joncs desséchés, des bruyères flétries, des daims sauvages, quelques souvenirs à demi effacés d'une gloire fabuleuse et encore disputée par les savans, voilà tout l'héritage des derniers enfans d'Ossian.

J'ai essayé de sortir, mais le froid du soir rend la promenade insupportable; je viens de rentrer, découragé, dans une chambre

bien chauffée où j'ai trouvé des tapis, une table de bois d'acajou à coulisses et des fauteuils du même bois couverts en crin. Il est vrai qu'on n'avait pas de pain à me donner pour manger un mauvais souper servi sur des meubles si élégans. Les habitans de l'auberge vivent d'une espèce de pâte d'avoine séchée, plutôt que cuite, et étendue en galettes cassantes, assez semblables, pour l'apparence, aux chapeaux blancs des forts de la halle de Paris. C'est là le pain écossais, et j'en ai mangé avec plaisir.

Il faut avoir vu de près le mélange de barbarie et de culture que les circonstances ont produit dans les parties montagneuses de l'Ecosse, pour se figurer la situation de ce peuple qui ne veut pas prendre part à une civilisation établie chez lui, malgré lui, par des étrangers. Ces tyrans philantropes, les Anglais, sont presqu'aussi détestés des Ecossais pour vouloir les civiliser, que pour les avoir subjugués. Néanmoins, chaque jour le goût de l'élégance fait quelque conquête sur les préjugés, sur les habitudes, et maintenant ces fiers montagnards se défendent, sans beaucoup de succès, contre le *comfort* an-

glais, qui leur paraît encore une tentation dangereuse, mais que leurs enfans finiront par préférer à la barbarie patriarcale, à la liberté sauvage des anciens Ecossais.

J'ai eu aujourd'hui un fort beau temps; une pluie à verse commence à tomber, j'entends gémir les joncs du marais, et la tempête gronde dans le désert; mais en Ecosse même, il ne fait mauvais que par intervalles, et pourvu que chaque jour ait payé son tribut au climat, on peut y espérer un temps supportable pour le lendemain.

Fort William, ce 30 août.

C'est avec une vraie joie que j'ai quitté ce matin la solitude de Kings-House. Les premiers rayons du soleil rougissaient le sommet aride des rochers, et bientôt la même teinte s'est répandue sur cette espèce de plaine dévastée qui s'étend du pied des montagnes Noires et du sommet du défilé de Glencoe, jusque bien avant dans l'intérieur du pays.

A l'aspect de cette terre colorée de sang, je croyais voir reparaître ces terribles Mac-Grégors qui, pendant les troubles de l'Ecosse, vinrent massacrer, dans le passage de Glencoe, les femmes, les vieillards et toute la po-

pulation des montagnes voisines, parce que le chef du Clan était en guerre avec leur tribu. Ce carnage a rendu le défilé célèbre.

L'aurore, ensanglantant le théâtre de cette scène cruelle, produisait un spectacle que j'admirais avec une sorte d'horreur; la nature ne se montre nulle part si sévère, que la rage de l'homme ne puisse ajouter à l'effroi qu'elle inspire. Mais le saisissement que me causait la vue de ces lieux, avait du charme pour moi. Il y a une espèce de terreur qui tient au besoin d'émotions nouvelles, plus qu'à la pusillanimité; c'est la force de l'imagination, et non la faiblesse de l'ame qui la produit. Elle naît, le plus souvent, de l'accord des sites avec les faits dont ils furent le théâtre; et c'est pour l'éprouver qu'on voyage. Celui qui ne serait jamais sorti de son pays, ne connaîtrait pas la mesure de sa sensibilité.

Les hommes que j'ai rencontrés de Kings-House, jusqu'au bac de Ballychulish, m'ont paru mieux costumés qu'aucun de ceux que j'avais vus jusque là. Tous étaient bergers; ils portent leur *plaid* noué en écharpe autour

de leur poitrine, et les bouts de cette espèce de manteau rejetés par-dessus leur épaule, retombent en arrière avec une grâce particulière.

Je suis descendu jusqu'à la mer par le défilé de Glencoe, qui est très-beau dans le genre sauvage, mais qui ressemble en petit, à tout ce qu'on voit en Suisse, et surtout au mont Saint-Gothard. J'ai trouvé des sites d'une beauté plus originale près du bras de mer qu'on découvre au sortir des montagnes, et qui, s'avançant très-loin dans les terres, y devient un lac. Ce golfe est bordé par les masses de rochers dont toute cette partie des côtes d'Ecosse est hérissée, et qui forment entr'eux d'effrayans précipices.

Parvenu au bord de l'eau, je fus surpris de trouver dans un pays si désert, plus de trois cents ouvriers occupés à exploiter une immense carrière d'ardoise. Cette matière est là, si abondante, que le rebut des feuilles destinées à couvrir les maisons s'est amoncelé, et a fini par former de véritables collines. On a construit un pont au-dessus de la route qui sépare le lac de la carrière; des chars chargés d'ardoise passent sur ce pont élevé

à cinquante pieds au-dessus du chemin, et vont jeter dans le lac les pierres inutiles. Ce travail répété journellement depuis beaucoup d'années, a formé une espèce de promontoire très-avancé dans les eaux salées du golfe. Je me suis arrêté pour considérer l'effet que produisait cette singulière fabrique, et le mouvement de tant d'hommes au milieu d'un paysage dont les lignes hardies rappellent les compositions des plus grands peintres.

Toute cette partie des côtes occidentales de l'Ecosse, n'est qu'un amas de montagnes entassées les unes sur les autres, et séparées seulement par d'étroits ravins où ne croissent que des bruyères. Ce qui devrait former le fond des vallées est envahi par la mer, dont les baies profondes et multipliées déchirent toute la côte. Le golfe au sommet duquel se trouve le fort William, a vingt-cinq ou trente lieues de long, et celui qui se termine à Inverary a la même profondeur.

Les Ecossais donnent à ces bassins le nom de lacs, mais ce ne sont réellement que des bras de mer; quel que soit le titre sous lequel on désigne ces amas d'eau, les paysages de

l'Ecosse leur doivent un caractère particulier. Les montagnes n'y sont pas comme ailleurs, à plusieurs étages; elle ne forment, de leur sommet jusqu'à leur base, qu'une énorme muraille sans plans distincts, et leur pied disparaît submergé par l'Océan qu'on prendrait pour une inondation passagère.

Aux environs du fort William, et dans cette ville même, j'ai trouvé beaucoup d'hommes portant le costume écossais dans toute sa rigueur. Mais, au lieu d'y joindre l'écharpe dont les plis draperaient pittoresquement le haut du corps, ils sont affublés d'une longue veste à basques qui s'accorde mal avec le reste du costume antique. La basque de l'habit bourgeois de nos villes, tombant d'un air mesquin sur le tablier des soldats romains, produit un contraste aussi bizarre que peu agréable.

Plus j'avance dans le pays, plus les figures deviennent fines, fraîches et piquantes. En voyageant, on apprend que les beaux visages n'habitent guère les frontières. La beauté dépendrait-elle de la pureté des races, et ne faudrait-il au développement de la figure, comme de l'esprit de l'homme, que

ce degré d'indépendance qui ne va pas jusqu'à effacer la nationalité ? Quoi qu'il en soit, les vrais Ecossais ont dans le regard une expression de vivacité et de sentiment qui tient à la coupe particulière de leurs yeux. Cette race a une physionomie très-différente du caractère de figure des Anglais.

En montant sur les collines qui dominent le fort William, on aperçoit le sommet du Ben-Nevis, la plus haute montagne d'Ecosse. Je la gravirais, si j'étais moins fatigué de mes courses en charrette. Il est singulier de ne trouver que cette espèce de voitures dans un pays où les routes sont absolument comme des allées de jardin. C'est un exemple de plus des contradictions dont on est frappé à chaque pas qu'on fait chez un peuple civilisé par les autres, et pour les autres. Il faut chercher l'explication de tant de disparates, dans un reste de puissance féodale exercée par les seigneurs en faveur de l'industrie moderne, et dans la barbarie sauvage des montagnards qui mettent à défendre la routine contre les lumières, autant d'opiniâtreté, qu'ils en ont mis à disputer leur territoire à l'avidité an-

glaise. Toute innovation leur paraît une conquête, et ils se croiraient une seconde fois subjugués, s'ils consentaient à recevoir les leçons, comme ils ont reçu les lois de leurs voisins.

Lettre à ***.

Fort William, le même jour, à onze heures du soir.

Le fort William est situé dans la partie la plus intéressante de l'Ecosse ; c'est au moins un pays qui ne ressemble à aucun autre ! Il n'est pas beau, mais il est étrange, curieux, poétique, et sa stérilité même devient à mes yeux un de ses plus grands charmes. Pourquoi l'imagination se sent-elle captivée par tout ce qui ne peut procurer à la société aucun avantage matériel ? C'est que l'intérêt et la pensée n'ont pas la même patrie.

Je ne suis pas venu dans celle d'Ossian pour y voir labourer la terre, et j'aime à

me répéter que, si les montagnes d'Ecosse sont dépourvues de grandes beautés, ce n'est pas le travail de l'homme qu'on peut accuser de leur monotonie : elles sont franches de culture. Ce sont les Alpes submergées jusqu'à leur partie déserte. Si la Suisse habitable était envahie par une mer sombre sous un ciel nébuleux; si, en même temps, ses glaciers et ses pics les plus hardis étaient voilés par des brouillards, ce qui resterait du pays serait l'Ecosse : c'est-à-dire un amas de mamelons couverts de pâturages déserts et de bruyères humides et rocailleuses.

Les Ecossais me plaisent, mais je ne les entends guère que par les yeux; l'expression de leur figure est spirituelle et passionnée. Ce matin j'ai rencontré un vieux pâtre dont la physionomie fine et vive m'a donné le désir de lui adresser la parole. Son anglais n'était pas beaucoup meilleur que le mien, et nous nous sommes devinés plutôt que compris. Je lui ai demandé où il allait? — A la foire de Dumblaine, à cinquante lieues d'ici! — D'où viennent vos moutons? — De Morven. — Quoi, des rochers de Morven! Jugez de mon admiration!!! Si je n'avais craint de

passer pour fou, je les aurais tous embrassés! Les moutons écossais sont de très-jolies bêtes; ils ont les pieds et la face noire, et leur tête est couronnée de belles cornes lisses et brillantes! Ils m'ont fait sentir la puissance des noms; j'irai dans leur pays avant de retourner à Glasgow. Je n'ai pu laisser passer leur conducteur sans lui demander encore si le lieu de sa naissance n'était pas la patrie d'Ossian. Mais, soit que je ne prononçasse pas ce nom à sa manière, soit qu'il n'eût jamais entendu parler d'Ossian, il ne put me répondre, et continua sa route en chantant sur un air triste des paroles que je n'ai pas comprises. C'étaient peut-être les Exploits de Fingal ou les Amours de Malvina.

Après avoir traversé des déserts effroyables, je retrouve ici la société moderne avec ses villes, ses voitures et *ses bateaux à vapeur*. Je serai demain soir à trente lieues d'ici, à Inverness, l'une des villes les plus septentrionales de l'Ecosse. Cherchez-la sur la carte, j'espère que vous aurez froid en la voyant. Le fort William, quoique trente lieues plus bas, est déjà bien froid aussi; ce petit amas de maisons ressemble à une

colonie européenne dans la Californie; les dessins que j'ai vus de ce pays-là, rappellent beaucoup les sites de cette partie de l'Ecosse.

Suite du Journal.

Inverness, ce 1er septembre.

En Ecosse, les ruines disent plus qu'ailleurs, car les noms de Pictes, de Clans, de chefs que rappellent toutes les anciennes habitations de ce pays produisent sur l'imagination l'effet d'un roman ou d'un poème.

Aujourd'hui, en traversant le lac Ness, j'ai passé devant les restes d'une forteresse qui avait été donnée à la famille de Grant, par Edouard III, roi d'Angleterre. On voit que ce noble édifice est d'une antiquité imposante ; le soleil venait de se coucher derrière les rochers de la Calédonie. C'était l'heure où l'incertitude de la lumière rend à l'ima-

gination son vague empire, l'heure où la rêverie la remet en possession de tout ce que lui ôtait la réalité, où le présent disparaît, où l'avenir et le passé semblent sortir des ténèbres. En m'approchant de ce monument des anciens temps, je crus le voir encore habité; il me semblait que ses maîtres belliqueux, abandonnant leurs tombeaux, regardaient dédaigneusement notre bateau poussé par la vapeur au pied de leurs murailles féodales; ce navire, d'une invention toute moderne, en présence des tours d'un vieux château, produisait un contraste poétique : je croyais voir deux siècles en présence, et le commerce, devenu le maître de la plupart des sociétés modernes, triomphait de la chevalerie, qui n'est plus qu'une fable brillante. La gloire a changé d'objet; et c'est ce déplacement d'amour-propre, plus que toute autre révolution, qui rend les hommes de ce siècle étrangers à leurs pères, et qui cause le malaise des sociétés modernes. Après les grandes métamorphoses politiques, les vanités flottantes tourmentent long-temps encore les Etats, qui ne retrouvent la paix que lorsque l'ambition, mieux réglée, y a trouvé les routes qui con-

viennent aux nouveaux besoins de la civilisation.

Il y a près du lac Ness une cascade magnifique, quoique plus singulière que les chutes de la Clyde, elle ne m'a pas fait autant d'impression. C'est sans doute ma faute, car, assurément, les moyens de faire de l'effet ne lui manquent pas. C'est une rivière tout entière qui passe par un trou pour se jeter dans un abîme; on l'appelle la chute de Foyer.

Près d'arriver à Inverness, nous avons passé devant les restes, presqu'entièrement renversés, d'un second château dont on ignore l'origine, et qu'on appelle *Spirituel Castle*. On prétend qu'il a été habité par les rois Pictes, c'est au moins bon à dire; ce souvenir peut faire plaisir à ceux qui, comme moi, croient tout ce qu'on leur raconte, et il ne peut faire de peine aux savans qui sont toujours libres de douter.

Le goût de l'incertitude va si loin dans certains esprits, que bien des Ecossais nient jusqu'à l'existence d'Ossian. Craindraient-ils de donner des souvenirs à leurs bruyères et des charmes à leurs solitudes? Je ne doute pas que Macpherson n'ait souvent

défiguré les chants du Barde, mais je ne puis croire qu'il les ait inventés. De l'esprit, de l'adresse ne peuvent suppléer au génie des nations; et une mythologie imaginée par un auteur le mettrait au-dessus de tous les poètes connus, car Homère même n'a fait que remplir des cadres, il n'a pas inventé ses sujets.

On n'a que faire de lettres de recommandation pour voir l'Ecosse; ce pays est peuplé de personnes si obligeantes que sur tous les chemins, dans toutes les auberges, dans les voitures, sur les paquebots on trouve *des amis* qui se chargent de vous procurer tous les secours qu'à peine vous oseriez attendre ailleurs des gens avec lesquels vous passez votre vie. Il est vrai que le nom Français est encore cher aux peuples d'Ecosse.

Ce que j'ai pu recueillir de la conversation de mes connaissances de grands chemins, c'est qu'une des prétentions des Ecossais est d'habiter un pays chaud et hérissé de forêts. J'ai beau demander où sont ces bois, on me répond que j'ai mal vu le pays ou mal choisi mes chemins. Pour faire honneur à leur climat, les Ecossais ne se servent jamais de poêles; dès qu'ils aperçoivent le soleil,

ils disent qu'ils étouffent et que la chaleur est insupportable. Ils ne vous parlent que des maladies causées par l'été de telle année; des fatigues que l'ardeur de leur soleil leur a fait éprouver à telle époque de l'automne; ils vous nomment avec emphase les fruits qui croissent dans leurs jardins, et qui n'ont guère que le nom de ceux de France; enfin, si vous apercevez sur le penchant d'une montagne un maigre bouquet de pins d'Ecosse rabougris, ils ont soin de vous avertir que *cette forêt* est naturelle, parce qu'ordinairement, ce que vous rencontrez d'arbres dans leur stérile pays, est dû aux soins des seigneurs qui les ont plantés.

J'ai passé ce matin devant l'habitation d'un de ces bienfaiteurs de l'Ecosse: c'est le château de Glengarry, situé au bord d'un lac sans rives, comme tous ceux que j'ai vus dans ces montagnes; car ces mers intérieures sont encaissées entre des rocs, dont les pans presqu'à pic, descendent comme d'énormes murailles jusque dans le fond des eaux qu'ils resserrent. Près des ruines de l'antique manoir de Glengarry, on voit la maison actuelle du *chef du clan:* Macdonald Glengarry. Ces anciens maî-

tres du pays, sont maintenant des souverains détrônés, et soumis aux lois communes de la police et de la propriété.

Il y a quelques années, que celui-ci a fait construire sur la grande route un monument singulier : c'est une petite pyramide bâtie en pierres blanches et couronnée d'une espèce de chapiteau formé de sept têtes d'hommes, avec une longue histoire écrite en quatre langues. Cette inscription raconte qu'au commencement du seizième siècle, un assassinat fut commis par sept malfaiteurs, et que les têtes de ces meurtriers furent aussitôt abattues et offertes au chef du clan, dont l'arrière-petit-fils a voulu, par un monument durable, honorer la prompte justice, et immortaliser la vertu de féodale mémoire.

En partant du fort Augustus, j'ai quitté pendant quelques lieues les bords du lac Ness, afin de gravir un rocher très-élevé, d'où j'ai découvert un pays plus extraordinaire que beau : c'est comme une mer de montagnes; des sommets semblables à des vagues agitées par l'orage, s'élèvent à perte de vue, les uns au-delà des autres, et les vallées creusées dans cet océan pétrifié, sont occupées par des lacs, et ressemblent à

des bas-fonds submergés. Ces bassins remplis d'eau, séparent les divers plans des rochers et s'appellent des lacs, dès qu'ils ont quelque étendue; il y a de ces lacs à tous les étages de la grande chaîne de montagnes, car on aperçoit des flaques d'eau jusque sur les cols les plus rapprochés des dernières sommités. Cette côte est entièrement déchirée par la mer, dont les golfes tortueux ont tant de profondeur, qu'ils pénètrent jusque dans le cœur du pays. Le lac Ness a l'avantage d'être d'eau douce; il a huit lieues de longueur, et c'est le moins triste de tous ceux que j'ai traversés en Ecosse. La marche lente et régulière de notre bateau à vapeur, les admirables teintes des montagnes éclairées par un beau coucher de soleil, les ruines pittoresques dont le temps a couronné quelques uns des sommets fabuleux qui font la gloire de cette contrée, les sons de la musette, instrument national que le musicien du paquebot nous faisait entendre, surtout dans les momens où l'écho pouvait lui répondre; toute cette scène, enfin, si nouvelle pour moi, m'a laissé un souvenir que le temps n'effacera point. En Ecosse, l'orchestre obligé des bâtimens à va-

peur n'est composé que de musettes, dont je préfère le son champêtre à celui des clarinettes dissonantes qu'on entend sur les paquebots anglais.

Inverness est le dernier amas de maisons du nord de l'Ecosse qui mérite le nom de ville. Elle est vivifiée par un prodige d'industrie : le canal de Calédonie, qu'on vient d'achever. Il a fallu pour creuser ce fleuve artificiel des travaux qui effraient l'imagination; il joint le nord de l'Ecosse au midi, et multiplie les moyens de communication dans un pays déjà percé de tous côtés, par des routes magnifiques. On a peine à croire en voyant l'aspect sauvage de ces campagnes, qu'on puisse accéder aux parties les plus reculées de l'Ecosse, aussi facilement que nous allons de Paris à Versailles. Trois fois par semaine, une malle-poste part d'Inverness pour Dunroby, château de la marquise de Stafford, et de là, pour les dernières pointes de l'Ecosse, où se trouvent encore quelques *villes*, ou plutôt quelques hameaux inconnus, mais qui communiquent entr'eux par des routes plus faciles que celles qui conduisent à beaucoup de villes de France; et quand on pense que ces merveilles de civi-

lisation s'opèrent sous un gouvernement qui ne s'en mêle pas, on se sent forcé au respect pour une société où les individus sont si éclairés sur leurs véritables intérêts. Là, chacun remplit son rôle, et personne n'en sort. Le pouvoir sait tout ce qu'il faut *laisser faire*, le citoyen, tout ce qu'il *faut faire*; et de cette parfaite connaissance que chacun a de son devoir et de son droit, il résulte une harmonie, un calme, et en même temps une activité qui sont la source de la prospérité des Etats.

Suite du Journal.

Inverness, ce 2 septembre.

J'ai passé tout le jour à Inverness, et vers deux heures, j'ai gravi au haut d'une colline boisée, très-voisine de la ville. J'ai trouvé sur ce sommet, les ruines d'un château, dont, selon l'opinion de l'aubergiste d'Inverness, l'origine est inconnue, et qu'on appelle le fort Vitrifié. On m'a dit que ce nom singulier lui avait été donné, parce que les fondemens de ce vieil édifice étaient comme vitrifiés. Les uns en ont conclu que le feu avait été employé à le bâtir; les autres, qu'on l'avait détruit par le feu. Je n'ai vu que sa position pittoresque, et je n'ai songé qu'au vague de son origine. Assis sur un pan de muraille vitrifiée et sem-

blable à un énorme morceau de cristal impur. je découvrais d'un côté, à travers un bois de jeunes pins d'Ecosse, tout l'intérieur du pays, et de l'autre la mer. La vue de terre m'offrait un horizon immense tout hérissé de sommets noirs, stériles et nébuleux; ces montagnes ne fournissent qu'à peine à la nourriture de quelques brebis, et leurs vastes solitudes sont sillonnées par des vallées incultes et marécageuses, ou coupées par des lacs étroits, profondément encaissés, couleur de plomb, sans rives, sans arbres et sans soleil. Du côté opposé, l'œil plane sur une vaste étendue de côtes et sur la mer grisâtre qui sépare le nord de l'Ecosse des îles Shetland et de la Norwège. Cette côte est riche en accidens pittoresques. Des caps avancés, de hautes falaises dont les lignes sont interrompues par des grèves plates et prolongées à perte de vue, composent un tableau aussi imposant que varié; et la petite ville d'Inverness, avec ses maisons d'une couleur grise et froide, ressemble à une colonie de la civilisation, perdue dans ces solitudes boréales. La tristesse de son aspect avertit le voyageur de ne pas s'arrêter sur une terre que la nature a voulu rendre inhospitalière! Comme

je cherchais à me distraire des sombres pensées que m'inspirait ce tableau, le souvenir de Shakespear et de la scène où Macbeth assassine Duncan, me causa tout à coup un frissonnement involontaire; car je reconnus que j'étais assis sur les ruines du château de Macbeth, à Inverness, et l'horreur du crime vint encore rembrunir à mes yeux la couleur des sévères paysages de cette terre glacée. Je comparais ses rivages nébuleux aux magnifiques côtes de Calabre, qui sont solitaires comme celles d'Ecosse, mais où luit un soleil toujours brillant, et dont l'éclat magique embellit les rocs les plus stériles.

Ce souvenir m'a conduit à repasser toute l'histoire de ma vie, depuis l'époque où, pour la première fois, l'inquiétude de mon esprit me poussa dans des régions lointaines, jusqu'à ce jour où je me vois encore une fois séparé volontairement de tout ce qui m'est cher au monde. Dix longues années se sont écoulées entre ce premier voyage et celui que je fais aujourd'hui, et je me retrouve avec effroi, aussi différent de ce que j'étais alors, que le pays qui afflige mes regards est loin des rivages parfumés de l'Italie. Ces

réflexions m'ont fait sentir distinctement, pour la première fois, qu'il y aurait désormais dans ma vie, plus de regrets que d'espérances. Frappé de cette pensée, comme d'une découverte, j'ai mesuré d'un coup d'œil le travail du temps sur mon être, et je me suis mis à écrire les vers suivans :

ADIEUX A LA JEUNESSE.

Jeunesse, en te perdant, je perds plus que la vie;
L'avenir m'apparaît comme un ciel nébuleux;
L'espérance fait place à la froide ironie,
Des cœurs désenchantés désespoir orgueilleux;
Et je ne veux plus rien, rien, pas même être heureux!
Mon unique refuge est la mélancolie;
Tu m'as laissé ce bien, il n'est pas sans douceur;
C'est le deuil du plaisir, c'est l'ombre du bonheur.
Ainsi, quand le soleil achève sa carrière,
Son char laisse à la nuit une pâle lueur,
Pour rappeler du jour la brillante lumière.

Sur ces monts fabuleux, sombre palais du temps,
J'ai vu l'humble berger de la Calédonie

Défier les efforts de la mer en furie;
Des rochers écumeux l'eau bat encor les flancs,
L'ouragan fait gémir la bruyère flétrie,
Mais du barde guerrier on n'entend plus les chants,
Et le Picte vaincu pleure sur sa patrie!
Le ramier fait son nid sur les créneaux déserts,
Où l'aigle des Césars a moissonné la gloire!
Terrible, elle vola de victoire en victoire
Pour tomber de plus haut au bout de l'univers!
Je vois dans son donjon le seigneur solitaire :
D'un titre féodal héritier sans pouvoir,
Ignorant les efforts du reste de la terre,
Aux lumières du siècle il ne veut rien devoir.
Ce magique vaisseau qu'un enchanteur habile,
L'amour du gain, soutient sur les flots inconstans,
Qui vogue vers le but sans consulter les vents,
Aborde insolemment au pied de son asile :
Il voit ce messager du peuple mercantile,
Apporter chez lui l'or, et les vices du temps,
Et son cœur consumé de regrets impuissans
Se rattache au passé par un culte stérile.

Le daim sur la bruyère écoute le torrent,
L'étranger égaré descend de la montagne,
Et frémit en voyant les feux du jour mourant,
Ensanglanter les monts et dorer la campagne.
Sur ses rochers fameux le modeste pasteur
Fait retentir Morven des sons de la musette,

Son toit reçoit encor le pauvre voyageur,
Mais le barde n'est plus, et sa harpe est muette.

Regrets et souvenirs, seuls vous ne mourez pas;
Ainsi que l'aquilon alimente la flamme,
Ainsi le temps qui vole attise dans notre ame
L'incurable douleur qui s'attache à nos pas.

Encore si la mort, frappant sur la jeunesse,
N'atteignait que des cœurs pleins d'immortalité!
Mais le temps, dont la faux incessamment nous blesse,
Au vieillard qui s'éteint reprend la vérité:
La foi même se perd dans la caducité!
Ferme-t-on le cercueil sur l'homme ou sur son ombre?

Spectre prêt à descendre en la demeure sombre,
Toi qui vas succomber sous la commune loi,
De ce vaste univers étais-tu bien le roi?
Le monde ne pouvait contenir ta pensée;
Dis-moi quel est l'espoir de ton ame affaissée?
Pour ton corps fatigué quelques jours de soleil;
Pour ton cœur inquiet quelques nuits de sommeil?...
C'est ce qui reste, hélas! de ta grandeur passée!
N'as-tu plus de vertus, de vices, plus d'orgueil?
Tu vis pour te survivre et pour porter ton deuil!
Ah! si de tes beaux jours tu gardes la mémoire,
Redis-moi ta jeunesse et pleure au moins ta gloire!...

Regrets et souvenirs, seuls vous ne mourez pas,
Ainsi que l'aquilon alimente la flamme,
Ainsi le temps qui vole attise dans notre ame
L'incurable douleur qui s'attache à nos pas.
Regrets et souvenirs, non, vous ne mourez pas.

Malgré le vent du soir, j'ai contemplé long-temps ce paysage poétique, et rentré dans Inverness, je n'ai pas manqué d'aller chercher un souvenir de plus en visitant une maison qui fut habitée par Marie Stuart, pendant les premiers troubles de son funeste règne. Un sujet rebelle, le comte de Huntly, dont le pouvoir balançait celui des rois d'Ecosse, la força de faire le siége du château d'Inverness; le commandant dévoué à ce vassal, avait eu l'insolence d'en refuser les portes à sa souveraine. Cette maison n'a de curieux, que sa petitesse et sa simplicité.

Lettre à ***.

Dunkeld, ce 3 septembre.

J'ai été coucher hier à Perth, en passant par Dunkeld, et je retourne aujourd'hui dans cette ville, pour rentrer dans l'intérieur des montagnes, d'où je me rendrai à Glasgow par les lacs Tay, Katherine et Lomond. J'ai traversé le champ de bataille de Culloden où se décida la fortune des Stuarts, et la forêt de Birnam, nom célèbre depuis le *Macbeth* de Shakespear. Les poètes font plus pour les lieux, que les lieux ne font pour eux, et si quelquefois, un nom patriotique se place heureusement dans leurs vers, plus souvent leur imagination créatrice attache la renom-

mée à des contrées et à des hommes qui seraient demeurés obscurs, si la poésie ne les eût désignés à la postérité.

A une demi-lieue de Perth, j'ai vu Scone, magnifique château de lord Mansfield; il était désert; j'en avais laissé les maîtres à Edimbourg. Cette habitation, rebâtie sur les ruines du palais des rois d'Ecosse, m'a paru une des plus belles de l'Angleterre moderne.

J'ai eu pendant tout le voyage des Highlands (*pays haut*), un temps fort beau, quoique froid.

Depuis que je parcours les montagnes d'Ecosse, j'y cherche des vallées, et je me plains de n'y trouver que des lacs qui séparent les différentes chaînes de rochers, ou des bas-fonds pleins de tourbières où rien ne console les yeux de l'aridité des pics qui environnent ces espèces de fondrières stériles; mais je suis enfin arrivé dans une véritable vallée, c'est celle de Blair-Athol et de Dunkeld. Cette dernière ville appartient aussi au duc d'Athol; et la route qui traverse ses immenses domaines, fait découvrir au voyageur des paysages variés et pittoresques.

On n'a pas d'idée, en France, de l'étendue

des *Etats* d'un grand seigneur d'Ecosse. Je viens de parcourir une petite partie du parc de Dunkeld. Si je vous dis qu'il y a cinquante-cinq jardiniers uniquement occupés à entretenir dix-sept lieues d'allées sablées, et vingt lieues d'allées de mousse ou de gazon, me croirez-vous? Ce parc a bien d'autres avantages que son étendue. Il renferme la plus belle vallée de l'Ecosse, on y voit des montagnes, des abîmes, et, ce qui est plus rare en Ecosse, des forêts magnifiques, grand luxe des ducs d'Athol, car ce sont eux qui les ont plantées. Le duc actuel possède encore hors de son parc, un bois qui a douze lieues en tous sens, et qu'il a créé.

Une des fabriques de son jardin, est la vieille cathédrale de Dunkeld, qui, avant la réforme, était un des plus anciens évêchés de l'Ecosse. Ce monument gothique tombe en ruines; mais plusieurs parties de la nef et toute la tour sont encore bien conservées et soigneusement entretenues; elles produisent un effet admirable au milieu des groupes d'arbres et des pentes de gazon du parc. Non loin de cette ruine coule le Tay, qui, quoique fort large en cet endroit, semble se sou-

venir encore de son origine sauvage, et précipite ses flots avec la rapidité d'un torrent alpestre : de vastes échappées de vue, des lointains de forêts et de rochers, des cascades naturelles sont les ornemens de cette habitation où tout est grand, excepté la maison qui n'est pas digne du reste. On dit que le duc actuel veut faire bâtir pour son parc, un de ces châteaux gothiques de construction moderne, qui ne sont pas toujours d'aussi bon goût que celui de lord Mansfield, à Scone.

La magnificence des grands seigneurs de ce pays tient de la féerie, et quand on voit à la porte de leur palais des hommes nichés dans des huttes enfumées, on a peine à croire à ce gouvernement dont la force se fonde sur la liberté. Mais l'étonnement augmente quand on entre dans les taupinières obscures des paysans, presque toutes bâties en mauvaises mottes de terre, couvertes de bruyère ; et qu'on trouve là des hommes éclairés, attachés à leur pays, à leurs magistrats, à leur religion ; on ne comprendrait plus d'où vient la puissance d'une société qui repose sur de telles contradictions, si l'on refusait de reconnaître

que ce n'est pas seulement par le bien-être physique que les souverains s'attachent leurs peuples, mais qu'un des meilleurs moyens de gouverner les hommes, est de s'occuper de leur dignité morale : il y a autre chose dans les Etats comme dans les individus, que ce qui tombe sous les sens.

Vous croyez peut-être que peu de gens voyagent en Ecosse? mais les routes y sont couvertes de belles dames et de messieurs élégans; et il n'y a pas de village si reculé dont on ne trouve les auberges encombrées et les lits retenus d'avance. L'Ecosse est le *Tivoli* des Anglais; c'est le *jardin naturel* de ces rois de la mer qui viennent y promener, tous les étés, l'ennui de la richesse et les dégoûts de l'orgueil.

Je vantais tout à l'heure les lumières répandues dans le peuple écossais ; mais je dois à la vérité de dire qu'une telle culture d'esprit n'élève pas cette nation au-dessus des préjugés religieux les plus ridicules. Les lumières des nations sont comme les jours des peintres, toutes factices! Les sociétés politiques sont plus fortes de ce qu'on leur cache que de ce qu'on leur enseigne : les préjugés élèvent entre les

peuples des barrières plus difficiles à franchir que les montagnes, et que les fleuves; et malheureusement, le mensonge a été jusqu'à ce jour, dans la plupart des Etats civilisés ou barbares, païens ou chrétiens, la plus forte garantie de l'indépendance nationale.

Killin, près du lac Tay, ce 4 septembre 1822.

J'ai assisté ce soir à l'un des plus beaux spectacles qu'on puisse admirer dans les montagnes; c'est le débordement d'un torrent dans une vallée profonde, sauvage et boisée. Killin, qui est au centre de l'Ecosse, ferme, pour ainsi dire, l'entrée de la vallée, du lac Tay. Ce village est situé sur un terrain un peu élevé, à l'une des extrémités du lac, entre les deux torrens du Locha et du Docha, qui se précipitent du haut des montagnes, mais qui, en ressortant du lac, à Kenmore, six lieues plus bas, prennent le nom de Tay, et s'échappent par un seul courant, à travers la plus belle vallée de l'Ecosse. Cette rivière, après avoir traversé la ville de Perth, va se jeter dans une baie profonde, à laquelle elle donne son nom. Les pluies continuelles ont grossi tous les torrens; et, à six heures du soir, notre

hôte est venu nous dire que la vallée allait être inondée ainsi qu'une partie du village. Aussitôt je sors de Killin pour m'approcher du Docha, dont j'entendais de loin les mugissemens; mais, au lieu de cet étroit ruisseau que j'avais traversé le matin, j'aperçois un fleuve s'élançant avec une rapidité furieuse, à travers l'arche unique d'un pont très-hardi et tremblant déjà sous l'effort des flots : la voûte semblait se soulever, pour faire place au torrent.

Au-dessus de ce pont prêt à crouler, on voyait, non un fleuve, mais un lac coulant, qui avait inondé une partie de la vallée, et fait une île, d'un bois de pins d'Ecosse ! Quelques heures auparavant, le ruisseau passait tranquillement au pied de ce bouquet d'arbres, qu'un torrent menace maintenant d'emporter avec les maisons du village et tous les champs voisins. Les habitans épouvantés gravissent les coteaux, du haut desquels ils voient le danger dont aucun effort ne peut préserver leurs maisons; quelques pointes de rochers dominent le noir courant du fleuve débordé, et ces entraves, en rétrécissant son cours, le rendent plus terrible.

Des pluies continuelles ont amené ce fléau, et d'épais nuages menacent incessamment la vallée de Killin d'une plus grande calamité. Il ne tiendrait qu'à moi de supposer déjà le pont emporté, la route submergée, et de me voir emprisonné pour l'hiver dans cette solitude.

Les contours des rochers, déchirés par le temps et par les hivers, ressemblaient à des hiéroglyphes bizarres tracés sur le ciel; et tandis que le soleil couvert de nuages se couchait tristement derrière cette bordure de montagnes, on ne s'apercevait de son déclin que par un redoublement d'obscurité; car les ténèbres avaient régné tout le jour sur la vallée nébuleuse, et le ciel, voilé par des orages, n'avait offert à mes regards que des vapeurs colorées de teintes sinistres.

Dans ces contrées si pauvres et à demi désertes, les misérables habitations des hommes disparaissent au pied des montagnes, sublimes palais de la nature. Cette souveraine indéfinissable dont l'empire est partout, a son trône dans le désert. Les noms bizarres des rochers, des ruisseaux, l'aspect romantique des ruines qu'on rencontre à chaque pas dans cette contrée; la couleur singulière des

eaux toujours teintes de tourbe, leur bruit effrayant : tout avait disposé mon ame aux impressions fortes, et l'orage est venu, comme pour répondre à l'attente de mon imagination. Je n'ai jamais vu de spectacle qui m'ait ému plus profondément que cette inondation ravageant une vallée déjà si triste et si poétique.

J'avais fait le matin une course aux environs de Killin, et du sommet des coteaux qui dominent ce hameau, j'avais découvert tout le bassin du lac désert qui donne son nom au fleuve Tay. Une immense solitude s'étendait devant nous! nulle trace d'habitation ne se montrait sur les côtes déchirées du lac! mais on voyait près d'une rive abandonnée les ruines du château de Glenorchy : ses murailles à demi renversées dominent encore le désert, et seules elles y rappellent l'existence de l'homme. Après avoir fait une esquisse de ce paysage magnifiquement triste, je descendis la montagne pour m'approcher des restes du noble manoir que je venais de dessiner. Quel fut mon étonnement de les voir entourés de petites allées, bien sablées, bien tortillantes, toutes bordées de petits massifs, de fleurs, et de petites pierres posées l'une sur l'autre, à

la manière des monumens runiques, ou plutôt des jardiniers anglais, lorsqu'ils prétendent imiter les Druïdes. Le gardien du lieu m'apprit avec fierté que le très-noble lord Breadalbane, dont l'habitation est située à quelques lieues de Killin, avait *arrangé* ces ruines, berceau de sa famille, et je me retirai plus édifié de la noblesse du nom de ce seigneur que de son goût.

Demain, en nous acheminant vers le lac Katherine, nous passerons près du cimetière d'Ossian et nous traverserons le territoire des cruels Mac-Gregors, dont la tribu, comme on me l'a déjà raconté à Glencoe, était devenue si odieuse au reste de l'Ecosse, que l'homme qui prononçait son nom était poursuivi criminellement. Je suis curieux de parcourir cette partie centrale de l'Ecosse, fermée jadis à tout ce qui n'était pas sauvage comme un Mac-Gregor; mais on ne cesse de regretter qu'une contrée si poétique soit arrangée comme une promenade à l'anglaise, un peu plus longue que celles des autres parcs de la Grande-Bretagne. J'aimerais mieux voyager péniblement, sans route ni auberges, que d'être à chaque pas troublé

dans mon enthousiasme par la rencontre des élégans et froids personnages, qu'attire en ce pays la facilité qu'on a aujourd'hui de le parcourir. Je suis honteux de l'avouer, mais c'est vrai à la lettre, la plus grande contrariété que j'y aie éprouvée est due aux moyens qu'on a d'y voyager commodément. Il y a du charme aux courses difficiles, et la fatigue et les dangers sont bien compensés par le plaisir qu'on éprouve à sortir du monotone empire de la civilisation.

J'ai parcouru depuis quelques jours la partie la plus riante des vallées de l'Ecosse, mais si je n'avais pas commencé mon voyage par l'ouest et le nord de ce pays, je ne me trouverais nullement dédommagé de ma peine. On voit partout des lacs bordés, comme ici, de petites montagnes; mais où trouve-t-on les côtes inhabitées et les terribles rochers du Loch-Long, les solitudes de Kings-House, de Glencoe, les golfes sauvages, les rivages déchirés et déserts des environs du fort William et d'Inverness? Ces contrées n'ont pas encore été entièrement envahies par les oisifs en *landau;* leurs habitans conservent quelque chose de la rudesse et de l'ignorance

des anciens temps, et c'est ce qui les recommande à tout voyageur curieux d'observer la nature primitive.

Lettre à ***.

D'une petite auberge au bord du lac Achray, à une demi-lieue du lac Katherine, ce 8 septembre 1822.

Me voici logé dans une maison charmante, tenue par un Stuart, soi-disant de la famille royale, comme tous les paysans du même clan. En Ecosse, tout le monde est fils de roi, et la vérité est si bizarrement confondue avec la fable, qu'on n'y peut plus distinguer la poésie de l'histoire. Mais cette incertitude même est une des causes du vif intérêt qu'inspirent ces contrées. Quand on n'est pas d'accord sur les lieux, les noms ni les époques, et que cependant il s'est passé quelque chose de grand dans un pays, le charme des souvenirs s'étend à tout ce qu'on y rencontre :

chaque pierre, chaque ruisseau rappelle un nom célèbre, une action fameuse, et ce qu'on ignore prête à ce qu'on sait, tout le charme de la fabuleuse rêverie.

Hier, sur le chemin de Killin à Callender, on m'a montré le tombeau d'Ossian, qui n'est qu'un peu de terre honorée d'un nom poétique. Il est vrai que les Irlandais disputent ce monument aux Mac-Gregors, et que les critiques disputent Ossian, même à ses admirateurs. Mais que m'importent ces oiseuses discussions? Cette question historique établit un rapport de plus entre le Barde écossais et le père de toute poésie; l'Homère du Nord a pour jamais confondu son nom avec celui de la contrée qu'il a chantée; son esprit y demeure, tout y est rempli de son souvenir, et le doute attaché à sa mémoire, comme le vague qui caractérise ses chants, font qu'il occupe l'imagination du voyageur au pied de toutes les montagnes, sur toutes les bruyères, au bord de tous les torrens. Il a rendu cette terre essentiellement poétique, ou, ce qui est la même chose, *Ossianique*.

La nature, telle qu'elle se montre en Ecosse, a pu seule inspirer les chants du

Barde ; il y avait une correspondance inévitable entre une telle poésie et de tels paysages ; on sent bientôt que cette mythologie ne pouvait naître que là, et toute la sagacité de la critique s'efforce en vain d'ébranler une conviction pour ainsi dire intuitive. En parcourant cette terre rêveuse, personne ne se demandera si Ossian a existé, personne n'écoutera le savant qui lui prouvera irrésistiblement que Macpherson aurait eu la démence de cacher à toute la terre un génie poétique plus étonnant que celui d'Homère ; car, encore une fois, l'auteur de l'*Iliade* n'a pas créé une mythologie ! Peut-être le personnage d'Ossian est-il fictif, mais qu'importe aux poèmes publiés sous ce nom ? ils sont, du moins pour le fond, nationaux et anciens, l'imagination ne demande rien de plus.

La maison d'où j'écris est aussi élégamment meublée que les habitations des environs de Londres. Elle est située au fond d'une vallée solitaire, et près d'un lieu illustré par un poème déjà célèbre, quoique bien moderne encore : *La Dame du Lac*. J'ai été voir son île et son lac par un temps affreux, mais

les ouragans et les raffales sont si ordinaires en Ecosse, ils sont reçus avec tant d'indifférence par les habitans du pays, qu'on finit par n'en plus être importuné; c'est une condition de la vie dans ces contrées. Le brouillard peut passer pour le fard de la Calédonie; et comme on ne vient ici que pour y chercher de la solitude et de la tristesse, on n'est pas trompé dans son attente. Auprès des bruyères de l'Ecosse, les Alpes sont un désert de théâtre. Vous avez beau vous élever dans leurs labyrinthes glacés et tenter de vous perdre au fond de leurs solitudes, franchissez un champ de neige, tournez un roc, gravissez un pic, et vous découvrez soudain à vos pieds le monde civilisé dans toute sa richesse et toute sa variété. Ici, rien de semblable ne vous attend, et l'imagination, en se représentant incessamment la position reculée de cette contrée, accroît l'impression de tristesse que cause son aspect. Les solitudes d'Ecosse sont de vrais déserts, sans autres bornes que des mers encore plus désastreuses que la terre. En Suisse, l'œuvre de l'homme ajoute, par ses contrastes, à l'effet des scènes même les plus sauvages; mais si vous avancez en Ecosse,

vers le nord-ouest, vous faites trente lieues sans apercevoir une chaumière, sans rencontrer un être vivant. Ici, les flancs des montagnes, peu favorables à l'éducation des bestiaux, ne sont pas couverts d'abondans pâturages, ils ne nourrissent point une population nomade et industrieuse. On n'y trouve presque pas d'habitans, et quand on ne peut découvrir dans un pays le moyen d'y faire subsister l'homme civilisé, on se sent saisi d'une tristesse qu'il faut avoir éprouvée pour la comprendre.

Les contrées peuplées, quelqu'aspect qu'elles aient reçu de la nature, ont toujours une certaine apparence de vie et de fertilité qui rassure l'imagination. En Ecosse, l'absence d'habitans accroît l'horreur de la scène, et dans une solitude si profonde, les plus beaux aspects de la nature sont comme des décorations funèbres. Il semble qu'ici le temps se repose; il n'y trouve rien à détruire, si ce n'est quelques amas de huttes qu'on veut bien appeler villages, et qui sont semées à de grandes distances les unes des autres. Ces habitations rappellent que les vents qui soufflent incessamment dans ces stériles val-

lées frappent encore des oreilles humaines; mais elles sont si misérables, que loin d'égayer le désert elles en accroissent l'horreur: on dirait des camps depuis long-temps abandonnés par des sauvages. Quelques moutons, errant en liberté, sont les seuls animaux qui trouvent leur nourriture dans ces champs de bruyère, où nous venons interroger les ombres de Crenmore et de Fingal; et ils sont eux-mêmes la seule ressource de la population, si peu nombreuse, de l'intérieur de l'Ecosse.

Sur les côtes qui sont un peu moins désertes, les hommes se partagent en trois classes: les pasteurs, les pêcheurs et les cultivateurs. Ceux-ci récoltent péniblement une avoine tardive semée dans les morceaux de terres labourables qu'ils ont pu disputer à la tourbe, aux bruyères et aux rochers; mais cette misère même produit des beautés naturelles qu'aucune contrée ne peut disputer à l'Ecosse. Ce n'est pas que les Alpes ne l'emportent en majesté; mais la tristesse et la profonde solitude des montagnes du nord leur donnent un caractère de grandeur tout particulier. Elles sont en harmonie avec le

ciel et avec la poésie des Bardes; et leur aspect monotone impose à l'imagination, sans frapper les yeux comme les pics de la Suisse.

En parcourant ces sommets chauves, j'admire rarement, mais mon esprit est toujours occupé, et j'atteins mon gîte dans une disposition rêveuse que les ouragans de la nuit entretiennent, et que renouvellent les pluies du matin.

Il ne faut pas s'en laisser imposer par l'apparente civilisation de ce pays; il y a cinquante ans qu'il était barbare et inconnu : depuis cette époque, la mode ou l'intérêt ont pu engager les Anglais à y ouvrir des routes et des canaux; mais on ne fait pas de la civilisation, comme on bâtit des entrepôts au commerce. Aussi sortez des auberges, écartez-vous des grands chemins, vous ne trouverez plus que des sauvages nichés dans des taupinières. La saleté de ce peuple est toujours la même, mais elle frappe moins les étrangers depuis qu'ils n'en souffrent plus, et qu'ils voient le pays par la fenêtre d'une auberge tenue à l'anglaise.

Les Anglais, que leur richesse a rendus les princes du monde, envoient devant eux des

ingénieurs et des *waiters* [1], afin de trouver de belles routes et du thé, quand il leur prend fantaisie de traverser quelque désert pour se désennuyer. Ils voyagent partout *comfortablement*, et s'ils se persuadaient que la Sibérie est devenue un pays *fashionable*, vous verriez dans deux ans leurs voitures et leurs aubergistes sur la route de Kasan à Tolbosk.

Aucune nation n'a porté plus loin la sensibilité aux privations physiques; ils tiennent si fort à la civilisation matérielle perfectionnée par eux, que, plutôt que de renoncer à ce qui leur est commode, ils renoncent à connaître même les pays qu'ils parcourent, car ils se font partout un rempart de leurs habitudes, et ils traversent le monde, sans sortir de l'Angleterre.

Les auberges d'Ecosse me paraissent des loges bâties, pour ce peuple ennuyé, dans une salle de spectacle plus vaste que celle du grand Opéra de Londres; mais les commodités de la vie, dont on entoure les Ecossais, sont si peu l'expression de leurs besoins

1 Nom des garçons d'auberge en Angleterre.

réels, que si l'on oublie d'amener sa voiture pour voyager sur leurs magnifiques routes, on est réduit à les parcourir en charrette, les seuls équipages qu'on puisse se procurer dans un pays où la civilisation n'a pas de racines plus profondes que n'en ont ces arbres qu'on voit pousser subitement au milieu des décorations de théâtre.

Il a fait tout le jour un temps affreux; ce soir, le ciel s'étant éclairci et le vent apaisé, je voulus parcourir les environs de l'auberge; la nuit était presque venue, quand je rencontrai sur une bruyère d'où l'on entendait le murmure lointain d'une cascade, un vieillard qui marchait lentement, et chantait des paroles que je ne pouvais comprendre, sur un air semblable à une *psalmodie* religieuse. Ces vers me parurent coupés par stances, car je remarquai qu'à des distances égales le vieux berger s'interrompait et jouait sur sa musette une espèce de ritournelle analogue à son chant. Après avoir suivi quelque temps en silence cet agreste héritier des Bardes, je m'approchai de lui; et, pensant que ses vers étaient aussi vieux que sa musique, je fus curieux de me les faire expli-

quer. J'engageai donc l'antique menestrel à me suivre jusqu'à l'auberge, et là, après avoir fait boire le *whisky* [1] *au successeur d'Ossian*, je le priai d'expliquer à mon hôte, *le descendant des Stuarts*, les paroles qu'il avait chantées sur la bruyère ; alors l'aubergiste me traduisit en anglais les vers gaelics [2] que le vieux berger lui répéta devant moi. Cette traduction était sans doute imparfaite, cependant je la préfère encore à l'imitation que j'ai tâché d'en faire en vers français. C'est une espèce de ballade dont je n'ai pu rendre la naïveté. Cependant je ne la crois pas d'un temps très-reculé, on y trouve déjà quelques idées qui se ressentent de l'afféterie moderne, et j'avoue, à ma honte, que ce sont celles qui m'ont le moins coûté à exprimer.

1 Espèce d'eau-de-vie fort commune en Ecosse.

2 Nom que les Anglais donnent à la langue des montagnards écossais.

STANCES.

1.

Je t'espère le jour, je t'appelle la nuit :
Quand tu me fuis, Ronald, tout mon bonheur me fuit,
Le bonheur, c'était toi, c'était ton doux langage;
Mais pareil à l'éclair qui luit,
L'amour brille un instant et me livre à l'orage.

2.

Reviens, ami, reviens me rendre le repos;
J'entends siffler les vents, j'entends gronder les flots;
Sans toi, point de relâche à mes frayeurs cruelles;
L'espoir ne suspend plus mes maux :
Ce flatteur des heureux fuit les douleurs mortelles.

3.

Hier je vis en songe un jeune et beau guerrier;
Sa poitrine brillait de l'éclat de l'acier,
A peine sous ses pas il courbait la bruyère,
Il élevait son front altier
Et semblait commander à la nature entière.

4.

Oui, c'est lui, c'est Ronald, il revient des combats;
Il m'atteint près du Lac, il me prend dans ses bras,
Et s'élance avec moi jusqu'au bord de l'abîme;
L'abîme ne l'engloutit pas,
Mais j'y tombe sans lui : Ronald fuit sa victime!....

5.

La lune, s'avançant sur son char de vapeur,
De ce songe cruel vint dissiper l'erreur :
Un rayon m'éveilla, je me trouvai couchée
Sous l'arbre où j'appris ton ardeur :
Il dispute à l'hiver sa dépouille séchée.

6.

Ainsi le noir chagrin effeuille sans retour
La fleur de la beauté qui ne dure qu'un jour :
L'amour et la jeunesse en ont paré ma tête;
Mais puisque j'ai perdu l'amour,
Qu'importent la jeunesse et ses habits de fête?

La figure impassible des deux vieillards qui m'expliquaient froidement ces paroles pas-

sionnées, la singulière nature décrite dans ces vers, et dont j'avais le modèle devant les yeux, le vague de cette poésie, dont mes questions réitérées ne purent me faire découvrir l'origine, toute cette scène si singulière m'avait exalté l'imagination, au point de me donner le besoin de passer la nuit à vous la décrire, et à traduire la romance du vieux pâtre écossais.

Je ne veux pas oublier l'île de la Dame du Lac, que j'ai visitée ce matin pendant une tempête. La teinte orageuse du ciel est ce que j'ai vu de plus beau sur le lac Katherine, devenu fameux, seulement depuis le poème de Walter Scott. Heureusement que les souvenirs poétiques, les superstitions populaires, les noms historiques prêtent à cette contrée un charme indépendant des beautés pittoresques qui, malgré tout ce qu'on en a pu dire, ne sont pas très-frappantes dans des montagnes dont presque tous les sommets ont la forme ronde, et qui sont dépourvues d'arbres, de glaciers, et couvertes de bruyères. Leurs rochers peu élevés n'ont guère de ces coupes hardies qui frappent d'étonnement et de terreur; mais il est d'usage, quand on est

venu jusqu'ici, de s'en retourner enthousiasmé. Cependant je doute que l'admiration résiste long-temps aux grandes routes; et aujourd'hui, que tout le monde peut voir l'Ecosse, il est temps que les voyageurs la décrivent, sans l'embellir. Les obstacles qui séparaient ce pays du monde civilisé, ont seuls pu lui conserver si long-temps sa réputation.

Je suis monté, toujours par la pluie, à la grotte des Gnomes, d'où l'on a une très-belle vue sur le lac Katherine, et je suis rentré à l'auberge par une tempête épouvantable. Mais on m'assure encore que le commencement de septembre est la saison la plus favorable pour voir l'Ecosse, et que cette année est une des plus belles que les Ecossais aient eues depuis long-temps.

Je viens de relire les strophes de Walter Scott sur le lac Katherine, dans le poème de *la Dame du Lac*, et j'ai trouvé la description plus poétique qu'exacte. Les portraits de ce grand peintre ont, il est vrai, un coloris très-brillant, mais ils perdent de leur prix, lorsqu'on les compare aux originaux, parce qu'ils sont presque toujours flattés. Je ne me

sens pas encore assez dominé par l'enthousiasme universel pour ne point reconnaître dans les ouvrages de cet écrivain si célèbre, le talent de rendre ses peintures vivantes, plutôt que celui de les rendre vraies; je trouve dans ses récits l'*apparence* de la vérité, l'illusion de la réalité, plus que la vérité même; enfin, je dois le dire, quoique le mot me paraisse dur : en assistant à ces représentations des siècles, que la vive imagination de Walter Scott a fait passer sous nos yeux, je reconnais l'ouvrage d'un décorateur, plutôt que celui d'un peintre.

Ce singulier écrivain n'a guère retracé de la vie, que ce qu'elle offre aux regards, et l'analyse des sentimens, si nécessaire au romancier, échappe à cette plume qui n'est jamais qu'un pinceau.

En faisant ce reproche à Walter Scott, comme prosateur, j'ai fait son éloge comme poète; mais je trouve à sa poésie un autre défaut : celui de n'être pas l'expression immédiate de ce qui se passe dans son ame; en vers, il n'échappe pas toujours à la manière, parce qu'il ne prend pas lui-même assez de part à ce qu'il dit, pour toucher ces cordes

intimes qu'un grand poète seul sait faire vibrer dans le cœur humain.

Il y a de l'uniformité dans ses compositions, même en prose, et l'on y désire ces traits sublimes où l'ame tout entière se révèle d'un mot. Un seul de ses romans vous donne la clef de sa manière de concevoir les actions, de représenter les scènes de la vie; et dès-lors, tout ce que vous lirez de lui vous amusera, vous intéressera encore, mais sans vous surprendre.

Parmi les innombrables détails qui nous peignent les siècles où il veut nous transporter, il ne choisit pas avec assez de goût ceux qui méritent d'être remarqués plus que d'autres : c'est le Rossini de la littérature. Ses tableaux manquent de perspective, parce qu'il place trop d'objets sur le premier plan; et s'il est permis d'emprunter ici une expression aux peintres : parce qu'il ne sait pas prendre un parti pour la lumière; ils me représentent une procession, un bas-relief, plutôt qu'une de ces compositions, où, par la savante combinaison du dessin et des couleurs, un grand artiste révèle à tous les hommes une action dont lui seul pouvait découvrir le véri-

table point de vue. En deux mots, voici mon jugement sur les ouvrages de Walter Scott : ses romans ressemblent à des poèmes en prose, et ses poèmes, à des romans en vers.

Il serait plus difficile de définir les véritables facultés de l'auteur de ces singuliers ouvrages. Il a pour génie l'instinct historique, et pour talent, un style vivifiant ; il est doué d'un tact exquis des vraisemblances, d'une vive intuition de ce qui est probable dans les rapports des hommes entr'eux, et surtout de ce qui produit le plus haut degré d'illusion dans la représentation de leurs actions ; enfin, d'un goût qui lui fait toujours trouver le langage propre au sujet qu'il veut traiter ; d'un esprit chevaleresque et d'une puissance d'invention inépuisable, lorsqu'elle s'applique à la recherche des situations pathétiques. Il compose l'histoire à merveille ; je doute qu'il la racontât aussi bien, et par le talent qu'il a de créer l'illusion, il devait devenir l'écrivain le plus populaire des temps peu consciencieux où nous vivons.

Il y a sans doute dans l'auteur d'*Ivanhoe*, des *Puritains* et de tant d'autres ouvrages, qu'à peine on a le temps de lire, pendant qu'il les

écrit, beaucoup d'érudition, mais encore plus de divination : ce talent singulier peut seul expliquer une fécondité qui deviendrait insipide, si sa source n'était dans l'inspiration; et c'est lui aussi qui assure à Walter Scott une place si distinguée, non seulement parmi les écrivains anglais, mais encore dans la littérature européenne des temps modernes. Quelque nom qu'on donne à ses ouvrages, sur quelque ligne qu'on les range, ou de quelque classe qu'on les exclue, il sera toujours regardé comme un auteur original, et jamais on ne lui refusera la gloire d'avoir résolu mieux que personne avant lui, le problème du roman historique. Il a fait une révolution dans cette partie de la littérature, et tout en l'accusant d'avoir produit les minauderies de tant de romanciers érudits auxquels il a montré des routes nouvelles, mais trop élevées pour eux, les hommes de goût lui devront toujours de la reconnaissance, pour avoir su ramener, si ce n'est le sentiment, au moins la mode du vrai dans le siècle du faux.

Lettre à ***

Dumbarton, près de Glasgow, ce 10 septembre.

Enfin, je puis vous annoncer positivement la fin de mon voyage! J'espère être à Londres le 20, et à *** le 30 ; c'est plus tard que je ne voulais, mais en commençant une aussi longue course, il n'est au pouvoir de personne de marquer le jour du retour.

J'ai cru avant-hier que je ne le reverrais pas, car j'ai couru le plus grand danger possible ; j'ai vu pendant trois heures, avec toute la lumière de ma raison, une mort inévitable à deux secondes de moi ; c'était sur le Ben-Lomond, une des plus hautes montagnes d'Ecosse, où j'avais résolu de monter, malgré le

mauvais temps qu'il faisait depuis trois jours. Je pensais que quelques coups de vent de plus dans un voyage d'Ecosse ne devaient pas m'empêcher de prendre une idée de l'ensemble d'une contrée que j'avais déjà vue en détail : d'ailleurs, les montagnes ont bien des genres de beautés, et ces trônes des orages sont plus imposans dans le moment de la colère, que dans celui du sommeil de leurs terribles souverains !

On n'a pas l'idée d'un pays de montagnes, disais-je, quand on ne l'a vu que d'en-bas, et rien ne me fera quitter l'Ecosse, sans m'être élevé au-dessus de ces ennuyeux dômes de bruyère dont je suis dominé depuis si long-temps. Les paresseux seuls prétendent que les hauteurs ne valent pas la peine d'être gravies par la pluie ; j'ai toujours remarqué que la succession des nuages et des coups de soleil rendait les montagnes plus extraordinaires par les jours pluvieux que par un temps parfaitement clair : c'est par ces discours, et par bien d'autres, que je répondais aux objections des guides et de mon domestique.

Je partis de la petite auberge du lac Achray pour traverser le lac Katherine, dont on ne

peut plus séparer le nom de celui de Walter Scott, et je me fis descendre sur la rive du lac Katherine, près de l'endroit où l'on commence la montée du Ben-Lomond.

Le temps était orageux et variable ; mais les nuages, s'écartant par momens, laissaient voir une suite de sommets de montagnes qui s'étendaient à perte de vue et entre lesquels on apercevait des lacs noirs comme leurs rives, des vallées marécageuses et des bruyères, couleur de nuages.

La traversée du lac était difficile, mais j'avais été arrêté depuis deux jours par de si affreuses tempêtes, que je craignais, en retardant davantage, d'être tout-à-fait emprisonné dans les labyrinthes de lacs, de torrens et de tourbières qui composent la partie du pays renfermée entre les plus hautes montagnes : je m'embarquai donc dans un très-petit bateau sans voiles, avec quatre rameurs et quatre passagers, que j'avais admis par complaisance.

Le lac Katherine a quatre lieues de long ; les deux premières se firent sans peine, mais parvenus à la plus mauvaise pointe de la côte, nos rameurs nous dirent qu'il fallait mettre à terre un des passagers, parce que notre bateau

embarquait trop d'eau à chaque coup de vent, pour nous hasarder à doubler le cap, chargés, comme nous l'étions ; un des étrangers fut donc débarqué : connaissant le pays, il ne risquait pas de s'égarer dans les sentiers de la montagne, et nous continuâmes notre route avec assez de difficulté, mais sans inquiétude. Les tempêtes sont si fréquentes en Ecosse, qu'à la fin on s'y accoutume, comme aux défauts de caractère des gens avec lesquels on passe sa vie. Je ne suis déjà plus l'homme qui renonça si vite à la course de Staffa.

Tandis que nos rameurs luttaient péniblement contre la tempête, nous admirions l'aspect extraordinaire de ce lac aux rives désertes, seul ornement d'une contrée différente de tout ce qu'on peut voir ailleurs.

Les solitudes d'Ecosse ont un caractère de tristesse particulier : c'est le champ de la mort, labouré par les orages et moissonné par l'hiver. Là, un village n'est le plus souvent qu'un misérable assemblage de huttes, qui, d'un peu loin, paraît un tas de tourbe plus grand que les autres, et oublié dans une vallée marécageuse. Des lacs sans rives, car partout l'eau baigne le pied de montagnes à pic, des vallées sans cul-

ture et sans habitations, des hauteurs sans forêts, sans formes bien frappantes, et rien que des nuages et de la bruyère pour colorer ces sites si grands par leur nudité : tout cela compose au moins des tableaux fort tristes et fort singuliers. J'en ai vu de plus beaux, je n'en ai jamais vu de plus extraordinaires ni de plus difficiles à oublier : ils s'impriment dans la mémoire de la manière la plus sûre : par la tristesse !

L'esprit élevé par la contemplation de ce grand spectacle, je suis arrivé à l'endroit marqué pour mon débarquement, sans m'être aperçu du moment de danger qu'on me dit que nous avions couru. Alors, je quittai mon domestique que j'envoyai par un autre chemin, m'attendre au bord du lac Lomond, et je suivis le guide, à qui j'avais fait remarquer que ma bourse était légère, car on m'avait recommandé de ne garder sur moi que quelques shillings.

Une maison, la première que nous eussions aperçue sur le lac, se trouvait près du sentier que nous suivions; nous nous en approchâmes pour y acheter une bouteille de whisky : liqueur excellente et dont nous pensions avoir

besoin sur la montagne. Il était deux heures après midi, tant nous avions perdu de temps pour faire trois lieues sur le lac. J'en avais encore quatre pour arriver au sommet de la montagne, et deux pour en descendre, et parvenir jusqu'au bord du lac Lomond, à l'endroit où l'on devait laisser un bateau pour me transporter à l'auberge de Tarbut.

Cette course de six lieues m'avait paru fort peu redoutable, mais aux premiers pas que je fis dans des bruyères de deux pieds de haut, entièrement trempées d'eau, je commençai à craindre la fatigue d'une aussi longue marche sur un sol glissant et tourbeux, tout fraîchement détrempé par trois jours de pluies continuelles. Cependant, accoutumé à trouver des forces quand il en faut, je ne voulus pas me laisser décourager, et je suivis mon guide d'un pas assez rapide.

Nous avions à franchir deux montagnes et deux vallées, avant d'arriver au pied du Ben-Lomond proprement dit : la plus grande difficulté de notre route venait des torrens débordés que je ne voulais pas traverser à pied, de peur que le froid glacial de l'eau ne me fît mal. J'avais un manteau de toile

cirée qui me garantissait des ondées passagères, et mon guide me portait sur ses épaules à travers les ruisseaux que je ne pouvais sauter. Je vous donne ces détails, pour vous montrer plus tard combien tant de précautions étaient inutiles.

Nous marchions sans suivre aucun sentier, car passé la première montagne, il n'y a plus dans ce désert aucune trace de pas humains, et la fatigue d'une course si difficile m'avait mis en nage au bout d'une lieue.

La première fois que je m'étais laissé porter par mon guide, je l'avais senti chanceler, et au second ruisseau, j'hésitais à monter sur ses épaules, mais il m'assura qu'il me ferait passer sans accident; en disant cela, il tombe avec moi au milieu du torrent qui, heureusement, n'était pas assez large pour que je ne pusse me jeter sur le bord en me débarrassant des épaules de ce pauvre homme.

Cette manière de voyager nous retardait, mais le ciel s'éclaircissait et semblait nous promettre une belle soirée. Arrivés à la dernière vallée, nous y trouvâmes un torrent si large, si profond, si rapide, qu'il me parut impossible de le franchir sur le dos de mon

conducteur ; retourner était également impossible ; nous avions le lac Katherine derrière nous ; et comment retrouver un bateau pour le traverser ? Nous cherchions avec anxiété le gué le moins dangereux où j'allais me déterminer à marcher à la suite du guide, quand le ciel nous envoya un secours inattendu. C'était un berger menant paître quelques petites vaches de peu d'apparence, comme toutes celles que j'ai vues en Ecosse. Cette race de bestiaux est cependant très-bonne, mais en général, les pâturages des hauteurs ne conviennent qu'aux moutons.

Le berger que nous apercevions de loin, descendait lentement la pente d'une montagne opposée à celle que nous venions de passer. Il avait autour du corps son *plaid* de tartane [1], noué à la manière du pays. C'est une espèce d'écharpe qui sert de manteau quand on la déroule, et qui, lorqu'elle est rejetée par dessus l'épaule, retombe avec une grâce particulière. Cet homme ne me paraissait pas faire la moindre attention à notre embarras, et continuait sa route en nous re-

1. Etoffe de laine à carreaux.

gardant de temps en temps sans curiosité ni intérêt. Je dis à mon guide de l'appeler : il accourut, et dès que je lui eus demandé du secours, il se montra serviable ; il entra dans l'eau jusqu'à la moitié du corps, et me porta légèrement sur la rive opposée : il ne voulut pas nous quitter, sans nous avoir montré le côté par lequel il fallait attaquer la montagne ; mais il me conseilla de renoncer à cette course pour ce soir-là, dans la crainte du vent. Il voulait me faire coucher dans sa cabane, et me conduire lui-même sur le Ben-Lomond au point du jour, si le temps le permettait; mais je refusai l'offre de cet obligeant berger.

Au moment de le quitter, je lui présentai de l'argent, qu'il refusa sans fierté, en me disant simplement qu'il était fermier du duc de Montrose. Je reconnus au désintéressement de cet homme, que j'avais abandonné la route ordinaire des voyageurs, et je m'applaudis d'être venu chercher les Ecossais loin des auberges et des grands chemins. Nous bûmes, le berger, le guide et moi, chacun un coup de whisky dans le même verre, et je m'apprêtai gaiement à gravir la montagne.

De ce côté, la pente est extrêmement rapide, aucun sentier n'y facilite la marche des moutons et des curieux, les seuls êtres qui se rencontrent dans ces contrées sauvages; et, après avoir déjà marché péniblement pendant plus de deux heures, j'appris avec tristesse qu'il m'en fallait encore autant pour arriver au sommet du pic le plus élevé. Un pieu nous le faisait reconnaître de loin au-dessus des pentes couvertes de bruyères et de couches d'ardoise qui nous en séparaient encore, et ce but de nos efforts semblait fuir devant moi à chaque pas que je faisais pour m'en approcher. Je n'ai jamais éprouvé une aussi violente fatigue, jamais l'âpreté de l'air ne m'a rendu la respiration plus courte, plus difficile; enfin, jamais efforts ne m'ont paru plus pénibles que ceux que je faisais de minute en minute pour ne pas tomber à terre et renoncer à mon entreprise. La bruyère, moins haute que dans la vallée, était mêlée à une mousse épaisse qui glissait avec moi sur les couches d'ardoises humides, et me forçait à faire trois pas pour un.

Malgré tant de difficultés, malgré la sueur

qui ruisselait sur tout mon corps, et la pluie qui recommençait à nous voiler les montagnes, j'admirais de momens en momens dans le lointain de sombres sommets élevés les uns au-dessus des autres, avec une régularité semblable à celle des vagues de la mer, et présentant comme elles, l'image de l'infini. La grandeur seule de ces flots immobiles, les ferait paraître différens de la véritable mer.

Je ne me trouvais plus dominé que par la dernière pointe du Ben-Lomond où j'allais parvenir, et je voyais la terre sous mes pieds; des lacs sans noms remplissaient des ravins inconnus, les rayons du soleil répandaient le jour sur des plaines éloignées; des arcs-en-ciel mouvans encadraient des déserts, des montagnes, des villes, et paraissaient un ornement fantastique du tableau que le Créateur avait composé dans ces solitudes. La lumière, les ténèbres, les nuages, le bruit, tout ce qui appartient à la vie semblait partir de dessous mes pieds, et je me croyais parvenu, comme le Dante, dans son Paradis, au-delà de la région des phénomènes terrestres. Il est rare que les Alpes présentent

un pareil spectacle, parce qu'on n'y monte presque jamais au-dessus de toutes les autres montagnes.

Combien je me félicitais de mon opiniâtreté! Comme je méprisais ces voyageurs qui, sous prétexte d'être prudens, ne sont que vains et paresseux, et se contentent de parler des beautés dont ils n'ont pu jouir! Encore un dernier effort, et dans dix minutes mon guide me promettait d'atteindre avec moi ce terme si désiré, et que nous avions perdu de vue depuis assez long-temps, parce que nous en étions trop rapprochés pour l'apercevoir.

Je gravissais douloureusement les derniers rochers qui me séparaient de ce sommet, quand j'entendis au-delà d'un précipice que je longeais, un bruit d'une force effrayante et semblable à celui de l'éboulement d'une partie de la montagne. Le guide me dit, sans paraître se troubler, que c'était le vent qui s'engouffrait dans les rochers. J'étais loin de prévoir la scène que me présageait cet étrange phénomène.

Cinquante pas plus haut, nous atteignîmes enfin le sommet de la montagne, qui est fort

étroit et tout entouré de précipices. Il me serait impossible de trouver des mots pour dire ce que j'y ai vu, ni ce qui s'est passé autour de moi, pendant le temps que j'y suis resté : une telle scène m'avait guéri de ma curiosité : je croyais cette passion plus énergique en moi. Je ne pensais plus à voir des objets nouveaux, je ne pensais qu'à mourir. Ce qui m'occupait, c'était la mort qui se montrait sous la forme d'un nuage, si puissant, que la terre semblait s'ébranler à son passage, et ce passage ne finissait pas : c'était la mort sous toutes les figures : sous l'apparence du bruit, des ténèbres, du froid, de la grêle qui nous assaillait de bas en haut avec une violence inexprimable!

Après peut-être cinq minutes de suffocation, d'étourdissement, de délire, je me trouvai transporté à quelques pas de ma place, au milieu d'une nuit profonde qui s'était élevée soudainement. J'entendis en même temps la voix de mon guide qui me criait d'enfoncer mon bâton dans la terre, et de m'en servir pour résister à la violence de la tempête. Je ne sais si je suivis ce conseil, mais dans un moment de relâche, je fus saisi

au bras par quelque chose de moins fort que ce coup de vent qui venait de m'enlever de terre : c'était la main de mon guide. En m'entraînant vers un banc de pierre dont est entouré le pieu planté sur la pointe du Ben-Lomond, cet homme me dit qu'il venait de me retirer du bord d'un précipice de plusieurs centaines de pieds.

Ayant un peu repris nos sens, nous nous demandâmes ce qu'il y avait à faire ; le guide m'avoua qu'il ne pourrait, dans l'obscurité des nuages, trouver le sentier qui devait nous conduire à Tarbut, où j'avais donné rendez-vous à mes gens ; que d'ailleurs, ce côté de la montagne étant entièrement exposé au vent, nous y serions infailliblement précipités dans les abîmes dont nous nous trouvions environnés, et que son avis était d'attendre que l'orage fût passé pour prendre le chemin de Rowardennan, petite maison isolée sur le bord du lac Lomond, à deux lieues au-dessous de l'endroit où je devais m'embarquer pour Tarbut.

Je me décidai à prendre sans délai ce dernier chemin, qui était le seul par lequel nous pouvions espérer de nous sauver ; mais le

guide s'obstinait à attendre. Je m'aperçus alors qu'il n'avait plus sa tête; la tempête et le whisky l'avaient enivré, et je reconnus dans son délire une cause de mort plus certaine que toutes les autres. Je lui dis qu'il fallait marcher ou périr, car si je restais encore cinq minutes exposé tout en sueur et sans remuer, à la grêle dont le froid pénétrait jusqu'à la moelle de mes os, je mourrais infailliblement; alors il s'éloigna de dix pas pour reconnaître notre chemin, et tout à coup je le vis précipité à terre par le vent, comme je l'avais été moi-même un moment plus tôt. Je courus à lui, je le relevai, et il m'arracha mon manteau, en me disant que je risquais ma vie si je le gardais. Je la risquais en l'ôtant; cependant, comme la fluxion de poitrine était plus loin que le précipice, je me déterminai à renoncer à ce dernier rempart, et à exposer mes membres inondés de sueur aux torrens d'eau glacée qui traversaient, pour ainsi dire, notre corps avec la puissance de la foudre.

En me privant de ce moyen de salut, je bus d'un trait un quart de la bouteille de whisky, et c'est, sans doute, à cette précau-

tion que je dois la vie; il fallait penser à tout; au milieu d'une légion de démons qui nous assaillaient de plusieurs côtés à la fois, nous suivions une pente très-dangereuse que nous descendions avec des torrens d'eau, de grêle et de pierres qui se précipitaient sur nous du haut de la montagne. D'épaisses ténèbres causées par les brouillards avaient avancé la nuit pour nous; nous rencontrions dans notre marche des zones de nuages montant vers le sommet, et ballottés par des vents opposés; alors le combat devenait terrible : la terre s'ébranlait, nous glissions, nous nous précipitions, nous roulions, nous tombions à travers l'infernale armée des tempêtes qui escaladait le ciel, et nous nous retrouvions cent pieds plus bas, presqu'évanouis de fatigue et de saisissement; quand je sentais mes genoux fléchir ou mon sang se glacer, je recourais toujours au whisky, et les forces me revenaient pour quelques centaines de pas.

Une fois hors des précipices, nous nous mîmes à fuir avec la rapidité du vent qui nous poussait, et nous avons traversé une bruyère d'une lieue en moins de vingt mi-

nutes, nous tenant par le bras, volant plutôt que courant et perdant haleine, sans pour cela nous arrêter. Nous franchissions d'un saut des ruisseaux, des fondrières, des pentes de rochers que je ne passerais pas aujourd'hui, avec la meilleure volonté du monde, sans bien des précautions, mais nous étions comme insensés, et la rapidité *de notre vol* me faisait l'illusion d'un songe. Je me croyais mort, et il me semblait que je voyageais dans les nuages avec ces esprits d'Ossian qui vont porter aux vivans la guerre et la tempête.

La nuit, la vraie nuit, et non celle des nuages, était venue; mes membres se roidissaient et me refusaient le service, ma tête se perdait entièrement, et je demandais au guide s'il pleuvait encore, tandis que le ciel, comme acharné à notre poursuite, nous envoyait des torrens d'eau, de bruine, et de grésil. J'avais aperçu le lac Lomond fort loin sous mes pieds, et je croyais la mort plus près que le gîte qu'on me promettait depuis si long-temps. Cependant je ne voulais pas m'abandonner moi-même, et je résolus de disputer jusqu'à mon dernier souffle aux puis-

sances infernales qui m'assaillaient. J'étais soutenu par un orgueil d'enfant, en pensant que j'avais vu l'ouragan sur son trône, et que j'avais bravé la tempête jusque dans son empire. Encouragé par cette folle pensée, j'arrivai enfin, à huit heures du soir, dans la maison où l'on me faisait espérer la fin de tous mes maux. En entrant dans une cuisine enfumée, je m'approchai du feu. J'étais ivre de whisky, de froid, de chaud, de terreur, de fatigue et de vent.

On s'empressa de m'arracher mes habits collés sur mon corps, et de me faire boire une liqueur brûlante, précaution que je regardais comme superflue, car la sueur qu'un vent glacé avait depuis long-temps séchée sur ma poitrine me semblait le présage d'une maladie inévitable. Revêtu d'habits écossais, réchauffé par le rhum, et par le charbon de terre, je ne pouvais demeurer assis, et, dans le délire de la fièvre et de l'inquiétude, je parcourais la maison demandant à grands cris un bateau pour me conduire vers le gîte où l'on m'attendait : on me répondit que par la tempête qu'il faisait personne ne voudrait s'exposer sur le lac avec moi! Je me résignai

et, le lendemain matin, j'envoyai chercher mes gens à Tarbut.

Ils arrivèrent à midi, et me trouvèrent dans mon lit avec une fièvre violente; mais cet accès, ayant provoqué une transpiration très-forte, m'a peut-être sauvé la vie. J'ai été quitte de tout pour une courbature, un peu de malaise, des maux de cœur, et quelques ressentimens de fièvre. Depuis deux jours je suis à me reposer à Dumbarton, d'où je compte partir demain pour Glasgow.

Le lendemain de ma terrible course le guide m'assura qu'il s'était cru perdu; ce que j'avais très-bien vu, et il ajouta qu'il était monté au Ben-Lomond plus de deux cents fois sans jamais avoir éprouvé une pareille tempête. Moi, assurément, je n'ai jamais couru un aussi grand danger, ni ressenti une telle fatigue. Quelle lettre vous auriez pu recevoir au lieu de celle que je vous écris! Je dis, comme vous, qu'il ne faut pas se quitter volontairement; c'est se rire du malheur, qui n'aime pas qu'on le joue, et qui arrive bien vite lui-même quand on s'avise de le contrefaire.

Lettre à ***.

Glasgow, ce 14 septembre.

Vous ne me parlez dans vos lettres que des chaleurs de l'été; moi je n'ai pas vu dix fois le soleil depuis le 1^er^ août; il est vrai que j'ai voyagé dans les parties les plus septentrionales des montagnes; si je suis bien aise d'avoir vu l'Angleterre, je serai encore plus content de quitter cet empire de la fumée, du brouillard et de la pédanterie. L'Ecosse m'a plu davantage, mais je ne puis encore me consoler d'avoir manqué la course de Staffa. A présent la saison est trop avancée, et le paquebot n'y retournera plus que l'été prochain. Mais son dernier voyage a été très-

heureux sitôt que je l'eus quitté. Ce vaisseau, aux ordres des amateurs de beaux sites, peint assez bien l'esprit du pays. La curiosité est une des principales denrées en circulation, dans le commerce universel dont vit l'Angleterre; et ce bâtiment n'a pas d'autre cargaison que des curieux : il est destiné, pendant toute la belle saison, à les transporter d'île en île; sans doute l'entreprise était lucrative, puisque le profit suffit à l'entretien d'un vaisseau avec tout son équipage. Mais pour oublier, s'il se peut, ce paquebot et l'humeur qu'il me donne, je veux vous parler du culte presbytérien.

J'ai si souvent reproché aux Ecossais leur respect judaïque pour le repos du dimanche qu'il me paraît juste de convenir de ce que cette discipline religieuse a d'utile et de touchant. Ce n'est pas sur les places publiques, qui, ce jour-là, ressemblent à des cimetières, ni dans les rues qui représentent une ville abandonnée, ni dans les salles de spectacle qui sont fermées, ni aux cafés, ni dans aucuns de ces lieux qui, ailleurs, sont ouverts à la curiosité ou consacrés au plaisir, qu'il faut aller le dimanche, pour y trouver

le peuple écossais. Ce n'est pas même dans les promenades publiques, car elles sont désertes pendant toutes les heures consacrées au service divin : c'est dans les temples. On peut dire, presqu'à la lettre, que toute la population des villes d'Ecosse se rassemble matin et soir dans les églises pour y écouter, avec un recueillement profond, des conversations morales et raisonnables sur l'Evangile, et des cantiques pieux dont les airs disposent l'ame à la contemplation; les hommes de ce pays sont ennuyeux quand ils s'amusent, mais ils sont touchans quand ils prient.

Je suis trop catholique d'habitude et de conviction pour que les éloges que je donne au culte presbytérien puissent être suspects de partialité, mais aussi je suis de trop bonne foi pour ne pas avouer le respect que m'inspire toute communion chrétienne, dont les préceptes sont observés consciencieusement par la société tout entière.

La première prévention défavorable qu'on reçoive contre une doctrine, vient ordinairement de la tiédeur de ceux qui la professent. Sous ce rapport la religion presbyté-

rienne, et même la religion anglicane, se recommandent à l'estime des étrangers. On se demande avec étonnement quelle est l'autorité qui sait si bien se faire obéir. Ici ce ne sont pas, comme chez certaines nations du continent, quelques femmes plus sensibles, plus faibles ou plus fortes que le commun du monde, qui conservent la tradition de la vraie piété; c'est tout un peuple sans exception, qui s'empresse de confesser publiquement sa soumission à la croyance publique!

Les Anglais, si jaloux de leurs libertés, n'ont cependant pas encore abrogé une ancienne loi, par laquelle toute personne qui ne peut donner une raison légitime d'exception, est obligée d'assister au service divin. Cette loi peut être mise en vigueur dans les Trois-Royaumes, et quiconque l'enfreint, encourt une peine.

A quels cris, et surtout à combien de sophismes une semblable contrainte ne donnerait-elle pas lieu chez nous? Ici, le sentiment religieux n'en paraît pas moins sincère pour être protégé par la force civile. Aussi, en apercevant une chaire écossaise, je n'ai pu

me défendre d'une profonde émotion, et je me suis incliné avec vénération comme devant la source d'où découlent toutes les vertus que j'avais admirées dans une nation essentiellement conséquente et consciencieuse.

Au premier pas qu'on fait dans un temple presbytérien, on reconnaît que les fondateurs de ce culte réformé ont voulu donner pour unique base à la piété, la raison. Cette religion, rigoureusement spirituelle, dédaigne l'appui des facultés dont l'homme ne doit le développement qu'à ses rapports avec le monde visible. Les réformateurs écossais se sont gardés avec soin d'appeler à leur secours, l'imagination et la sensibilité : rien, dans leur austère doctrine, ne parle aux sens; rien ne séduit le cœur, tout y veut subjuguer l'esprit par l'esprit seul : c'est un culte tout intérieur, tout de conviction; c'est l'abstraction de la piété; c'est le langage sévère que parle la raison, dégagée de toute autre obéissance que celle qu'elle croit se devoir à elle-même !

Quel est le philosophe qui pourrait observer sans intérêt une nation, dont la vie morale repose tout entière sur un système où la raison fait un si grand abus d'elle-même !

Sans examiner le fond de la question théologique, je m'en tiens au fait, qui suffit pour me donner beaucoup à réfléchir. En vain le philosophe spéculatif trouvera et prouvera (car, que ne prouve-t-on pas?) qu'une telle prétention à l'abstraction ne peut produire que de vaines théories et des essais dangereux, parce qu'elle est fondée sur une idée trop relevée de la nature humaine; le philosophe voyageur répondra par l'exemple de l'Ecosse entière. Le fait est là, dira-t-il, pour réfuter l'argument! Il y a dans ce pays, vous ne pouvez le nier, des vertus pratiques, et cependant, elles n'ont d'autre base que cette religion philosophique dont l'essence est l'examen, et que vous regardez comme incompatible avec toute société organisée.

On ne peut se dissimuler que cette liberté du raisonnement, ce *dogme humain*, qui abolit tout autre dogme, ne réponde merveilleusement aux besoins de la plupart des nations de l'Europe, depuis les trois derniers siècles, et particulièrement à l'esprit de ce peuple logicien.

Mais l'Eglise catholique répondra qu'elle raisonne aussi; seulement, elle ne se borne

pas à raisonner : de là vient que son empire s'étend au-delà des siècles et des pays raisonneurs. A force d'abolir tous les signes sensibles qu'ils méprisent comme l'héritage de l'idolâtrie, les presbytériens ont perdu l'antique tradition des symboles, qui cependant étaient l'ame de l'Église primitive, et ils ont réduit à rien les mystères et les sacremens, qui sont le principe de vie de la grande société chrétienne, de celle qui doit durer toujours.

Que les générations se renouvellent, que les corps politiques se transforment, que la direction des esprits change, que la civilisation abandonne une partie de la terre pour se transplanter dans une autre, que restera-t-il au protestantisme? Cette religion, forte, seulement dans les siècles de lumière, est impuissante contre la barbarie. Et quel chrétien-réformé osera prétendre que le monde ne peut plus voir revenir des âges de ténèbres semblables à ces longues périodes de l'histoire, pendant lesquelles la civilisation aurait succombé sans l'Église catholique, le plus fidèle, le plus fort dépositaire que le Ciel ait pu choisir pour conserver le culte de la vérité chez des êtres destinés à naître, à

vivre et à mourir dans l'empire du mensonge?

Le pouvoir du protestantisme est de réaction : cette religion portera jusqu'au bout le sceau de son origine, et tombera d'elle-même dans un monde où il n'y aura plus rien à révolutionner, mais où il y aura tout à édifier [1].

Ses sectateurs, s'il en restait alors, ne sauraient à quoi se rattacher; car cette Communion n'a pas de vie propre, elle ne se soutient que par le combat contre l'Église-Mère, et du jour où le culte positif serait détruit (ce qui ne peut arriver), toutes les sectes négatives, enfantées par la résistance aux abus du pouvoir réel, s'anéantiraient avec la force qui les perpétue.

La Réforme n'a que le droit de réclamation, elle n'a pas celui d'institution; elle répond à des besoins momentanés du genre humain, mais elle ne peut embrasser le monde à toutes ses époques : c'est une religion qui parle à l'homme modifié par certaines conditions de son existence sociale, à l'homme raisonneur; elle ne parle pas à l'homme dégagé de tout,

1 Pour appuyer cette réflexion, il suffit de comparer les missions catholiques à celles des églises protestantes.

à l'homme purement homme, à l'essence de l'homme indépendant des accidens de l'éducation et de la vie. Préservatif également sûr contre l'absurde et le sublime, elle ne peut être universelle, et son action doit être bornée, par son principe même, à satisfaire les besoins des sociétés déjà préparées pour elle par un médiocre degré de civilisation.

Tout ce qui est au-dessus et au-dessous de cette zone mitoyenne de l'esprit humain doit nécessairement échapper au protestantisme, qui exige un peu de lumière dans les peuples, et qui est cause et effet de ces lumières.

L'Église catholique, au contraire, renferme un principe éternel d'organisation et de vie, principe dont l'action vraiment universelle s'exerce également et invariablement sur tous les hommes, sans égard à leur point de culture : ce principe est celui de l'autorité. Le respect pour l'autorité est le premier besoin des hommes qui commencent une société, comme il est le dernier refuge des esprits saturés d'orgueil et de science.

Grâce à la puissance de ce principe, la vraie religion sortira des cendres des empires; et, retrempé par la persécution, par la

destruction même des moyens accessoires que la politique a malheureusement prêtés à son pouvoir, le catholicisme réduit à sa vie intrinsèque, recommencera à policer les nouveaux Vandales qui auront encore bouleversé le monde, sous prétexte, cette fois, de le civiliser.

Ces réflexions ne me sont venues qu'en écrivant, car elles étaient loin de moi quand je suis entré dans la principale église de Glasgow. Le recueillement de tout ce peuple, ses chants graves et harmonieux m'ont inspiré le désir de m'unir à lui, d'esprit et de cœur. J'ai chanté, j'ai prié, je me suis attendri, en pensant à l'unanimité de la foi chrétienne; et je ne m'occupais guère des nuances qui séparent nos croyances, quand le prêtre qui exhortait ses ouailles, quand cet ennemi des superstitions et des préjugés, cet apôtre des lumières et de la tolérance modernes, a fait entendre du haut de la chaire de la raison, de charitables prières pour la conversion des idolâtres, à la tête desquels il a placé les pauvres catholiques.

Alors, j'ai apprécié à leur juste valeur ces grands mots de croyance raisonnée, de culte

éclairé, et j'ai vu à découvert le ressort secret qui anime les disciples de cette doctrine, moins forte de sa vérité, que de l'ignorance de ses sectateurs; de simple chrétien, je suis devenu, malgré moi, théologien, dialecticien; et, à force de raisonner et de discuter, je me suis retrouvé catholique.

Le fanatisme et le mensonge sont des ennemis auxquels nulle secte religieuse ne saurait échapper : elles les portent en elles-mêmes, et les plus aveugles sont les plus puissantes, car le fanatisme maîtrise les hommes, par ce qu'il leur cache, bien plus que par ce qu'il leur enseigne.

Kendwick, petite ville près des lacs de Cumberland et de Westmorland, ce 17 septembre.

Me voici sorti de l'empire de la monotonie pour rentrer dans celui de l'uniformité, car telle est, ce me semble, la nuance qui distingue la sauvage Ecosse de l'Angleterre civilisée : dans l'un de ces pays, la nature n'a rien varié ; dans l'autre, la société a tout taillé sur le même patron ; et un jour passé dans chacun des deux, suffit pour vous faire penser ce que vous en penserez au bout de deux mois. Quand vous avez vu Londres et ses environs, vous voyagez en Angleterre pour des noms ;

et, après avoir parcouru Edimbourg, traversé le premier lac bien encaissé, admiré la première vue de côtes bien stériles, descendu dans la première vallée marécageuse, gravi la première montagne couverte de bruyères, vous avez vu toute l'Ecosse.

Je respire avec plaisir un air moins âpre que celui de cette poétique Calédonie, dont les froids paysages perdent tant de leur prix à être admirés de près : je puis, en deux mots, résumer mes jugemens sur l'Ecosse ; j'étais ravi de passer la frontière de ce pays, je suis bien aise de la repasser ! Sans contredit le plus beau point de vue de l'Ecosse est pris du coin de votre feu, vis-à-vis d'Ossian et de Walter Scott.

Je retrouve avec satisfaction des villes populeuses, des campagnes riantes, des arbres qui n'ont pas l'air malheureux et des hommes qui ne sont pas sales. La première impression que fait éprouver l'Angleterre est toujours extrêmement agréable. Cette parfaite propreté, ce soin des petites choses, cette élégance de ménage, annoncent un peuple sage, économe et attaché aux lieux qu'il habite ; heureux si l'on s'accoutumait à ce

que sa vie a d'insipide aussi vite qu'on se blase sur ce qu'elle a d'estimable !

Il semble qu'on ait envoyé de Londres dans toutes les parties de l'Angleterre des modèles de meubles, de mets, des échantillons de boissons, et même des patrons de servantes et de maîtresses d'auberges, car tout ce qu'on voit, ce qu'on entend, ce qu'on prend dans chaque lieu, est tellement moulé sur ce qu'on a rencontré dans les autres, qu'on se demande où est le type caché sous lequel l'Angleterre s'est trouvée ainsi *stéréotypée*.

Cette société est tellement compacte, les communications entre les divers membres de ce grand corps sont si promptes, si fréquentes, si faciles, que rien ne se montre à une extrémité du pays sans se multiplier aussitôt à l'infini, et sans se répandre dans toutes les directions. Le galvanisme, l'électricité, la circulation du sang, peuvent à peine donner une idée des phénomènes de la civilisation dans ce singulier empire. C'est le théâtre des prodiges; il s'y fait des entreprises gigantesques, mais, en même temps, on y prend un soin minutieux des choses les moins importantes. L'utile s'y trouve partout, mais partout aussi

il étouffe le sublime ; et l'on y chercherait en vain ces monumens pompeux, qui n'ont pu être conçus et créés que par des esprits supérieurs aux intérêts de la terre.

Le sentiment des arts, ce luxe de l'imagination, manque aux Anglais ; on ne voit pas chez eux de ces édifices dont les débris mêmes honorent encore les siècles et les nations qui les avaient élevés. Ici, nul vague, nulle poésie dans la vie. Le génie de cette société se manifeste par la savante combinaison des intérêts terrestres, par l'équilibre des forces matérielles, par les chiffres, par les calculs ; en un mot, qu'on me passe l'expression, en Angleterre l'existence entière est une abstraction : c'est une formule de mathématique appliquée au grand problème de la civilisation humaine.

Je suis toujours tenté de tourner autour d'un Anglais pour découvrir les contre-poids qui font mouvoir et parler sa machine.

Les Anglais jouissent de tous les avantages de leur système, et l'orgueil de la richesse les aveugle sur ses inconvéniens. Mais un étranger impartial et doué du talent d'observer, serait peut-être mieux placé

qu'ils ne le sont eux-mêmes, pour apercevoir les désavantages de leur manière de vivre. Il faut être à une certaine distance des objets pour les bien apprécier.

Depuis que je suis en Angleterre, je cherche à m'expliquer comment l'existence si prosaïque des hommes de ce pays n'a pas arrêté l'élan de tant de génies poétiques qui l'ont illustré. On a peine à croire que le même ordre de choses, qui a favorisé l'accroissement d'une ville comme Birmingham, ait permis le développement d'un génie comme Byron. Ce serait à lui-même qu'il faudrait demander la solution de ce grand problème; je l'ai cherchée et ne crois point l'avoir trouvée. Je ne possède ni l'expérience ni la sagacité nécessaires pour apprécier l'influence de la vie sociale sur la littérature anglaise, et pour expliquer la contradiction qu'il y aura toujours au premier aperçu entre une nation essentiellement calculatrice, et la poésie rêveuse dont elle se glorifie.

Cependant je me suis arrêté à une explication paradoxale peut-être, mais je vous la donne sans prétendre la soutenir.

La poésie est une sorte de réaction de l'idéal contre le positif; plus l'ame de l'homme est opprimée et plus ses élans vers l'idéal sont sublimes, plus les efforts qu'elle fait pour l'atteindre sont extraordinaires. Ceci expliquerait pourquoi l'esprit révolutionnaire, ennemi de tout frein, est essentiellement anti-poétique; la poésie, pour se venger de la réalité, pour réagir contre la vie matérielle et protester de son mépris du monde tel que notre misère l'a fait, a besoin de trouver dans ce monde positif une base solide contre laquelle elle puisse diriger ses attaques. Que faire d'un levier si l'on ne sait où l'appuyer? L'esprit conservateur, quelque forme qu'il prenne dans les différens temps, dans les gouvernemens des divers pays, favorise l'essor de l'imagination vers les hautes régions de la poésie et de la foi, qui ne sont l'une et l'autre que l'intuition, que le pressentiment d'un monde meilleur. Mais on ne pressent que le néant dans l'agitation convulsive d'une société, où rien n'est stable, et dont la vie qui s'éteint produit des phénomènes semblables aux dernières secousses du galvanisme dans un cadavre.

En poésie il n'y a réellement que deux genres primitifs, et d'où dérivent tous les autres : le poème épique, qui est l'histoire d'une nation, le poème lyrique, qui est l'histoire d'une ame; quant à la poésie dramatique, elle est une production composite. A sa naissance elle tient du genre lyrique, témoin Eschyle : plus tard, la représentation de l'action devient son but principal, pour ne pas dire unique; elle remplace le poème épique chez les nations vieillies! La poésie épique apparaît dans les siècles ou dans les sociétés qui sont encore en rapport avec la nature; la poésie lyrique se révèle aux ames qui sont en communication avec la Divinité.

Au reste, quand on compare l'état de l'homme, en Angleterre et en Italie, quand on parcourt les annales si diverses de ces deux pays, et qu'on trouve cependant dans l'un et dans l'autre des génies poétiques également sublimes, on est dégoûté de raisonner, et l'on se sent forcé de convenir que les institutions politiques, que les formes des Etats sont bien plus indifférentes que notre siècle ne le pense aux développemens du ta-

lent, et particulièrement du talent poétique.

Je vous écris d'une petite ville du Westmorland, située au bord d'un lac que nous traverserons demain; cette contrée est pittoresque sans être sauvage, et la fraîcheur des campagnes y repose mes yeux des noirs et stériles paysages d'Ecosse. Je ne jouis pas beaucoup de la bonne tenue des auberges anglaises, ni des façons distinguées des valets et des aubergistes; cette politesse tarifée amuse les voyageurs pendant deux jours; mais quand on a pris le temps d'en lire le réglement jusqu'au bout, on s'en fatigue et l'on voit bientôt que des gens habitués à faire tout payer spéculent sur leur urbanité, comme sur une marchandise de plus. Ils vous font tant de grimaces par cheval à votre voiture, et le nombre des domestiques qui vous accompagnent détermine celui des phrases que vous adresse la maîtresse d'auberge. Excédé de tant de minuties, on finit par se surprendre à regretter la tenue, un peu négligée des auberges de France, où la bonne humeur, la promptitude, et, surtout, *l'égalité*, nous dédommagent de cette élégance formaliste que les Anglais nous font acheter si cher par

la gêne de leurs inflexibles usages, par l'insolence de leur aristocratie toute fondée sur la richesse, et par la maussaderie de leurs physionomies.

En ce pays, la pédanterie préside à tout, et voici un trait qui prouvera qu'elle se glisse jusque dans le fanatisme. Tout le monde a entendu parler des austérités de la secte des méthodistes: ces chrétiens, qui prétendent entendre et pratiquer seuls les maximes de l'Evangile, sont d'une sévérité de mœurs, louable sans doute, mais qui parfois approche du ridicule. Ainsi, pour que le repos du dimanche soit encore plus scrupuleusement observé chez eux que chez les presbytériens, ils ont soin de séparer ce jour-là tous les dindons mâles des femelles, les coqs des poules, et ainsi des autres animaux. Une pareille idée ne serait venue à personne, pas même à un méthodiste, hors de l'Angleterre. Il faut vivre dans une atmosphère de pruderie, pour attacher tant d'importance aux mœurs de la basse-cour!

Ces chrétiens raffinés damnent tout le reste du monde, et haïssent surtout les catholiques; mais je ne crois pas qu'il se soit jamais rien

passé dans nos couvens de nonnes, qui prête à rire autant que cette police exercée contre les penchans déréglés des coqs. Ces gens-là trouvent apparemment que la création fait honte au Créateur. Ce n'est pas en Angleterre qu'il faut s'attendre à trouver des hommes rapprochés de la nature, ni des évangélistes tolérans.

Au reste, les défauts des Anglais tiennent au caractère plus qu'à l'esprit, car on ne peut faire un pas chez eux, sans s'apercevoir qu'ils en ont beaucoup.

En voici un exemple que je choisis entre mille, parce qu'il m'est présent à la pensée. J'écoutais hier dans une voiture publique une conversation intéressante, entre un jeune militaire qui soutenait contre un homme âgé, que l'ambition était toujours louable quand elle était noble, et qu'elle n'excluait nullement la philosophie; il a terminé la discussion par ce sophisme ingénieux : » Tout es-
» prit observateur doit tendre vers les postes
» élevés, car la société est comme ces pays
» de montagnes, qu'il faut voir d'en haut pour
» s'en faire une idée juste; et la philosophie
» suffirait pour me rendre ambitieux. »

C'est sans doute trop ennoblir l'ambition que de l'assimiler à l'amour et à la science de la vérité, sentiment plus désintéressé que le besoin de la domination : mais la phrase était brillante.

Lettre à ***.

Liverpool, ce 20 septembre 1822.

Avant-hier, sur le chemin de Keswick à Ambleside, nous avons admiré des points de vue charmans. Les lacs du Cumberland sont comme un jardin où l'on aurait cherché à représenter la Suisse; mais l'art s'y montre un peu trop : il y a des *massifs* au lieu de forêts, et des gazons au lieu de pâturages. Cependant c'est de la verdure, et on l'apprécie en quittant l'Ecosse! Vous avez beau parcourir tous les coins de l'Angleterre, jamais vous ne sortez d'un parc, et ces lacs du Cumberland sont de jolis bassins *déchirés* avec goût, entourés de villages agréables et bor-

dés de jolies petites montagnes dont on dirait que les pentes ont été ménagées avec intelligence par un excellent architecte. En tout, cette contrée vaut bien la peine qu'on y coure la poste, mais on n'en peut dire après cela ni bien, ni mal; j'avoue que, d'après les éloges qu'on en fait en Angleterre, je m'attendais à autre chose.

Enfin j'ai trouvé une mauvaise auberge en Angleterre! Je m'étais arrêté long-temps près des jolies pièces d'eau de Derwent et d'Ambleside, ce qui me fit arriver fort tard à Kendal où l'on me donna une chambre très-sale. A minuit j'appelle la fille de chambre (*chambermaid*), pour lui dire que sa maison est unique en Angleterre, car mon lit est plein de punaises. A ce mot, je vois le visage froid de cette prude Anglaise se décomposer à tel point que je crains d'avoir dit par ignorance quelqu'autre mot que celui que je cherchais. Sans plus d'explication, la servante se sauve et revient peu après m'annoncer que sa maîtreese ne me laisserait pas partir sans que j'eusse *prouvé* devant un magistrat ce que je venais d'avancer contre la maison d'une personne respectable.

Quoique je trouvasse assez plaisant d'avoir un procès pour une punaise, je promis d'envoyer à mon impérieuse hôtesse la première que je retrouverais, à quelqu'heure de la nuit que ce fût. Par malheur, ces vilaines bêtes n'ont plus reparu, et je suis parti le matin un peu honteux de n'avoir pu confondre la fierté de l'aubergiste, et trop heureux d'échapper à son ressentiment légal. La première règle de la vie, dans un pays libre, est de parler peu; le droit de causer ne s'accorde pas avec les droits politiques; la loi est en tiers dans toutes les conversations, ce qui rend les paroles trop importantes pour les prononcer sans réflexion, et c'est sans doute une des raisons de la taciturnité qu'on reproche aux Anglais.

J'ai vu la ville historique de Lancaster, à laquelle son vieux château donne un caractère particulier; et c'est un grand éloge dans ce pays, qu'il faut parcourir d'un bout à l'autre pour savoir jusqu'où une nation peut pousser le goût de l'uniformité.

Il y a près de Lancaster un golfe où la mer, à marée basse, découvre une plage immense et d'un effet imposant. On appelle

cette partie de la côte les Sables de Lancaster.

Après une journée fatigante, nous sommes arrivés très-tard à Liverpool, la seconde ville de l'Angleterre; peu s'en est fallu qu'on ne m'y fît coucher dans la rue. Toutes les auberges étaient pleines, et j'avais frappé depuis une heure à la porte de trois palais enchantés d'où l'on m'avait repoussé, comme un homme sans aveu. Enfin, il était minuit quand j'arrivai, avec tout mon bagage, devant une auberge plus magnifique, plus brillante que toutes les autres. L'éclat du gaz dont l'édifice entier resplendissait, lui donnait l'air d'un château de cristal, et je fus reçu *à la porte* de ce magnifique séjour, par une dame élégante qui me dit fort impoliment qu'elle n'avait point de place pour moi. Mon domestique qui portait la parole s'écria que le marquis allait être obligé de coucher dans la rue! A ce titre, la physionomie de la dame devient attentive, mais il s'y peint encore une sorte d'hésitation, comme si elle eût craint de se laisser duper. Un titre, et voyager en *stage* en Angleterre où tout est d'accord, cette disparate ressemble à une gascon-

nade. Tout à coup cette femme avise une malle où l'on avait gravé mon nom sur une plaque de cuivre, selon l'usage anglais. Elle le lit, et aussitôt elle se souvient, comme par inspiration, qu'un voyageur, parti la veille, ne devait revenir que dans quelques jours.

Voilà donc que, grâce au titre magique, je suis parfaitement établi dans une chambre qu'on me refusait obstinément un instant auparavant! Je n'avais pas besoin de cette nouvelle épreuve pour savoir que les Anglais ne confondent pas comme nous les mots de *liberté* et d'*égalité*. Chez eux, la liberté veut dire la *légalité*, ce qui n'a aucun rapport avec l'*égalité*.

J'ai employé la journée à errer au milieu des merveilles dont cette ville est remplie. Les bassins du port de Liverpool sont un des principaux dépôts du commerce de l'Angleterre, et l'on peut y passer en revue les marchandises et les produits du monde entier. On s'y perd au milieu d'une foule d'hommes qui y affluent de toutes les parties de la terre: c'est une vraie république de marchands, peuple indifférent à tout, hors au gain que son activité lui procure.

Je me suis amusé pendant des heures entières à voir les différentes manières dont on charge et décharge les vaisseaux. Ici, c'est une grue par laquelle un arbre monstrueux est enlevé comme une plume ; là, c'est un vaisseau dont le ventre s'ouvre et qui laisse tomber sur un pont volant d'énormes madriers d'acajou, apportés du fond de l'Amérique : ailleurs, vous voyez lancer contre ces blocs monstrueux des espèces de crampons, qui, lorsqu'ils se sont saisis d'un objet, s'y attachent par une puissance qui ressemble à de la vie, et le transportent au lieu de sa destination, avec une sûreté et *une adresse* étonnantes : on peut comparer ce singulier instrument aux serres d'un oiseau de proie ; et en général, ces différentes sortes de machines ressemblent à autant d'espèces d'animaux dont les habitudes, les formes et la destination rempliraient scrupuleusement les vues pleines de sagesse de leur Créateur. L'empire du commerce est un monde à part ; cette création secondaire n'est pas sortie immédiatement des mains de Dieu : la société humaine en est le moule, et son existence suit les phases de la civilisation.

Il y a à Liverpool des richesses effrayantes.

Un seul magasin d'un seul marchand, couvre un espace de terrain grand comme une ville. Un bassin entier avec tous les vaisseaux qu'il contient, avec les hangards, les caves, les immenses magasins qui entourent ses bords, appartiennent à une seule maison; et les hommes qui font ces fortunes prodigieuses, ne sont pas toujours les plus distinguées de leur classe.

Tel négociant parvenu au dernier degré de l'opulence, a commencé sa fortune en perdant de réputation des amis qui s'adressaient à lui dans leur embarras de commerce; il leur prêtait à de gros intérêts, puis il faisait adroitement publier leur détresse : par cette duplicité, il héritait en même temps et du crédit et de la fortune de ceux qu'il se donnait l'air d'obliger. Il y a aujourd'hui à Liverpool, un charbonnier qui a des millions; mais on assure qu'il a fait sa fortune honnêtement.

J'ai passé ma soirée au spectacle. On donnait une farce imitée d'un vaudeville français « Une visite à Bedlam. » Ce sont des amans qui contrefont les fous, tour à tour, pour se faire mutuellement enrager. Mais dans la

pièce anglaise, le mal gagne tous les autres personnages, et les acteurs copient la folie avec tant d'exactitude, ils font des gestes qu'un Français est si étonné de voir qu'on se permette sur la scène, ils sont enfin si étrangement naturels, que je me suis cru bien plus loin de Paris qu'à Liverpool. Mais je me suis fort amusé des contorsions de ces comédiens de province qui joignent à une disgrâce parfaite, un très-mauvais ton.

Suite du Journal.

Shrewsbury, ce 22 septembre 1822.

J'ai quitté ce matin Liverpool, et après avoir traversé en bateau à vapeur l'embouchure de la rivière de Mersey, j'ai trouvé une voiture qui m'attendait à l'endroit où l'on aborde. Elle était déjà pleine de voyageurs, et j'eus de la peine à me jucher sur l'impériale. Quatre chevaux m'entraînant au galop, m'eurent conduit en peu d'heures à Chester.

Cette vieille ville est une des plus singulières de l'Angleterre. J'ai vu ailleurs des portiques, des passages couverts, des rues bordées d'arcades; mais toutes ces manières d'abriter les piétons, n'approchent pas des

promenoirs qui bordent les rues de Chester. Ici les passages ne sont pas au rez-de-chaussée comme partout ailleurs, c'est le premier étage des maisons dont on a pris la chambre de devant, pour former une galerie ouverte au public; et c'est dans ces galeries supérieures que se trouvent des boutiques qui donnent à cet étage de la ville, l'apparence d'une foire en permanence. Elle est toute construite de la même manière; ainsi, dans chaque rue, les piétons ont trois passages, par lesquels ils peuvent circuler en liberté. On arrive aux rues latérales par une multitude d'escaliers, et à chaque carrefour, il faut redescendre et remonter pour continuer son chemin.

Les maisons de cette ville extraordinaire sont d'une architecture ancienne, et elles ont un caractère plus imposant que la plupart des édifices du reste de l'Angleterre. La campagne des environs de Chester est pittoresque; la position de cette ville rappelle celle de Berne, les jours où les glaciers des Alpes sont cachés par des nuages.

La route de Chester à Shrewsbury n'est qu'une allée tracée dans un joli jardin. Aujourd'hui, ce chemin était couvert de monde :

c'était le marché de Shrewsbury, et je ne me lassais pas de voir les fermières anglaises revenir de la ville, dans le costume des belles dames qui se promènent chez nous au Bois de Boulogne. Il faut qu'une femme soit élégante, en France, pour monter à cheval; mais ici il ne faut pour cela qu'être paysanne de Chestershire.

On voit avec un plaisir toujours nouveau des amazones campagnardes monter *à l'anglaise* des chevaux d'un grand prix, qu'elles font trotter légèrement sur des routes magnifiques: c'est ainsi qu'elles reviennent à la ferme, tenant d'une main leur cravache, et de l'autre leur panier, comme les bergères de l'Opéra portent leur houlette.

Ce mot de ferme veut dire autre chose en Angleterre qu'en France. Un fermier de ce pays est un *monsieur* qui bien souvent a des domestiques en livrée, et dont les filles font galoper des chevaux de race sur les routes égayées par la rapidité de leur course. En général, les femmes de ce pays montent à cheval avec hardiesse et sûreté; et malgré toute cette élégance, l'Angleterre se dit ruinée! La contrée que j'ai traversée aujourd'hui

m'a paru une des plus intéressantes par le caractère de l'architecture, la richesse des habitans et la grandeur des paysages.

Shrewsbury, ville très-ancienne, est devenue célèbre par une bataille donnée sous ses murs pendant les guerres des Deux Roses. J'y ai remarqué un vieux château très-pittoresque, et plusieurs autres édifices gothiques d'un aspect imposant.

Nous avions ce matin pour compagnon de voyage, un enfant de quinze jours, porté dans les bras de sa mère. Cette pauvre femme, à peine relevée de couches, avait entrepris, au péril de sa vie, un voyage fatigant, pour aller assister aux funérailles de son père.

Le respect des Anglais pour leurs parens morts est très-touchant, et le serait davantage s'ils étaient plus tendres pour les vivans. Mais ici, les sentimens de famille sont concentrés dans l'amour conjugal et dans le respect pour le tombeau.

En général, les Anglais sont trop calculateurs pour être sensibles; ils sont passionnés ou indifférens. La société, chez eux, repose uniquement sur le mariage, et les frères, les enfans, les parens n'occupent que bien peu

de place dans leurs affections : l'intérêt, l'intrigue, la jalousie divisent leurs familles plus que les nôtres, parce que l'argent a encore plus de prix pour eux que pour nous.

La poursuite des héritages, qui, heureusement en France, n'occupe que bien peu de gens, est un état, en Angleterre, où ce vil appât est offert à la cupidité par l'extrême liberté que les lois accordent aux testateurs!

Mais revenons à mon histoire d'enterrement. On garde ici les morts très-long-temps dans leurs maisons, et l'on déteste comme un usage impie, l'empressement que nous mettons en France à enterrer les corps.

Malgré le froid, malgré la pluie qui nous fouettait fortement le visage, malgré son extrême faiblesse, la pauvre accouchée qui voyageait avec nous, n'avait pu rester dans l'intérieur de la voiture. Les Anglais ont un besoin inexplicable de respirer librement l'air si désagréable de leur pays. Cette jeune mère, sans proférer une plainte, nourrissait son nouveau-né au plus haut de la pyramide mouvante qui nous emportait : on chercherait difficilement hors de ce pays un pareil exemple de résignation, car la patience est une des grandes vertus

des Anglais. Toujours calme et silencieuse, elle soignait son enfant avec constance et intelligence, et le courage qui lui faisait supporter tant de fatigues, et surtout son pieux motif, excitaient l'intérêt de toute la république voyageuse.

J'ai remarqué que les Anglais rendent aux femmes, même les plus communes, des soins, des respects qui, sans avoir l'éclat de feue notre galanterie, me paraissent préférables à ces grâces affectées, parce qu'ils ressemblent à l'expression de sentimens réels. Cette espèce d'égards n'est-elle pas plus flatteuse qu'une politesse qui n'était qu'un rôle bien appris, et qu'on jouait pour soi-même plus que pour celles qui en paraissaient l'objet et n'en étaient que le prétexte : c'était le triomphe d'un amour-propre raffiné, qui n'excluait nullement le plus profond mépris pour la personne qu'on affectait élégamment de préférer à soi-même. Les Anglais ne connaissent pas cette politesse impertinente dont se piquaient en France les *agréables* du temps passé ; leurs manières expriment une bienveillance qui part du cœur, et que je trouverai toujours plus noble que des grimaces ironiques et que

les grâces du persiflage, de quelque art qu'on les accompagne, et quelque recherche qu'on y mette. L'obligeance des Anglais prend une nuance de tendresse protectrice dans les rapports des hommes avec les femmes.

On sent bien que ces éloges ne conviennent pas à la dernière classe du peuple, qui, surtout à Londres, est plus grossier qu'ailleurs; mais ils s'adressent à toutes les autres.

Nous étions quatorze sur l'impériale, sans compter six personnes dans l'intérieur de la voiture qui nous a conduits à Shrewsbury; et j'ai été surpris de l'agrément de la conversation qui s'est établie très-naturellement entre tant d'inconnus.

Quand une de ces monstrueuses voitures vient à verser, c'en est fait de toute la population qu'elle transporte. Depuis peu de jours, l'Angleterre a été effrayée par divers événemens de ce genre; trois stages ont versé, et à chaque accident, deux ou trois personnes sont restées mortes sur la place, et toutes les autres ont eu quelques membres fracturés.

Quand on voit la vitesse des chevaux et la hauteur des voitures, on n'est plus étonné de ces boucheries. Mais ce qui surprend, c'est

que le lendemain d'un pareil massacre, un même nombre de victimes viennent s'offrir à l'imprudence des cochers.

Malgré ces tragiques événemens, les grands chemins, les voitures et les auberges sont encore trop peuplés. Depuis un mois je ne suis entré que par grâce ou par ruse dans les hôtelleries d'Ecosse et d'Angleterre : j'ai trouvé partout les places prises ou retenues, et les maisons voisines des auberges étaient elles-mêmes encombrées de voyageurs. Au mois de septembre toute l'Angleterre vit sur les grands chemins.

Cheltenham, ce 23 septembre 1822.

« Je voudrais que toutes les filles publi-» ques fussent brûlées vives ! » Personne ne sera plus étonné de cette exclamation que je ne l'ai été ce matin, en l'entendant sortir de la bouche modeste d'une jeune et jolie femme ! Cette austère personne voyageait sur l'impériale du stage de Shrewsbury, elle était bien vêtue pour une Anglaise, ses manières annonçaient une femme bien élevée, et ses yeux bleus, son teint délicat, l'expression de douceur de sa physionomie, le tour agréable de sa conversation promettaient plus d'indulgence pour les faiblesses humaines.

Je ne sais lequel des voyageurs, emporté avec nous dans les airs, eut l'indiscrétion de nommer cette espèce d'êtres dégradés, auxquels la charmante personne que nous avions

devant les yeux paraissait si étrangère, qu'on aurait pu penser qu'elle ignorait jusqu'à leur existence. Mais, loin de prétendre à l'innocence, elle déploya une vertu si rigide, sa chasteté justement offensée se montra si impitoyable, que je n'ai pu m'empêcher de penser, en l'écoutant, que les femmes anglaises commettaient plus de péchés par leurs mérites que les autres n'en commettent par leurs erreurs. Elles sacrifient trop souvent la charité à la chasteté, et fières de se sentir au-dessus des égaremens de l'amour, elles abusent de leur parfaite conduite pour s'abandonner à tous les excès du zèle contre les faiblesses des autres : singulière manière d'attirer le vice à la vertu, que de lui présenter du fiel pour appât! C'est ainsi qu'elles changent en défauts leurs qualités mêmes.

Ce reproche peut s'adresser à toute leur nation; j'y ai vu presque partout des vertus devenues manies. Les Anglais ont une pédanterie innée qui leur fait porter tout à l'extrême. La pédanterie n'est qu'une mesure fausse dont l'esprit se sert pour apprécier les choses; par elle l'amour de l'ordre devient

minutie ; le goût pour l'élégance puérilité, et le besoin des choses commodes se change en égoïsme, la fierté en préjugés contre ses voisins, l'activité en jalousie, en rivalité, sans parler de bien d'autres vertus primitives dégénérées par l'usage qu'en ont fait la roideur et l'exagération anglaises.

J'ai su depuis que l'exclamation qui a donné lieu à ces réflexions avait été provoquée par la jalousie conjugale. L'austère épouse avait reconnu une de *ses rivales* dans la rue !

J'ai passé hier tout le jour à Shrewsbury, par complaisance pour les entrepreneurs de diligence, car j'avais pris et payé ma place à Liverpool pour me faire conduire *sans délai* jusqu'à Cheltenham ; mais le commis de Liverpool n'avait pas songé que nous approchions du dimanche, et qu'aucune voiture ne partirait ce jour-là de Shrewsbury. Néanmoins, puisque les *stages* manquaient, et que j'avais fait mon arrangement à Liverpool pour être mené de suite à Cheltenham, les lois anglaises m'autorisaient à me faire conduire en poste aux frais des entrepreneurs et sans payer un sou de plus que le prix de ma place dans la voiture publique. Ces lois

protègent presque toujours le plus grand nombre contre le plus petit, et *le voyageur*, étant d'une *espèce* plus nombreuse que *l'entrepreneur*, est favorisé par elles.

Je n'ai pas voulu abuser de cette protection accordée au public contre les spéculateurs, et je suis resté à Shrewsbury tout le dimanche. Ma complaisance m'a valu d'abord de grandes protestations de reconnaissance de la part des messieurs du bureau, et le lendemain, une augmentation de dépense considérable pour le prix de mes bagages, que ces mêmes hommes ont prétendu excéder de beaucoup le poids fixé *par la loi*.

Cette difficulté qu'on ne m'avait pas encore faite ni en Ecosse ni dans aucune ville d'Angleterre m'a indigné un moment; mais je me suis consolé en pensant que je noterais ici ce fait, et que l'indélicatesse de deux ou trois manans retomberait sur toute leur nation.

Qu'on y prenne garde, leur tort envers moi tient à l'esprit du pays plus encore qu'à leur caractère particulier. Les lois, disent-ils, sont faites pour qu'on en use; l'indulgence avec laquelle vous refusez le bénéfice qu'elles vous accordent ne m'inspire pour vous que

du mépris et fortifie dans mon cœur l'envie de ne pas vous imiter.

Les Anglais ont trouvé le secret d'atteindre à la perfection dans les petites choses, et ce secret, c'est la concurrence; partout où la rivalité des entrepreneurs et des fabricans assure les progrès de l'industrie, elle procure au public des avantages inconnus jusqu'à ce jour dans tout autre pays. La concurrence [1] fait, par exemple, qu'un entrepreneur de diligence paye au voyageur tout ce qu'il demande pour les paquets perdus; de crainte que, s'il refusait, le particulier lésé ne fît publier le fait dans quelque journal, et que ses rivaux n'en tirassent avantage.

Quand ce grand mobile de la rivalité vient à manquer quelque part, on s'en aperçoit aussitôt; les hommes deviennent désobligeans, les chevaux paresseux, les voitures tirantes et dures, et les routes cahoteuses. Suivez un chemin écarté où il n'y ait qu'une seule diligence, arrivez dans quelque petite ville où il ne se trouve qu'une auberge, vous vous croyez dans

1 C'est ce que les Anglais nomment *opposition*, d'après l'usage constant de leur langue qui adopte les mots étrangers; mais en leur donnant un sens nouveau.

un autre pays; et en un moment, vous voyez la civilisation reculer de cent ans.

La concurrence donne une telle activité aux esprits, que l'imagination, quelque vive qu'elle fût, ne pourrait leur inspirer ce que leur dicte l'intérêt. Qu'il y ait deux routes pour aller d'une ville à une autre, vous trouverez au carrefour où elles se séparent, deux écriteaux en grandes lettres, placés là par les aubergistes des deux routes rivales; et chacun de ces écriteaux avertit le voyageur des avantages réels ou supposés de la route qu'il recommande, et surtout des inconvéniens de son antagoniste.

Si je n'avais lu moi-même un écriteau semblable, je ne croirais pas qu'on pût pousser si loin la charlatanerie. Cette espèce de procès qui se plaide sur les grands chemins, et dont tout voyageur est juge, fait mieux connaître les Anglais que bien des livres. L'esprit du commerce, quand il devient dominant, n'est rien moins qu'un esprit de vérité!

Le culte anglais que j'ai eu l'occasion d'observer hier, dans la principale église de Shrewsbury, n'a pas la simplicité touchante

du presbytérianisme; il n'a pas non plus la majesté du rite catholique. C'est une messe sans sacrifice; cette communion, comme toute secte protestante, manque de symboles. C'est l'autorité mystique, ce principe de vie inhérent aux mystères qui rend notre religion si forte, et en même temps si souple, qu'elle s'adapte à tous les temps, à tous les esprits, à tous les pays, et qu'elle est vraiment *catholique*. Cherchez à ployer du bois mort, il se rompra; tressez une branche vive, elle prendra toutes les formes qu'il vous plaira de lui donner.

La route de Shrewsbury à Cheltenham, est une jolie route, et toute l'Angleterre est un joli pays. Voilà tout ce qu'un peintre en pourrait dire. Cependant, il y a dans la vallée de la Severne des paysages d'un caractère un peu plus grand, que ceux des autres contrées. Mais c'est toujours un tapis vert sous une voûte grise, avec quelques lignes doucement ondulées, qui marquent les contours des collines et des rivières; quelques haies garnies de magnifiques arbres plantés le long des champs et des prairies, sont le plus bel ornement du paysage. J'ai admiré aussi des ponts

de fer d'un effet pittoresque, et d'une construction ingénieuse.

Cheltenham est le Spa de l'Angleterre : cette ville a succédé à Bath, qui n'est plus à la mode, et en entrant dans ses rues, on se retrouve subitement entouré des brillans équipages de Londres et d'une foule de *dandies* qui promènent sur les trottoirs leur élégance et leur ennui. L'auberge où nous logeons est la principale de la ville, elle ressemble assez au vestibule d'un théâtre, les jours de représentations extraordinaires. La cour de cette immense maison est remplie de voitures élégantes et de gens en livrée dont le mouvement continuel fait l'effet d'une fourmilière. Ce spectacle peut être divertissant, mais pour un jour, car la vie qu'on mène ici me paraît insupportable. Des fêtes, des bals, comme à toutes les eaux; mais ces plaisirs obligés sont réglés par l'étiquette anglaise, qui rend tout froid et insipide, sous prétexte d'arranger tout d'une manière convenable. Le *comfort* au dedans, la *fashion* au dehors; tels sont les deux ennemis mortels du bonheur et du repos des Anglais. S'ils fuient la fatigue que leur cause l'un de ces tyrans,

ils ne peuvent échapper aux soins qu'exige l'autre, et c'est ainsi que leur vie se perd à chercher les moyens de vivre commodément ou d'inspirer de la jalousie à leurs voisins. La passion de la mode n'est que le désir d'être envié ou admiré, ce qui deviendrait synonyme dans le langage des gens du monde, s'ils étaient sincères.

On ne saurait nier qu'à force de recherche, les Anglais ne soient parvenus à acquérir une sorte d'élégance nationale qui paraît naturelle chez eux, parce qu'elle est générale. Le perfectionnement des choses usuelles leur a valu, du moins dans ce qui frappe les yeux, une supériorité marquée sur tous les autres peuples. De là leur éternel mépris pour nous, et la plupart des défauts de leur caractère comme de leur esprit! Le dédain qu'ils affectent pour tout ce qui n'est pas anglais, leur impose des bornes rarement franchies par les hommes même les plus spirituels de leur nation. Aussi, avec plus de moyens qu'aucun autre peuple pour parcourir avec fruit les contrées étrangères, les Anglais n'ont-ils aucune idée juste du caractère, ni du genre d'esprit de leurs plus proches voisins. Cette

nation est trop libre, politiquement, pour être indépendante dans ses jugemens; jusqu'à ce jour, l'histoire ne nous a jamais montré de peuple qui n'ait payé chèrement ce qu'il est convenu d'appeler sa liberté. Quelque forme qu'on donne à l'esclavage, de quelque nom qu'on le pare, il entre pour quelque chose dans toutes les institutions terrestres.

Brighton, ce 30 septembre.

Je suis fatigué de décrire, je ne vous dirai donc rien de la riche ville de Bristol, ni de la magnifique embouchure de la Severne, le plus beau site que j'aie vu en Angleterre; et je ne vous dirai qu'un mot de la ville de Bath. Si je vous nomme ici tous ces lieux, c'est par acquit de conscience, et pour que vous ne croyiez pas que j'aie dormi de Cheltenham à Brighton. Bath est abandonné de la mode, après en avoir été le temple. Sa vieille élégance m'a rappelé les grâces de ces fats surannés qui trouvent, au lieu d'envieux et d'émules, des spectateurs bien froids, bien ennuyés, et même tant soit peu incrédules. Il y a un siècle de distance entre Cheltenham et Bath; mais je préfère beaucoup cette dernière ville, dont l'aspect est pittoresque; elle est bâtie en amphithéâtre, et son architecture

dépourvue de goût est au moins extraordinaire. La ligne courbe y est préférée à toute autre, et l'on y voit des files entières de maisons bâties en demi-cercle; cette horreur de l'alignement vient, dit-on, de la crainte du vent; c'est la direction que l'amour du *comfort* a imposée aux architectes de Bath, où l'on peut bien dire que les rues et les places sont dessinées *à l'anglaise*.

J'ai repassé par Londres pour y faire une foule d'emplettes obligées, quand on a eu l'imprudence d'avouer qu'on venait dans ce pays.

Je ne vous parlerai de Brighton que pour le nommer. C'est une ville toute nouvellement née. Elle doit son existence au séjour du roi qui y a un palais chinois, où il passe beaucoup de temps. Sa présence a fait en peu d'années, d'un village, une ville de soixante mille habitans: il faut convenir que s'il y a sur la terre un pays plein de sève et de ressort, c'est celui-ci.

J'ai été étonné de voir que la route de Londres à Brighton traverse un pays peu fertile où l'on ne rencontre presqu'aucune habitation; cependant, j'avais lu dans un voyage que c'était une rue de vingt lieues.

Mes courses et mes écrits sont terminés; je pars demain pour Dieppe. J'ai choisi ce passage, comme plus long que celui de Douvres, pour m'aguerrir; car je ne suis pas encore consolé de mon mécompte de Staffa.

Au moment de quitter l'Angleterre, je me félicite d'avoir vu une société dont la civilisation matérielle a devancé de si loin tous les Etats voisins, qu'en observant le point où elle est parvenue de nos jours, on pressent en quelque sorte l'avenir de l'Europe. Il faut étudier l'Italie pour savoir ce qu'a été le genre humain, il faut voir l'Angleterre, pour prévoir ce qu'il sera. Au reste, ce spectacle est affligeant, car avec toute leur opulence, et malgré leur industrie commerciale et politique, les Anglais me paraissent peu dignes d'envie; ils m'inspirent la pitié qu'on éprouve souvent en voyant la manière de vivre de certains hommes riches.

Je sens que je regretterai la verdure, les arbres, les ports, les rivières, les voitures et les auberges d'Angleterre; mais notre ciel et notre gaîté m'auront bientôt consolé; et, comme ces hommes obscurs qui ont vu les palais et senti l'ennui qui ronge leurs habi-

tans, je bénirai, en revenant chez moi, la naïveté française et cette facilité de la vie, qui rend notre heureux pays si cher, même à ceux qui n'y sont pas nés.

FIN DU VOYAGE EN ANGLETERRE.

NOTES.

1. **Page 88 :**

Traduction de l'Histoire d'Angleterre par Hume, chap. II, pag. 92, vol. I, règne d'Alfred-le-Grand.

Afin de rendre l'exécution de la justice exacte et régulière, Alfred divisa toute l'Angleterre en comtés; il subdivisa ces comtés en centuries, et les centuries en décuries. Chaque maître de maison était responsable de la conduite de sa famille, de ses esclaves, et même de ses hôtes, s'ils passaient plus de trois jours sous son toit. Dix chefs de famille voisins étaient réunis en une corporation qui, sous le nom de dizaine, décurie, bourg franc, était responsable de la conduite de chacun de ses membres. Un homme appelé homme de la décurie, chef du bourg, bourgmestre, était nommé pour présider chaque corporation : tout homme qui ne se faisait point inscrire comme membre de quelque décurie, était mis hors la loi, et nul ne pouvait changer d'habitation, sans une permission ou un certificat du bourgmestre de la décurie dont il avait fait partie.

Lorsqu'une personne, appartenant à une décurie quelconque, avait commis un crime, le chef du bourg était sommé de répondre pour elle; et s'il ne consen-

tait pas à promettre la comparution du criminel et à garantir sa justification, celui-ci était conduit en prison et retenu jusqu'à son jugement. S'il s'échappait soit avant, soit après avoir trouvé une caution, le bourgmestre et la décurie étaient soumis à des enquêtes et exposés à la peine légale. On leur accordait trente et un jours pour représenter le criminel; si ce temps s'écoulait sans qu'ils fussent capables de le découvrir, le bourgmestre, accompagné de deux autres membres de sa décurie, était obligé de comparaître, et conjointement avec trois des principaux membres de trois décuries voisines (douze personnes en tout), de jurer que sa décurie était exempte de toute complicité quant au crime même, ou relativement à l'évasion du criminel. Si le bourgmestre ne pouvait trouver un aussi grand nombre de personnes qui voulussent répondre de son innocence et de celle de sa décurie, celle-ci était contrainte de donner satisfaction au roi, par une amende proportionnée au degré de l'offense.

2. Page 139 :

Note fournie par le directeur des West India Docks.

Les bassins creusés pour les vaisseaux des Indes occidentales ont été construits moyennant une souscrip-

tion particulière pour la commodité du commerce des Indes occidentales.

Les fonds souscrits se montaient à 1,200,000 liv. sterlings, ce qui forme actuellement le capital réuni de la compagnie.

Les propriétaires du capital reçoivent un dividende de 10 pour 100 par an.

Les affaires de la compagnie se conduisent sous la surveillance de vingt et un directeurs élus par les propriétaires.

La première pierre en fut posée le 12 juillet 1800; et le premier vaisseau entra, le 2 septembre 1802, au bassin d'entrée; et, le 12 juillet 1806, on accueillit le premier navire au bassin de sortie.

L'étendue du bassin d'entrée est de 30 arpens d'eau, et celle du bassin de sortie de 24 arpens d'eau, de la profondeur de 24 pieds aux grandes marées; celui-là peut contenir 204 bâtimens, et celui-ci 195, du port de 300 tonneaux, l'un portant l'autre.

Toute l'étendue de l'enceinte des murailles est de 140 arpens.

La plus grande quantité des marchandises qu'il y ait jamais eue à la fois dans les magasins et sur les quais, se monte à

148,563 tonneaux et caisses de sucre.
70,875 tonneaux
433,648 sacs } de café, cacao et piment.
35,158 tonneaux de rhum et de vin de Madère.
14,021 souches d'acajou.
21,663 tonneaux pesant de bois de teinture.

Depuis l'ouverture des bassins jusqu'au 15 juillet 1822, le nombre des vaisseaux déchargés se monte à 9540, dont le plus grand était du port de 802 tonneaux.

Le plus grand nombre qui soit entré dans l'espace d'un an est de 624.

Pendant la saison des affaires, on emploie au-delà de 2600 officiers et ouvriers.

La valeur des marchandises dans les bassins et dans les magasins s'est montée à la somme de 15 à 20 millions sterlings.

3. Page 151 :

Un des traits caractéristiques de la langue anglaise est sa facilité à emprunter aux autres langues des mots auxquels elle donne ensuite un sens arbitraire.

Tous les peuples empruntent; l'orgueil britannique seul se refuse à laisser aux expressions qu'il adopte la signification que leur donnent les nations chez lesquelles les Anglais ont été les chercher. Il résulte de cette bizarrerie que les mots anglais ne conservent, pour ainsi dire, que l'extérieur de leur origine; et l'on voit, par ce langage insulaire, que ceux qui le parlent communiquent avec tous les peuples de la terre, mais qu'ils ne connaissent le génie d'aucune nation étrangère.

Fashion, fashionable, viennent du mot français façon, et signifient mode, à la mode.

Tutor vient du mot tuteur, et il est la traduction de celui de précepteur, de gouverneur.

Pupil vient du mot pupille; mais de peur de traduire en même temps qu'ils empruntent, les Anglais lui ont donné la signification d'élève.

Guardian, par la même raison, veut dire tuteur.

Nurse est pris de nourrice; mais il est la traduction du mot bonne.

Engaged, qui vient du verbe engager, se prend en anglais dans le sens d'occupé; cependant il conserve quelquefois la même signification qu'il a chez nous.

Amiable devient en anglais la traduction d'estimable, et *agreeable* celle d'aimable.

Opposition, pris du mot opposition, devient en anglais la traduction de concurrence; à la vérité, on y emploie le mot de concurrence, pour dire aide, appui.

Bonnet vient du français bonnet, mais il veut dire chapeau de femme, et *cap*, qui vient de chapeau, devient bonnet en anglais.

Distraction est pris du mot distraction; mais on lui a enlevé sa signification, pour s'en servir en guise de celui de folie, délire, passion.

Relation, en anglais, veut dire parent.

Lecture vient évidemment du mot lecture; mais il veut dire cours; et, pour rendre ce que nous entendons par lecture, les Anglais emploient le gérondif *reading*.

Passionate se prend dans le sens de colère (Il s'emploie aussi dans son acception naturelle).

Sensible veut dire une personne raisonnable, de bon sens, et *sensitive*, une personne sensible, susceptible.

Figure vient de figure, mais il veut dire taille.

Pain, qui vient de peine, signifie douleur physique en anglais, lorsqu'il est pris au singulier.

Rich, qui vient de riche, s'emploie souvent pour désigner les choses difficiles à digérer, grasses, fortes.

Shocking, transporté en Angleterre, y sert plus souvent à traduire terrible que choquant.

Genteel vient de gentil, mais veut dire bien élevé.

Gentleman vient de gentilhomme, et ne veut plus dire en anglais qu'un homme de bonne compagnie.

Napkin vient du mot nappe et veut dire serviette, tandis que nappe se traduit par *table cloth*.

Composed, pris du participe composé, s'emploie le plus souvent pour calme, de sang-froid.

Hysterics, maux de nerfs ordinaires.

Parlour vient de parloir, et veut dire salon.

Provoke vient du verbe provoquer, et signifie le plus souvent contrarier.

Fine ne veut plus dire fin, mais beau.

Indifferent paraît assez clairement venir d'indifférent, et on l'emploie en anglais pour dire je suis mal à mon aise : *I am very indifferent*.

Large, en anglais, vient de large et veut dire grand.

Plate vient de plat et veut dire assiette. On traduit plat par *dish*.

Il y a, dans l'Eglise anglicane, des curés et des vicaires

comme chez les catholiques ; seulement les Anglais ont transposé ces dénominations, et ils appellent *vicar* celui qui répond au curé chez nous, et *curate* le vicaire.

Je pourrais pousser beaucoup plus loin ces recherches ; mais j'en ai fait assez, je crois, pour prouver qu'il est dans le génie de la langue anglaise de prendre ses emprunts pour des conquêtes.

APPENDICE.

Lettre à ***.

Londres, ce août 1828.

Vous espérez de ma sincérité et de mon amour pour la justice, une rétractation des préventions qui vous ont choqué en lisant le journal de mon premier voyage, entrepris il y a six ans. Mais je suis bien décidé à ne vous parler cette fois, comme la première, que d'après ma conviction intime.

De l'ordre; vous n'en attendez pas de moi! Je m'engage seulement à ne pas me citer moi-même, malgré la tentation assez grande de me vanter de l'accomplissement d'une partie de mes prophéties; enfin, soyez sûr que je ne dirai rien pour me concilier un jugement favorable. Je ne prétends qu'à vous divertir un moment, fût-ce à mes dépens.

Sans plus de précautions oratoires, je vais vous raconter mes réflexions, pendant la route de Southampton à Londres.

Si je me sens aussi mal à l'aise que la première fois, dans ce pays où la civilisation est cependant plus avancée que dans tout autre, c'est qu'il n'y a ni nature, ni art, et que tout y est industrie. L'Angleterre n'est qu'une grande boutique servie par des commis de mauvaise humeur!

On prend pour du goût, l'élégance des villes et des campagnes, mais ce perfectionnement indéfini des accessoires de l'existence, n'est réellement que le produit d'une grande intelligence jointe à un esprit minutieux et persévérant dans l'innovation.

Le véritable goût tient à un sentiment du beau, à un instinct de grâce, à une juste appréciation des choses de la vie, que les Anglais ne me paraissent point posséder à un plus haut degré que les autres peuples. Mais leur sagacité intéressée les rend supérieurs dans les arts mécaniques. L'esprit de détail, l'attention aux petites choses produit le soin, mais ne produit ni le beau, ni le grand dans les arts : c'est aussi ce qui manque à l'Angleterre.

Là, les individus n'ont en commun nul mouvement spontané, nul sentiment involontaire; l'esprit de calcul révélé par les actions les plus insignifiantes en apparence, ne vous permet pas d'oublier un instant les dures conditions de l'existence : et la malédiction qui condamne l'homme au travail y est écrite sur tous les fronts. Les Anglais, avec leur fureur commerciale, sont des galériens opulens!

Voyagez en poste, vous êtes salué par tous les aubergistes qui vous voient passer, mais par eux seuls! Cette politesse proportionnée à votre train, vous fait deviner le métier de ceux qui l'exercent, et l'étranger qui dit en

passant . vous me saluez, donc vous êtes aubergiste, ne se trompe jamais. Voilà de l'urbanité anglaise!

Quelqu'un m'a appris hier, à Staines, l'existence d'une société ennemie du vice. Les membres de cette association portent le zèle jusqu'à poursuivre devant les tribunaux ceux qui jurent dans les rues. Voilà de la vertu anglaise!

Un homme a fait une immense fortune en vendant de la cire de bottes; et, afin d'assurer le débit de cette belle composition, il paie un barbouilleur voyageur pour écrire son nom en grandes lettres blanches sur les murailles enfumées des villes et des villages de tout le royaume : il y a des lieux où l'on voit jusqu'à trois annonces rivales; les murs sont le tribunal choisi par les décrotteurs de Londres pour plaider leur cause devant le public de toute l'Angleterre. Voilà de l'industrie anglaise!

Tous ces faits sont caractéristiques; rien de pareil ne se rencontre ailleurs, et par cela seul, ils valent la peine d'être constatés!

Je racontais ce matin le dernier à une dame française émigrée au commencement de la révolution, et qui n'a pas voulu rentrer en France. Vous m'effrayez beaucoup, me dit-elle, il est bien clair que c'est un signe de ralliement pour les conspirateurs. Voilà la politique de l'émigration!.....

Du reste, la personne qui faisait preuve d'une si étrange pénétration, en découvrant dans les barbouillages des décrotteurs, sur les murailles, une espèce de télégraphe révolutionnaire, est une femme d'un esprit très-remarquable, et qui, dans la conversation, joint à la politesse de l'ancienne cour, quelques teintes du sérieux moderne et une grande variété de connaissances. Mais rien ne peut triompher de la *bêtise* de parti, que, par abus, on a trop long-temps appelée *esprit* de parti.

Londres, ce septembre 1828.

Le résultat inévitable d'un gouvernement où l'esprit frondeur entre comme élément dans la constitution de l'Etat, doit être de nuire à la justesse du jugement en accoutumant les esprits au paradoxe. En Angleterre, on apprécie les choses, non par ce qu'elles sont en elles-mêmes, mais par leurs rapports avec le pouvoir dominant. Le ministère Wellington est impopulaire, d'où il résulte que l'élément frondeur est dominant dans la nation. Qu'a produit cette sophistique influence? Un intérêt général pour Bonaparte. Cet Antechrist d'il y a quinze ans qui faisait peur aux petits enfans, dont on vendait des portraits où le visage était un assemblage de cadavres, cette espèce d'ogre, de monstre, est devenu le héros des mélodrames et des pantomimes qui attirent la foule à tous les spectacles populaires du royaume. Ses bustes sont exposés dans les boutiques de bronzes et d'albâtre, et ses portraits de toutes grandeurs, gravés ou dessinés, se vendent dans les rues.

Chez Astley, le Franconi de Londres, j'ai vu représenter, avec le plus grand succès, la retraite de Moscou! *John Bull* applaudit à tout rompre les tirades pathétiques où Bonaparte exhorte ses soldats à mourir de faim et de froid; et l'enthousiasme est à son comble, quand ce héros d'huma-

nité, ce saint Martin des guerriers, ôte son manteau pour le donner à un soldat mourant, ou qu'il partage ses derniers alimens avec les malades. Telle est la vérité historique qui plaît aux Anglais.

Les peuples *éclairés* que j'ai visités jusqu'ici, ne m'ont pas paru juger mieux que les autres des choses ni des hommes. Je suis tenté, pour être tout-à-fait franc, d'ajouter : au contraire. Je ne prétends pas conclure de là qu'on ait tort de vouloir enseigner à lire et à écrire aux paysans, mais on fait mal d'attacher une grande importance au développement de facultés secondaires, tandis qu'on néglige de cultiver les plus essentielles : le sentiment du beau et du juste. Tout enseignement intellectuel, qui ne marche pas de front avec une puissante discipline morale, est puéril, et peut même devenir funeste quand il produit la présomption.

Revenons chez Astley : tout d'un coup, las de générosité, le grand politique monte en voiture et part pour les Tuileries, aux acclamations de ses compagnons morfondus : acteurs et spectateurs, tout le monde trouve qu'il a bien raison!

Je me persuaderai difficilement qu'un peuple, dont les opinions peuvent changer si complètement et si promptement, par pur esprit de parti, ait le jugement plus juste qu'un autre. La taquinerie contre un ministre, lorsqu'elle va jusqu'à appeler l'enfer le ciel et le ciel l'enfer, me paraît avoir des conséquences encore plus fâcheuses pour la morale que n'en aurait l'esprit de soumission au pouvoir, fût-il poussé trop loin. L'obéissance, même exagérée, ne nous fait renoncer qu'à des droits, tandis que l'esprit de révolte nous fait sacrifier des devoirs. J'admire, sans doute, la liberté anglaise, mais je l'admirerais bien davantage si elle était payée moins cher.

Cheltenham, ce 20 septembre 1828.

Deux vieilles personnes, mère et fille, Mmes ***, vivent seules dans une maison de campagne, à une lieue de Cheltenham. La fille a plus de soixante ans; il y en a quarante, que ces deux personnes, voulant arrêter autant qu'il dépendait d'elles, la marche du temps, se sont mises, pour ainsi dire, sous verre avec tout ce qui les entoure!!!..... Elles ont scrupuleusement conservé les usages de l'autre siècle; leurs modes, leurs valets même, leurs cochers et presque leurs chevaux datent d'il y a quarante ans. Elles conservent les hommes et les animaux tant qu'il plaît à la mort de les leur laisser; quand elles les perdent, elles en font chercher de semblables pour les remplacer, sans qu'il y paraisse, et chez elles les habits, les bâtimens, les voitures, les meubles, les jardins, tout ce qui les entoure enfin, est resté comme leur jeunesse l'a laissé.

Ces dames ont vécu assez long-temps, je crois, pour se retrouver déjà d'accord avec le goût du jour! Elles dînent toujours toutes seules, habillées avec le plus grand soin, en paniers, en tailles longues avec des coiffures hautes, mais poudrées, ce qui seul les fait encore distinguer des élégantes plus modernes.

Leurs chevaux ont des queues qui traînent à terre, leurs voitures des marchepieds en dehors, leurs laquais portent

des bourses, leurs jardins sont des parterres avec des ifs, des buis, des charmilles, enfin tout leur petit monde est dans une harmonie parfaite, et, excepté depuis dix ans, en opposition complète avec le reste de la terre.

Ce caprice, soutenu avec la conséquence qu'une grande fortune peut seule permettre d'apporter dans l'arrangement extérieur de la vie, leur a acquis une sorte de réputation, surtout depuis que les antiquailles du temps de Louis XV se trouvent à la tête des modes du dix-neuvième siècle.

Ces dames, dont la naissance est distinguée, ont été souvent honorées de la visite du feu roi, que sa santé obligeait à boire les eaux de Cheltenham. Plusieurs années de suite, il a passé quinze jours dans leur solitude.

L'extérieur de l'habitation est celui d'une mauvaise maison de ferme sans parc, et dans le goût d'il y a soixante ans. On dit que l'intérieur renferme des objets d'art précieux.

Je croyais qu'il n'y avait plus d'*originaux* en Angleterre; quoique le nombre en diminue, l'existence singulière de ces deux *momies vivantes* suffit seule pour soutenir la vieille réputation de bizarrerie de leurs compatriotes: elles sont demeurées stationnaires tandis que le monde a fait presque le tour du cercle.

Voici deux autres exemples d'indépendance individuelle, particuliers, je crois, à l'Angleterre. M. ***, homme immensément riche, a pour le théâtre un goût dominant, quoiqu'il n'ait qu'un médiocre talent d'amateur, perfectionné par une grande habitude; il ne se borne pas à se produire sur des théâtres particuliers; il se fait *afficher* à Cheltenham sous le nom de l'*Amateur distingué*, et s'associe par là à une des plus misérables troupes de comédiens de province qu'on puisse rencontrer en Angleterre.

Ces comédiens jouent ordinairement dans le désert, grâce aux sermons des méthodistes, de ces puritains du dix-neu-

vième siècle (car la religion a fait le tour aussi); mais, quand le nom de l'*Amateur distingué* est sur l'affiche, les prédicateurs perdent leur temps, et la salle est pleine.

M. *** passe sa vie dans les coulisses, il traîne après lui 800,000 livres de rente, vingt-cinq chevaux de chasse, plusieurs équipages, des chiens et presqu'autant de maîtresses, enfin tout l'attirail d'un mauvais sujet du grand monde : ceci se trouverait peut-être ailleurs, mais s'exposer à se faire siffler pour 30 sous, sans avoir un talent capable de justifier une telle passion pour la scène, c'est un degré d'indépendance qui tient à la liberté anglaise. Il est riche, et en Angleterre, plus que partout ailleurs, la fortune assure non-seulement des avantages, mais des priviléges.

Il y a dans ce moment à Cheltenham une femme singulièrement ridicule. Elle est d'un rang distingué, elle se nomme lady ***. Ses manières sont si remarquables qu'elle se ferait montrer au doigt dans tout autre pays que l'Angleterre. Mais les caricatures qui nous frappent le plus ne sont pas celles qui choquent les Anglais.

Lady *** est une petite femme, bien faite, mais trop courte, et de plus un peu grosse. Il n'y a pas long-temps qu'elle était jeune, et elle est encore préoccupée de sa presque jolie figure. Son visage jaune paraît fatigué de minauderies plus encore que d'années; son pied est remarquablement petit et bien formé; sa jambe, qu'elle montre à tout le monde, au moins jusqu'au genou, est très-fine et très-bien faite; ses yeux sont noirs et vifs, ses traits délicats et réguliers; enfin, l'ensemble de son visage est agréable : voilà ce que la nature a fait pour lady ***; voici ce que lady *** fait pour elle-même : une parure de bal, à huit heures du matin, quand elle va à la fontaine, un air de tête qui veut suppléer à la taille, et qui rappelle tout-à-fait les grâces d'une nymphe d'opéra, des yeux mourans, mais

qui lancent par momens des regards furtifs, une bouche en cœur et une flexibilité de grimaces qui la mettent dans la dépendance du premier qui la regarde, car on voit qu'elle emprunte aux yeux des autres l'expression de visage qu'elle pense devoir leur être agréable, et qu'elle en change chaque fois qu'eux-mêmes lui font une mine nouvelle : voilà les artifices par lesquels cette pauvre femme croit relever ses charmes naturels.

Elle a un mari qu'elle traîne avec elle pour avoir l'occasion d'exprimer en public le sentiment conjugal dans toutes ses nuances. Elle se fait accompagner de son cher époux, comme les héros de théâtre ont des confidens, afin de pouvoir dire à quelqu'un, ce qu'ils ont commission de faire savoir à tout le monde. Ajoutez à ce mari de comédie un fils habillé en Ecossais, et qu'elle fait poser en attitude entre elle et son *époux*, lorsqu'il lui paraît à propos de former un groupe conjugal dans sa voiture ou dans les allées de Cheltenham.

Tous les jours de nouveaux costumes! Je dis *costumes*, car ses toilettes ressemblent à des mascarades, et elle fait dix fois par matinée une entrée de ballet sur les trottoirs ou dans les promenades publiques. Tantôt elle condescend à les parcourir à pied, en bonne femme, se mêlant à la foule et donnant, *comme une autre*, le bras à son mari; mais quand elle aperçoit un homme qui lui plaît, elle traverse, toujours avec son mari, les rues et les places, et elle vient tomber, comme une flèche, devant l'objet de ses coquetteries.

Si le héros est dans une boutique, elle y traîne sa victime (je veux dire son époux); s'il en sort, elle le suit effrontément, et quand le mari tourne le dos, ce qui ne manque jamais d'arriver à propos, elle fait à l'autre un signe non équivoque de la main ou de la tête. Elle lui

donne des rendez-vous en public, parlant de ses projets devant lui, et assez haut pour qu'il l'entende, en joignant au discours un regard significatif renforcé *de la mine du moment*, car elle a une physionomie toute prête pour chaque heure du jour, pour chaque genre de toilette et pour chaque nuance de coquetterie.

Cette grossière frivolité n'appartient qu'à une Anglaise, et moi, étranger aux manières du pays, j'ai pris d'abord cette belle dame pour une aventurière dont l'homme qui la promenait aurait été bien aise de se débarrasser.

Lorsqu'elle se sent fatiguée de son rôle de bonne femme, elle joue la langueur; elle envoie chercher une de ces petites voitures en forme de coquille qu'on appelle *bath chair*, et qui, traînées par un homme, servent ici à transporter les malades. Elle y monte avec son fils, enfant de dix ans, qu'elle empêche de grandir avec du *whisky*, afin de le rajeunir. Elle place ce petit singe en attitude auprès d'elle, et se fait voiturer, ainsi affublée de plumes, de fleurs, de mari et d'enfant, au milieu des allées et des rues de la ville. Elle représente alors le *génie de La Fontaine*. Si l'enfant était plus jeune et plus joli, j'aurais cru qu'elle l'avait loué pour la saison; mais il ressemble au père.

Vers l'après-midi, elle fait la grande dame : on attelle à sa voiture *deux chevaux de poste* qui la promènent en allant et venant dans la grande rue de Cheltenham, dont *elle se garde de sortir*. Le soir elle va au bal, mais comme je n'y vais pas, vous ne saurez pas la mine qu'elle y fait. Au reste, vous la connaissez assez pour vous figurer son maintien et ses succès partout où elle peut aller. Je l'ai vue au spectacle, le jour de l'*Amateur distingué*, et elle était plus comique que la comédie.

Je vous ai dit qu'elle montrait ses jambes souvent jusqu'au dessus du genou; voici comment : son landau

tout ouvert s'arrête devant une boutique, le mari descend pour aller acheter ce qu'elle demande; en attendant, elle s'élance de sa place sur le siége du cocher où elle a eu soin de faire asseoir son fils, afin qu'un élan de tendresse maternelle justifie cet empressement à s'approcher de lui, juste au moment où passe *l'attentif*. Mais elle exécute ce mouvement avec une maladresse si bien calculée, qu'il n'y a pas, dans Cheltenham, un homme qui ne sache qu'elle n'a point adopté la mode des pantalons.

C'est par des manières si séduisantes qu'une Anglaise croit rivaliser avec les grâces et la légèreté françaises. Je viens de vous peindre, sans y rien ajouter, la vie des eaux pour une personne, je ne dis pas *fashionable*, ce serait calomnier la vraiment bonne compagnie de Londres, mais d'une femme qui aspire à le devenir. A la vérité, ces gens de si bon goût, ces *étoiles* de la mode, ces modèles du bon ton et de l'élégance sont invisibles, ou du moins si semblables à leurs caricatures, que l'œil grossier d'un étranger ne peut discerner le modèle de la copie. Quand je me moque de ces coryphées de la mode, on me répond toujours que ceux que je connais ne sont pas les véritables. D'après cela, les personnes parfaitement élégantes sont toujours celles que je n'ai pas *vues*. Malheureusement, quand je viens à les rencontrer plus tard, elles me paraissent tout aussi ridicules que les premières.

Ne croyez pas que je me sois amusé à outrer le portrait de lady ***; au contraire, il y a dans notre langue une délicatesse qui triomphe des écrivains et des sujets, et qui m'a contraint d'adoucir mes nuances.

Ce qui me paraît plus étonnant que les manières de cette folle, c'est le peu d'effet qu'elles produisent sur la foule des buveurs d'eau; cette indifférence me confirme dans l'opinion que j'ai du goût anglais, en fait d'élégance de ma-

nières! Une femme qui serait partout ailleurs un phénomène, un prodige de ridicule, passe ici pour une personne vive et animée.

La coquetterie des Anglaises est plus active, plus bruyante, plus corporelle, si l'on peut s'exprimer ainsi; celle des Françaises est plus spirituelle. Les Anglaises sont, ou prudes à cacher leur visage avec un parasol en se promenant à *l'ombre*, comme une dame dont je n'ai pu voir la figure depuis trois semaines; ou bien ce sont des Amazones intrépides. Celles-ci prennent les exercices du corps pour des moyens de plaire aux hommes, ou du moins, de les rencontrer; car c'est peut-être le peu de sociabilité des Anglais qui donne tant d'activité à leurs femmes. La preuve que ce genre de vie n'est pas naturel aux Anglaises, c'est que leur beauté dure moins que celle des femmes du continent, et que leur santé est presque toujours mauvaise.

Mais si elles ne couraient pas les grands chemins après les hommes, elles risqueraient de passer leur vie toutes seules.

Une des raisons de l'intérêt qui s'attache à un voyage d'Angleterre, c'est la foule de contrastes qui, dans ce pays, frappent les yeux de l'observateur attentif. Le contraste le plus universel ici, c'est celui des habitudes et des sentimens : les unes sont régulières comme dans un couvent, à quelques exceptions près, comme lady ***, les autres sont passionnées, comme dans un roman.

Le roman est la production naturelle du sol de l'Angleterre, et les étrangers, en étudiant ce pays, se croient abonnés à un cabinet de lecture : ils ne pensent qu'aux miss Austen, Edgeworth, Opie, etc. etc. etc., et ne peuvent se lasser d'admirer le prestige de l'art, qui trouve une source d'amusement et d'intérêt, dans la représentation du plus ennuyeux de tous les modes d'existence.

Une contradiction plus grave encore étonne le voyageur

qui veut prendre une idée de l'état de la religion en Angleterre.

L'Eglise anglicane est à peu près, aujourd'hui, dans la position où se trouvait l'Eglise catholique sous Henri VIII. Une révolution paraît inévitable. Le clergé national perdant de son prestige politique, succombera, comme a succombé l'Eglise universelle au seizième siècle. D'un côté, le méthodisme, ce moderne puritanisme, avec tout son orgueil, toute sa haine, tout son vague de doctrine et toute son indépendance; de l'autre, le catholicisme avec son positif et son obéissance, s'approprieront, dans ce grand corps en dissolution, les élémens qui leur sont le plus analogues. La crise peut se retarder, je doute qu'elle puisse s'éviter.

Mais comme chaque siècle agit d'après son caractère, ce ne sera plus l'amour qui réformera l'Eglise anglicane; ce sera l'argent. Les biens du clergé vendus pour acquitter les dettes de l'Etat, deviendront l'argument le plus persuasif des nouveaux théologiens.

On parle déjà d'un mode de confiscation qui n'aurait rien de violent. Il consisterait à attendre la mort de chaque évêque et l'extinction des chapitres, pour s'emparer de leurs biens.

L'Eglise catholique ne pourra manquer de faire une abondante moisson au milieu de la confusion qui naîtra du triomphe, ou plutôt de l'explosion des sectes qui, depuis long-temps, minent les fondemens de l'Eglise d'Angleterre.

FIN DU TOME SECOND.